NGA LIBRAT E PRINC ALLADRO KASTRIOTIT

PERËNDIA BASHKË ME NE

EX LIBRIS
LA PLUMA NO EMBOTA LA LANZA
ROLANDO A. LAGUARDA TRIAS

G
463
.B6
1821
v. 11, 12
SMRS

LE VOYAGEUR

MODERNE.

IMPRIMERIE DE DAVID,

RUE DU POT-DE-FER, N° 14, F. S.-G.

LE

VOYAGEUR MODERNE,

OU

EXTRAIT

DES VOYAGES LES PLUS RÉCENS

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE,

PUBLIÉS EN PLUSIEURS LANGUES JUSQU'EN 1821;

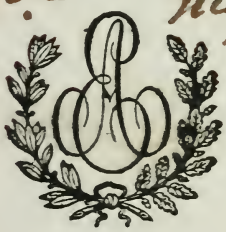
Contenant les mœurs et usages des différens peuples; les aventures les plus remarquables des voyageurs; les nouvelles découvertes, et tout ce qui peut intéresser, piquer la curiosité, et procurer une lecture instructive et agréable.

ORNÉ DE 36 GRAVURES DE COSTUMES.

PAR Mme ELISABETH DE BON.

TOME ONZIÈME.

a Mme Magerot



PARIS,

ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE, RUE MAZARINE, No 30;
ET, A BRUXELLES, CHEZ DEMAT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1822.

LE VOYAGEUR MODERNE.

NOTICE

SUR LES MONTÉNÉGRINS,

Extraite du voyage historique et politique au Monténégro, par M. Viala de Sommières.

Ire SECTION.

Introduction.

Un intérêt puissant attache nécessairement à l'histoire des Monténégrins. Quelques reproches qu'on puisse légitimement leur faire, cette poignée de montagnards intrépides qui, à peine réunis en corps de nation, sans arts, sans richesses, sans alliance, n'ayant de ressources que leur courage, ont défendu leur indépendance avec énergie, et sont parvenus à la conserver au milieu du bouleversement et de

l'asservissement général de leurs voisins, méritent d'occuper l'attention des hommes, et sont dignes de leur estime.

Toutefois leur existence est restée longtemps presqu'aussi obscure que l'est encore leur origine ; car la grandeur et la puissance n'ont que trop souvent le privilége exclusif d'être offertes en admiration à la faiblesse humaine.

Quoiqu'il en soit, les auteurs qui donnent le plus de détails sur les anciennes possessions de Pyrrhus, roi d'Epire, disent succinctement, sans émettre aucune opinion sur l'origine des hommes dont ils parlent, que « dans les montagnes qui couvrent la partie occidentale de l'Albanie, il existait des peuplades presqu'inconnues, nomades, indisciplinées, ne connaissant de lois que leurs antiques coutumes, mais célèbres par leur courage, leur indépendance et leur fidélité à leur parole. »

Le géographe Strabon, en parlant de cette même race d'hommes, les caractérise encore plus énergiquement : « Nation libre et indépendante, de toute anti-

quité, qui, par sa valeur et sa position inaccessible dans les rochers de l'Épire, ne reçut jamais la loi de personne. »

Du silence de ces auteurs et d'histoire en général sur l'origine des montagnards de l'Épire, il faut conclure qu'on ne leur en connaissait pas d'autre que celle qui était commune à tous les habitans de l'Épire ou de l'Albanie. C'est en effet sous la domination générale de l'Épirotes ou d'Albanais, que les uns et les autres ont été de tous temps désignés jusqu'au-delà du quinzième siècle de notre ère.

L'origine de la nation épirote ou albanaise, est enveloppée de moins d'obscurité : elle a excité les recherches des savans; et, de toutes les versions émises à cet égard, la plus probable, comme la plus généralement adoptée, est que les Épirotes ou Albanais, descendent d'un peuple italien, dont une colonie se porta jusques dans la Colchide, aujourd'hui la Géorgie, fameuse par l'expédition de Jason et des Argonautes.

Quoiqu'il en soit de la vérité de cette

origine, on ne peut guères douter qu'il ne faille aller chercher parmi les peuples de l'ancienne Épire ou de l'Albanie, et surtout parmi les peuples des montagnes, les ancêtres de ceux qui couvrent aujourd'hui le Monténégro.

La contrée qui en porte le nom, faisait, dans l'antiquité, partie du royaume d'Illyrie. Après la destruction et la conquête de ce royaume par les Romains, cent soixante-huit ans avant Jésus-Christ, le Monténégro recouvra son indépendance, et s'établit en république fédérative, ou plutôt il entra dans l'organisation fédérative que reçut alors la Dalmatie. Dans le moyen âge, long-temps en proie aux incursions des Goths, il n'est délivré de leurs ravages que par les Esclavons, qui l'incorporent à leur empire. Les Esclavons succombent à leur tour, et le Monténégro rentre sous la domination de l'empire grec, à laquelle succède celle des rois de Servie. Après la chute de ces princes, de simples gouverneurs se disputent leurs dépouilles; et un long état d'anarchie,

des guerres intestines, ou l'oppression plus terrible encore des Turcs, désolent toutes les provinces de l'ancienne Épire ou de l'Albanie, jusqu'au milieu du quinzième siècle environ, où le célèbre Casteioto, dit Scanderberg, vient momentanément mettre un terme aux malheurs et à l'avilissement de son pays.

Cette époque est importante dans l'histoire du Monténégro. Vingt-quatre années de triomphes non interrompus, contre la puissance la plus redoutable alors de l'Univers, la délivrance de l'Épire, le salut de l'Italie, et peut-être même celui de la chrétienté, ont élevé trop haut Scanderberg, et jeté trop d'éclat sur les intrépides compagnons de ses travaux, pour ne pas s'y arrêter un instant.

Parmi ces intrépides compagnons, les montagnards de l'Épire tenaient le premier rang : la gloire qu'ils avaient acquise appartenait à la nation en général ; car ils avaient combattu dans les armées de Scanderberg comme Épirotes ou Albanais ; mais après la mort de ce dernier, ils com-

mencèrent à acquérir une célébrité personnelle, quoique le nom de Monténégrins leur fût encore étranger.

Les triomphes de l'Épire avaient cessé avec Scanderberg; la cendre de ce grand homme était à peine refroidie, que déjà les Turcs, que son nom seul épouvantait jadis, couvraient le sol qu'ils n'avaient pu conquérir pendant sa vie. Toutes les provinces de l'ancienne Grèce enfin étaient rétombées sous leur despotisme barbare, et les Monténégrins seuls conservaient dans leurs montagnes l'amour et la jouissance de la liberté. En effet, les Ottomans ne pouvaient être regardés comme réellement possesseurs d'une contrée où leur autorité ne s'exerçait que les armes à la main, et cessait encore là où la force ne l'appuyait plus.

Alliés constans de toutes les puissances ennemies de la Porte, les montagnards de l'Épire marchaient indifféremment contre elle avec les Vénitiens, les Autrichiens et les Russes, quand il s'agissait de la combattre. Des guerres suspendues par l'épui-

sement mutuel, ou par des traités aussitôt rompus que formés, des succès et des revers, mais jamais de soumission complète; tels sont les événemens qui caractérisent l'histoire du Monténégro jusqu'en 1770. A cette époque, provoqués par de nouvelles cruautés, les Monténégrins soutenus par la Russie, secouèrent entièrement le joug du croissant. C'est alors aussi que commença à se former entre eux et l'empereur moscovite, une alliance d'autant plus intime, qu'une conformité parfaite d'intérêts et de religion en serrait les nœuds. Pierre-le-Grand avait jeté les fondemens de cette alliance, et l'habile et et prévoyante Catherine l'avait cimentée. La paix de Sistow, en 1791, par laquelle la Russie reconnut les Monténégrins sujets de la Porte, semblait devoir la rompre; mais il n'en fut rien; et, malgré ce honteux abandon, les Monténégrins, toujours fidèles à la liberté, prouvèrent que, dans le danger, ils n'avaient besoin de personne pour la défendre. Les agens du sérail périrent ou furent expul-

sés du territoire, dont ils venaient prendre possession au nom de leur maître.

Irrité d'une aussi constante opposition, un pacha voisin réunit toutes ses forces, marche en personne pour venger la défaite ou la mort des siens. Mais, que résulte-t-il de cette nouvelle entreprise, aussi mal dirigée que mal conçue? de la honte pour le despote, et de la gloire pour les Monténégrins.

Toutefois ils n'étaient pas au terme de leurs travaux; s'il en faut pour conquérir la liberté, il n'en faut pas moins pour la conserver. Le fier Ottoman qui, depuis plus de trois siècles, déployait impunément sa puissance sauvage et oppressive sur l'une des plus belles et des plus célèbres contrées de l'Europe, ne pouvait accoutumer son orgueil à voir la liberté si près de lui; il entreprit de la poursuivre encore dans son dernier asile, et de l'en chasser entièrement. Cette résolution ne partit point cette fois du sérail de Constantinople, où ne régnaient plus que des despotes sans talens; mais de celui d'un de leurs procon-

suls révoltés. Le fameux Ali, pacha de Janina, que son génie ardent, son courage, ses succès, des trésors considérables, et des troupes aussi nombreuses que dévouées, rendaient aussi redoutable à son maître qu'à ses voisins, recommença la guerre contre les Monténégrins.

Déjà quatre de ses lieutenans ont éprouvé leur valeur, et la nouvelle successive de leurs défaites a porté au comble la rage du farouche Ali ; il jure de venger tant d'outrages dans le sang de toute la nation, et soixante-dix mille hommes s'avancent à cet effet sous ses ordres, vers la frontière du Monténégro.

Jamais ses habitans n'ont couru de plus grands dangers. Mais, dignes des héros dont on les fait descendre, les Jason, les Thésée et les Pirithoüs, dignes de ces intrépides montagnards qui n'ont jamais courbé leur front sous le joug étranger, dignes enfin des compagnons de Scanderberg, ils voient le péril, l'envisagent sans effroi, et se préparent avec confiance à la

victoire, qu'au nom du ciel et de la justice, leur a promise leur wladika.

Ce wladika, ou prince évêque, dont il sera question plus tard, est un de ces hommes extraordinaires qui naissent pour le bonheur et pour la gloire d'un pays. En cette occasion, le sien lui dut son salut. Toutes les ressourees d'Ali, n'avaient pu mettre en défaut, la pénétration de son adversaire; et, depuis long-temps, tout était disposé dans le Monténégro pour recevoir l'ennemi. Il parut le 22 septemb. 1792, et ce jour-là même, toutes les espérances des Monténégrins se réalisèrent. Dans cette journée meurtrière, fatale aux Turcs, et glorieuse à jamais pour les Monténégrins, Ali qui s'était vu, le matin, à la tête de soixante-dix mille hommes, put à peine en rassembler quatre mille le soir, pour protéger sa fuite précipitée et son retour à Janina.

Il était essentiel de parler avec quelques détails de cette journée célèbre; parce que de cette époque date une nouvelle ère po-

litique pour les Monténégrins. L'éclat de leur succès les signala à l'Europe moderne, leur importance s'en accrut en général, et leur évêque, le principal auteur de ce nouveau triomphe, y puisa les élémens d'une influence que le temps et les événemens n'ont fait qu'augmenter encore.

En effet, ce prélat guerrier, toujours ardent à profiter des circonstances, mais assez sage pour ne pas le faire inconsidérément, a profité habilement de l'ascendant de ses armes et de son caractère, pour enlever aux Turcs, dans le premier moment de leur étonnement, la Zante supérieure qui, depuis 1795, a été réunie irrévocablement, par ses soins, au territoire monténégrin.

Tel était l'état politique du pays quand l'auteur de l'ouvrage d'où les détails suivans sont tirés, a pénétré dans le Monténégro, en simple voyageur. Il a conversé, dans sa course, avec des individus de toutes les classes, il a assisté aux fêtes de famille, aux cérémonies publiques; ce qu'il

décrit il l'a vu, c'est un motif puissant pour le croire.

Dans les sections suivantes nous parlerons :

De la situation géographique et de la population du Monténégro.

De la forme du gouvernement et de la religion des Monténégrins.

Du caractère national, des mœurs et des usages, etc.

Des productions du pays, du commerce.

Enfin des rapports actuels des Monténégrins avec les Etats de l'Europe.

IIe. SECTION.

Situation géographique, et population du Monténégro.

Le Monténégro a tiré son nom de son aspect et de sa situation même, et ce nom ne remonte pas à plus d'un siècle environ. La contrée qu'il désigne est cette portion montagneuse de l'ancienne Epire ou de l'Albanie qui est située entre les trente-

six et trente-septième degrés de latitude. Elle est bornée à l'est, par le Cadalik d'Antivari et la Zante supérieure qui en fait aujourd'hui partie ; au midi, par les bouches du Cattaro ; à l'ouest, par l'Herzegowine ; au nord, par une autre partie de l'Herzegowine et par les montagnes supérieures de l'Albanie propre : elle est par conséquent environnée de trois côtés par le territoire turc, et du quatrième par l'Albanie-ex-vénitienne. Son étendue, en y comprenant la Zante supérieure dont la possession est encore contestée aux Monténégrins, présente une surface de quatre cent dix-huit milles carrés, sur laquelle sont accumulées confusément des masses énormes de rochers, séparés par des abîmes pénétrant à des profondeurs incalculables. Parmi toutes ces montagnes une seule est remarquable par sa prodigieuse élévation sur toute la contrée, c'est le Monte-Sella ou le Monte-Cœlo, qui semble menacer le ciel, circonstance d'où elle a reçu sa dernière dénomination.

Le Monténégro se divise en cinq parties,

nommées *nahia*, ce qui veut dire départemens ; ce sont la Katemska, la Rieska, la Piessiwaska, la Liesanska et la Czerniska. Chacune de ces nahia est divisée en comtés, et les comtés le sont en communes dont il reste les chefs-lieux.

Quatre rivières principales, la Ricowezernowich, la Schimzza, la Zetta ou la Poria et la Suffizza arrosent et fertilisent ces diverses provinces. Elles dirigent leurs cours vers le lac de Scutari qui paraît être le bassin commun.

Le climat du Monténégro est doux, mais son aspect est, presque sur tous les points, d'un effet sinistre. Les abords en sont partout difficiles et périlleux. Aucun chemin tracé n'y conduit, et l'on n'y peut pénétrer avec le moins d'inconvéniens que par la Czerniska.

« Partout ailleurs, dit l'auteur, c'est un entassement confus de rochers suspendus ou alternativement affaissés les uns sur les autres, qui offrent le spectacle de la nature cédant aux efforts d'un bouleversement général. De tous côtés, les yeux sont

frappés par d'affreux brisemens qui semblent ouvrir les entrailles de la terre, et d'aspérités où se peignent au loin les images successives de quelques constructions cyclopéennes, frappées du ravage des temps. »

Les communications les plus habituelles de la province de Cattaro au Monténégro, ont lieu par le village de Scagliari, ou par le hameau de Spigliari. C'est ce dernier chemin que préfèrent les naturels du pays. L'auteur avertit ici qu'il ne faut pas prendre l'expression de chemin à la lettre; que celui de sentier même rendrait mal l'idée qu'on doit se faire des passages que ces lieux laissent accessibles aux habitans, aux voyageurs. Mais il faut le laisser lui-même peindre les lieux qu'il a parcourus, les difficultés qu'il a eu à surmonter et les dangers qu'il a courus.

« Qu'on se figure, dit-il, un amphithéâtre à trois immenses gradins, dont chacun est un composé de mille autres montagnes, et, qui, du sein des ondes, s'élevant presqu'à pic, n'offre aucune trace d'habita-

tions. Il faut gravir de cavités en cavités, sans cesse reproduites par les accidens de la décomposition de ces masses inertes.

» Dans les moindres espaces on rencontre des passages dont la coupe ferait perdre l'équilibre au plus exercé marcheur, s'il ne se tenait en garde et incliné vers la montagne, dont il est prudent de ne jamais abandonner les saillans ou les rameaux qui croissent à travers les gerçures des rocs.

» Dans d'autres passages, le sol est couvert sur de grandes surfaces, de fragmens amoncelés qui, faiblement soutenus à leur base, et cédant au moindre mouvement imprimé, entraînent à quinze ou vingt pas, et retardent la marche en la rendant aussi dangereuse que pénible. Aussi n'arrive-t-on au premier plateau qu'avec des peines incroyables.

» Là se présente un pays assez étendu, mais agreste, rude, partout aussi couvert des débris des rochers entraînés par les orages, ou minés par le temps. De cet endroit, on découvre au-delà du mont

Vermoz, le golfe Adriatique, dans toute l'étendue de la vue.

» Déjà de cette élévation, le mont Vermoz quoique très-élevé lui-même, paraît être au niveau de la mer, et n'offre plus qu'une surface plane avec la province de Cattaro.

» Le plan de ce plateau paraît au premier aspect n'avoir aucune issue, mais on approche, et l'œil satisfait découvre dans le corps de l'immobile carrière, des enfoncemens qui font pressentir des débouchés.

» En effet, à l'aide de guides, on s'engage dans les flancs de la terre par des sentiers resserrés; long-temps on marche entre des montagnes tellement rapprochées, tellement semblables dans la qualité comme dans l'inclinaison des couches, qu'on peut hardiment avancer que ces ouvertures ne sont autre chose que des écartemens, produits par quelques tremblemens de terre, ou le travail lent et invisible des siècles.

» Après trois heures de marche on arrive au plateau du deuxième gradin, d'où

le premier paraît se confondre à son tour avec le plan général que l'on découvre au loin sous ses pieds.

» Poursuivons : mêmes scènes d'une part, de l'autre des sites plus étonnans encore. Le tableau se rembrunit : des rochers inaccessibles, dépouillés de toute verdure, attristent la pensée, en offrant le spectre colossal d'antiques montagnes frappées par les révolutions terrestres, de désolation et de stérilité. »

Là se perd encore une fois l'espoir de passer outre ; mais de nouveaux sentiers, inaperçus d'abord, s'offrent sur les pas du voyageur intrépide, que n'effraient ni les dangers ni les fatigues, et bientôt il parvient au plateau du troisième gradin.

Ce plateau sert de base au Monte-Cœlo, dont la cime majestueuse se perd dans les régions où se forme la foudre, et n'est accessible qu'aux frimas. Les neiges perpétuelles sont bordées, au point où la végétation commence, de sapins antiques, à travers lesquels serpentent divers ruisseaux qui, s'échappant ensuite en cascades

volumineuses, se précipitent à des profondeurs incalculables, avec le fracas des plus bruyantes cataractes.

« Mais, poursuit l'auteur, si, bravant les fatigues d'une longue marche, la chute d'énormes glaçons qui se détachent inopinément, les dangers de l'affaissement des neiges, et les atteintes des vents furieux, vous osez vous élever jusqu'à la cime, pour planer en même temps sur l'intérieur de cette contrée, et découvrir la mer dans une vaste étendue, quel brillant spectacle! quelles œuvres puissantes confondent le fol orgueil de l'homme, et attestent le grand Être! combien de riches tableaux élèvent l'âme, en se dessinant largement dans l'immensité de l'horizon! »

On ne rencontre dans l'intérieur du Monténégro aucune ville, ni même aucun assemblage d'habitations, qui puisse approcher de l'idée que ce nom fait naître ordinairement; mais on trouve à chaque pas des points de vue et des accidens de sol, dignes d'occuper le pinceau du peintre, ou d'échauffer l'âme du poëte.

Gnégussi, lieu de la résidence ordinaire du gouverneur, présente un de ces beaux aspects. Autour de ce village, placé au centre des montagnes du troisième ordre, se développe un terrain considérable; de nombreuses et grandes habitations qui s'élèvent en amphithéâtre du pied des monts jusqu'à leur sommet, offrent de loin le spectacle le plus agréable; mais de près, les longs intervalles qui séparent ces habitations, font tout-à-fait disparaître l'ensemble pittoresque du tableau. Gnégussi n'en est pas moins l'un des bourgs les plus considérables, et des marchés les plus fréquentés du pays.

Sur la route de Gnégussi, au couvent de Saint-Basile, est placée la commune importante de Schieclich, dont la situation est tout-à-fait remarquable. Un horizon immense et solitaire environne le voyageur; il avance sans que rien lui révèle encore la présence de l'homme : tout-à-coup le sol change, un immense bassin s'ouvre à ses pieds, et au fond de ce bassin, dont l'accès lui paraît interdit au

premier aspect, il découvre, à une très-grande distance, au pied et à l'ouest du mont Buccowizza, la commune de Schieclich. Il y arrive, à l'aide de ses guides, par un escalier d'un demi-quart de lieue, grossièrement taillé en zigzag, dans des rocs nus et dépouillés de toute apparence de végétation.

Biélizzé, Tomich, Cevo, n'ont rien de remarquable; mais de Cevo à Rettichi, on découvre, sur la droite, au milieu des bois, des restes de la voie romaine, qui de Risano se dirige vers Constantinople, à travers le Monténégro. C'est cette voie Pentagariana dont fait mention Lucius le jeune, et qui s'étend, par plusieurs embranchemens, dans toute l'Illyrie.

L'auteur peint des plus noires couleurs, l'espace qui sépare Cevo de Bichizi : « C'est, dit-il, une contrée presqu'impraticable, une chaîne de montagnes qui ne ressemblent en rien aux autres; en effet, il n'en est aucune en Europe qui présente d'aussi redoutables aspects; c'est un pays brut; c'est le rapprochement confus de la na-

ture sortant du néant. Nul point où dans la marche on puisse reposer l'œil sur un brin de verdure ; point d'abri, point d'eau, aucune trace d'êtres vivans, pas même un oiseau qui en interrompe l'affreuse monotonie ; des défilés effroyables, un silence qui ajoute à l'inertie de la nature. On frémit, on recule d'effroi, et l'on se surprend soi-même, hâtant sa marche pour s'éloigner d'un sol, où chaque pas semble devoir vous précipiter dans le chaos dont il est l'effrayante image. »

Au-delà de ce désert affreux, à un mille de Ceretti, le premier village après Bichizi, il existe une fontaine qui sort de la roche, et qu'on appelle Vodelizza, aussi célèbre dans le pays par la bienfaisance de ses eaux, que par la singularité de leur cours. Pendant la nuit, le volume d'eau est d'environ six pouces de diamètre ; il diminue progressivement et d'une manière presqu'insensible jusqu'au milieu du jour, au point de n'offrir qu'un très-mince filet d'eau vers midi ; alors son cours s'accroît dans une progression également insensi-

ble, jusqu'à ce qu'il arrive au même volume que la veille. Les Monténégrins accompagnent de mille prodiges le récit de ce phénomène. (1)

A la peinture du désert affreux qui sépare Cevo de Bichizi, succède la riante description de la vallée charmante de Saint-Basile, qui apparaît subitement, et comme par enchantement, au débouché d'une

---

(1) Les prestiges et les prodiges disparaîtraient bientôt à leurs yeux s'ils parvenaient à la source de la fontaine; car rien n'est plus naturel que le phénomène de son action. Il est probable que cette source est située près de la région des neiges perpétuelles, et orientée de manière à ne recevoir les rayons du soleil que vers le milieu du jour; c'est en effet de ce moment que le volume d'eau s'augmente, car c'est aussi celui où commence la fusion des neiges par l'action du soleil. Mais comme en raison de la distance qui sépare la source de la fontaine de son embouchure, l'augmentation du volume d'eau ne se manifeste pas sur-le-champ à cette dernière, de même aussi, elle s'y prolonge lorsque déjà la source livrée à toute l'intensité du froid qui règne à son élévation, est glacée de nouveau et ne l'alimente plus. Bientôt aussi la diminution du haut se fait sentir en bas, et va s'augmentant jusqu'au milieu du jour suivant, où le retour du soleil produit les mêmes effets que la veille.

énorme chaîne de rochers tellement suspendus en saillie, qu'ils semblent devoir ensevelir les passans sous leurs masses menaçantes.

Cette vallée est le reposoir ordinaire de tous les pélerins et voyageurs que la curiosité ou des sentimens religieux attirent au couvent de Saint-Basile. La plus belle scène s'y développe à leur regard. La Schinizza, dans son cours sinueux, promène ses eaux le long de forêts peuplées d'arbres toujours verts, et féconde des vallons où une infinité de villages, de hameaux et d'habitations isolées, font pressentir une population nombreuse, et tous les avantages d'une culture favorisée par la situation. De riches vignobles et les plus beaux figuiers du pays couvrent quelques côteaux ; tandis que de tous côtés des massifs de lauriers et de cyprès d'une hauteur prodigieuse, étendent leur ombre bienfaisante sur les habitations qu'ils entourent. Les monts supérieurs, chargés de sapins antiques, forment un cordon majestueux autour de ces lieux fortunés vers lesquels

de tous les points de cette enceinte qui semble être la digue d'un vaste réservoir, s'élancent des cascades bouillonnantes qui impriment à cet heureux site la vie et le mouvement.

Le soleil ajoute encore un nouvel éclat et de nouveaux charmes à ce magique tableau. Lorsque vers neuf ou dix heures du matin, il darde ses rayons sur ces innombrables ruisseaux et ces cascades variées qui tombent, de la plus grande élévation, tantôt sous la forme de colonnes, tantôt en larges nappes; ici en torrens impétueux, là en gradins bouillonnans, « alors, s'écrie l'auteur, dans un bien légitime enthousiasme, tous les feux du ciel semblent appartenir à la terre et la brillanter d'or, d'argent et de pourpre. »

Les chemins qui avoisinent le célèbre monastère de Saint-Basile, ont le privilége exclusif, qu'ils doivent uniquement à la sainteté et à la réputation du lieu vers lequel ils conduisent, d'être assez soigneusement entretenus par les Monténégrins. Pour arriver au monastère même, il faut

descendre presqu'au niveau du lac de Scutari : là, le climat est plus doux qu'en aucun lieu du Monténégro, si l'on excepte toutefois la Czerniska.

Comani est le chef-lieu du canton qui comprend dans sa circonscription territoriale, le monastère, l'ermitage et une infinité d'habitations isolées, répandues çà et là sur un riant côteau exposé au midi, sous les monts supérieurs, et qui domine parallèlement le cours de la Shinizza.

Le monastère est une réunion de bâtimens très-solides, épars dans une vaste enceinte, et construits les uns après les autres, sans plan déterminé, au fur et à mesure que le nombre des pélerins qui y sont hébergés pendant trois jours, et celui des Cénobites, se sont successivement accrus. Ses jardins étendus se prolongent jusqu'à la Schinizza dont les eaux élevées par des écluses se répandent en irrigations dans la plus grande partie de leur enceinte.

L'ermitage est à un mille du monastère. Les chemins qui y conduisent sont

très-difficiles. D'abord on arrive au pied d'un roc dont l'élévation est absolument perpendiculaire : vers la moitié du roc est une large ouverture naturelle ; c'est l'entrée de la retraite qu'habita le saint patriarche pendant trente années d'austérités et d'expiations. On ne peut atteindre à la grotte sainte, qu'à l'aide d'un escalier de bois couvert d'un toit ceintré. On y compte cent trois marches qui ne font que la moitié du chemin ; le reste est taillé dans le roc. Après des détours infinis, on arrive à une espèce de terrasse, d'où l'on pénètre enfin dans une enceinte de soixante mètres de long sur vingt-cinq de large. Là, dans une chapelle de cinq mètres de long sur trois de large seulement, mais richement et surtout confusément ornée, se voit un cercueil fait d'un tronc de cyprès, où St.-Basile, au milieu de tous ses miracles, repose pour l'éternité.

Non loin du couvent de Saint-Basile, commence la chaîne des monts supérieurs ou zante du Monténégro. Les défilés par lesquels on y entre vont, en s'élargissant

jusqu'à Chisopoli, commune importante par le nombre de ses habitans, par leur valeur et par le commerce qu'ils font avec ceux de Podgorrizza. Le cours de la Moratza et de la Zetta arrose les vastes prairies qui occupent toutes les parties basses de cette contrée; et les côteaux en sont couverts de vignes qui produisent d'excellens vins.

En général, on trouve un pays plus fertile; et l'on croit être sous un autre ciel, surtout en traversant la belle vallée de la Maracy supérieure, l'une des plus riches de la Liesantka-Nahia. C'ést dans cette vallée qu'on remarque une grande et magnifique église élevée sur les dessins de Notre-Dame de Lorette, et qu'on attribue à un roi de Hongrie, nommé Stephano Nemanich.

Les principaux villages de la partie des monts supérieurs unie au Monténégro, sont: Cussi, Liesno, Duboko, Lagaras et Bielo-Pawluchi. Ce dernier a donné son nom à des défilés dont le passage est tellement hérissé de difficultés qu'il en est

presqu'impraticable. Dans ces défilés, si l'on juge des distances sur l'inspection de la carte, on touche toujours à sa destination ; mais sur le terrain, pour arriver au lieu qu'on voit à ses pieds, il faut tourner quatre ou cinq heures, pendant lesquelles il échappe dix fois à la vue.

C'est là qu'on trouve le fameux Mont-Gratz, remarquable par l'énorme grosseur et la hauteur démesurée des sapins qui bordent la crête du vaste plateau qui le couronne. Du haut de ce mont célèbre se découvrent des scènes variées, agréables, majestueuses ou terribles, semblables à celles que l'auteur a déjà dépeintes ; et quoiqu'il prétende, en décrivant celle-ci, que ses couleurs sont épuisées et que ses pinceaux sont usés, nous citerons encore avec plaisir la description qui termine sa course dans les monts supérieurs.

« La route est extrêmement difficile et toujours en pente très-rapide. Nous traversâmes plusieurs torrens, dans lesquels il fallait descendre à des profondeurs incalculables pour se frayer un passage toujours

dangereux, de roche en roche..... Parmi le nombre infini de ces torrens, quelques-uns forment dans leur cours des cascades admirables par leur variété.

» Si, dans un beau jour, vous observez ces cascades d'un point d'où le rayon visuel forme un angle d'incidence avec ceux du soleil, des milliers d'arcs brillans frappent sous toutes les formes vos regards enchantés. Ailleurs c'est l'effet d'une brume subtile, qui, s'exhalant par la chute et le choc des eaux, reproduit à l'infini toutes les couleurs du prisme.

» A peine les yeux ont-ils saisi une première image, qu'elle est déjà effacée par une plus belle encore, et ce concours précipité d'images fugitives, joint à la douce agitation des feuilles, aux charmes d'un murmure varié, provoque un sentiment de rêverie qui entretient l'âme dans une délicieuse extase.

» Mais si l'orage succède au calme, alors le bruit du torrent, dont les eaux accumulées de tous les points se précipitent dans leur cours, le roulis des roches

qu'elles entraînent avec furie, la chute dans les ravins de quartiers de pierre détachés simultanément des flancs de la montagne, avec un horrible fracas, le sombre aspect du ciel noirci par des tourbillons, le beuglement, les cris des bestiaux qui se répètent au loin, tandis que la foudre éclate de tous côtés ; cette réunion de circonstances tient vos facultés en suspens, votre âme cède à la confusion d'un pareil tableau : c'est celui de la nature en désordre, c'est la véritable image de la désolation. »

En quittant les monts supérieurs, si l'on se dirige sur Dobro, on rencontre des forêts tellement épaisses que la lumière n'y peut pénétrer, même dans les plus beaux jours de l'année, et que les habitans craignent de s'y engager sans guides. Il faut avoir une connaissance bien sûre de leurs dangers et de leurs directions impraticables, pour pouvoir les éviter.

De Dobro à Cesini la route est facile. Ce dernier village est le rendez-vous d'un concours considérable d'habitans, à cer-

taines époques de l'année. Ils y sont attirés par les fêtes auxquelles donne lieu la pêche d'un poisson, nommé *scuranzza* dans le pays.

Cettigné vient ensuite, et mérite une attention particulière en raison de son étendue, de sa population et de sa position centrale. Ces avantages réunis et qui ne sont toutefois que relatifs, justifient suffisamment aux yeux des Monténégrins le titre et le privilége de capitale qu'ils reconnaissent généralement à Cettigné.

On voit dans la vallée à laquelle ce village a donné son nom, une quantité considérable de citernes que les habitans de toutes les parties du pays ont contribué à construire pour leurs besoins et ceux de leurs bestiaux, pendant les chaleurs de l'été. Parmi ces citernes, il en est qui ont depuis vingt jusqu'à trente pieds d'eau d'une excellente qualité et d'une extrême fraîcheur.

Lorsqu'on marche ou qu'on agite quelque corps grave sur le sol de cette plaine, on entend résonner le terrain d'une ma-

nière tellement sensible, qu'on a, sur le-champ, l'idée du bruit que produirait le galop d'une troupe de cavaliers sur des constructions souterraines. La voix prend aussi une gradation harmonique semblable à celle qu'elle aurait sous une vaste enceinte voûtée.

Cettigné est la résidence la plus habituelle du wladika, ou prince-évêque du pays. Il est devenu, sous le prélat actuel, le siége de l'autorité spirituelle et temporelle. Cependant ce chef est loin de déployer extérieurement la pompe de ses pareils. Simple dans ses vêtemens, frugal dans ses repas, son palais est un couvent fortifié de médiocre grandeur, et ses équipages se réduisent à une mule; ses paroles et ses actions sont aussi pures que sa doctrine, et les dons qu'il reçoit des fidèles ont servi plus d'une fois au salut et à la gloire de son pays.

A mesure qu'on se rapproche de la belle et riante Albanie, ce pays change graduellement de forme. Tous les sites offrent de séduisans paysages. La Segliante promène

doucement ses eaux au milieu de prairies toujours vertes égayées par de nombreux troupeaux, par les sons multipliés de la flûte ou de la musette, et les chants d'allégresse qu'inspirent à d'heureux cultivateurs les espérances de l'année, et le bonheur si grand de posséder ce qu'ils cultivent. Plus loin, au-delà d'Agne, commune située presqu'à la crête du mont Glinbotné, la nature, embellie et favorisée par une température plus douce encore, y offre l'image d'un printemps perpétuel. Là, des masses de chênes, de sapins, de vieux cyprès couronnent la cime des monts les plus élevés.

« Dans un ordre inférieur règnent deux collines éloignées de trois milles l'une de l'autre ; leur pente est presqu'insensible, et parallèle dans toute l'étendue de la vallée. Tous les genres de culture, toutes les espèces de fruits s'y réunissent; l'olivier, le grenadier y croissent de toutes parts, le myrte et l'oléandre y poussent en liberté de nombreux et de vigoureux rameaux, le laurier-thym y remplit toutes

les cavités, cache dans son heureux abandon toutes les gerçures et toutes les aspérités des rocs, et mêlant enfin ses nuances à celles des mélèzes, qui déploient aux mêmes lieux autant de majesté que de grâce, les couvre d'une constante verdure.

» Le fond du tableau présente un mont, dont le cône parfait qui s'élève jusqu'aux nues, ressemble à une immense pyramide qu'on pourrait croire placée là exprès, pour servir de point de perspective. »

En résumé, à la simple inspection de la carte, on reconnaît que l'inclinaison du plan général du Monténégro se dirige d'ouest en est, et que toutes les rivières et tous les ruisseaux ont leurs cours vers le lac de Scutari, qui paraît en être le bassin commun. Cependant, comme ce territoire est de tous côtés entrecoupé de torrens impétueux, dont le cours dévastateur et variable renverse tous les obstacles, il en résulte des changemens de situation locale, sans cesse renouvelés, et

qui se font plus particulièrement remarquer dans les parties les plus élevées, telles que celles qui avoisinent Monte-Cœlo, Verba, Cucé, Buccowizza et Biélizzé.

Du reste, son aspect général ressemble à celui de la Suisse; mais la température est plus douce que dans ce dernier pays; l on a pu remarquer que le sol, loin d'être stérile, offre sur une étendue considérable, des richesses naturelles capables d'encourager l'agriculture.

La grande élévation du sol sur toute son étendue, y procure partout un air pur, qui contribue merveilleusement à entretenir la santé : aussi les deux sexes y jouissent-ils de tous ses avantages, et leur existence se prolonge communément, sans infirmités, au-delà du terme ordinaire de la vie des autres Européens. L'auteur rapporte à ce sujet, qu'il fit partie de cette réunion de famille, dont le chef voyait autour de lui sa sixième génération.

Le vieillard avait cent dix-sept ans, son fils cent, le petit-fils quatre-vingt-deux,

l'arrière petit-fils soixante, le descendant de celui-ci quarante-trois, le suivant vingt-un, et le dernier deux ans.

Le vieillard resta à table jusqu'à la dernière prière; et, après son départ, qui fut accompagné de toutes sortes de témoignages de respect et de tendresse, une gaîté bruyante remplaça la gravité qui avait jusqu'alors présidé au repas; et tous les convives y prirent également part.

De tels faits qui ne sont pas rares au Monténégro, porteraient à supposer que la population est dans un état permanent de progression; cependant ce serait une erreur; tout fait présumer au contraire qu'elle a été plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui. On attribue cette diminution à des famines longues et cruelles, et aux guerres sanglantes qui ont, de tous temps, désolé le Monténégro.

Ainsi, d'après le dernier recensement qui a été fait en 1812, sur des pièces authentiques, et qui comprend les habitans de la zante supérieure, la population de ces pays réunis ne s'élève pas au-delà de

cinquante-trois mille cent soixante-huit individus, parmi lesquels on compte treize mille deux cent quatre-vingt-douze hommes d'armes qui sont ainsi répartis :

PROVINCES.	Nombre des Communes.	Nombre des Maisons.	Hommes d'armes.
Nahia ou province de Katunska..	18	947	2000
Idem Rieska.....	25	989	1561
Idem Piessiwaska.....	8	277	482
Idem Gliesanska.....	43	1265	2554
Idem Czerniska.....	18	714	1575
Villages de la religion grecque servienne unis aux Monténégrins...	5	1250	3400
Villages catholiques dans le même cas.....	5	547	1720
Totaux.....	122	5991	13292

Ces treize mille deux cent quatre-vingt-douze hommes d'armes, multipliés par quatre, suivant le terme du calcul qu'on

a dû adopter pour ce pays, au lieu du nombre cinq, comme on le fait ordinairement partout ailleurs, donnent les cinquante-trois mille cent soixante-huit individus dont on a parlé ci-dessus : population qui, répandue sur une surface de quatre cent dix-huit milles carrés, ne fait que cent vingt-sept habitans par mille.

Il ne faut pas croire cependant que le nombre d'hommes d'armes soit absolument réduit à treize mille deux cent quatre-vingt-douze. On ne comprend sous cette dénomination, que ceux qui peuvent supporter les travaux et les fatigues d'une campagne. Mais lorsque les circonstances l'exigent, ce nombre s'augmente de tous les hommes valides. Il n'est pas sans exemple au Monténégro de voir des centenaires même, utiliser leurs dernières années pour la défense de leurs foyers. Ainsi, dans une incursion imprévue, il faut raisonnablement compter trouver autant de soldats qu'il y a d'hommes dans le pays. L'expérience a prouvé qu'en douze heures, sept à huit mille Monténégrins

peuvent se réunir sur le même point d'attaque, au moyen des signaux convenus ; et qu'en vingt-quatre heures, on en réunirait vingt mille. Tous sont d'une très-grande habileté dans le maniement de leurs armes; ils en portent dès leur plus tendre jeunesse ; le feu, le bruit, le mouvement, tout leur est familier, rien ne les intimide : un exercice fréquent leur apprend à tirer juste à toute portée, de manière que jeunes et vieux sont également propres à la défense. On ne tolère l'inaction que dans les hommes physiquement incapables d'agir, encore arrive-t-il souvent que plusieurs, oubliant leur état, se font violence pour voler à la défense du sol natal.

Un exemple remarquable de ce noble sentiment patriotique, eut lieu dans la guerre où périt le pacha de Scutari, Mamouth Busaklia. Un Monténégrin était retenu dans son lit par une fracture à la jambe; pendant l'action, il exigea qu'on le portât sur un rocher d'où il pouvait tirer sur l'ennemi. Il tira pendant trois

heures sans relâche. Quand on vint lui annoncer la victoire : « Il était temps, s'écria-t-il, je n'avais plus de cartouches ; je serais mort de rage s'il m'eût fallu céder. »

On conçoit tout le parti qu'un gouvernement bien organisé pourrait tirer de pareils hommes, nous allons voir dans la section suivante ce que celui du Monténégro en a fait.

IIIe SECTION.

Forme du gouvernement et religion des Monténégrins.

Le gouvernement monténégrin se compose, 1° du prince évêque ou wladika ; 2° du gouverneur ; 3° de cinq sardars ou chefs de nahia, destinés à contrebalancer les deux premiers pouvoirs, de knès et de vaivodes, ou capitaines de commune.

Le gouverneur et les cinq sardars sont élus par les knès ; ceux-ci le sont par les vaivodes, et les derniers par les communes.

On voit par cette organisation, que nulle

autorité dans le Monténégro n'était destinée, dans le principe, à y exercer une autorité exclusive; mais les circonstances, à bien des égards, ont plusieurs fois modifié cet état de choses. Dabord, les premiers succès des Monténégrins sur les Turcs ayant exalté leur imagination, et chaque homme ayant dès-lors senti de quel poids il était, par son courage et ses facultés personnelles, dans la chose publique, a été conduit naturellement par ses réflexions, à vouloir exercer sa part d'influence dans le gouvernement, qui prit, de ce moment, une tendance démocratique très-prononcée; tendance d'ailleurs en harmonie avec les dispositions locales et le caractère indépendant des habitans. De nos jours les attaques réitérées des Turcs, l'ardeur et le succès de leurs tentatives, mettent la patrie en danger: le wladika combat et négocie pour ses concitoyens; heureux dans ses guerres, heureux dans ses négociations, honoré de la protection puissante de la Russie, il jette les fondemens de cette influence

dominatrice, que cimentent plus tard ses triomphes immortels sur le pacha de Janina.

En effet, depuis ce temps, le wladika réunit au pouvoir spirituel que lui donne sa qualité d'évêque, le pouvoir temporel, qui naguères était dans les mains du gouverneur. Rien ne se fait plus que par le premier, et la reconnaissance, autant que l'admiration de ses concitoyens pour lui, contribuent à augmenter cette influence. Telle est même la force de ces deux sentimens, qu'il ne se manifeste aucune espèce d'opposition aux concessions qu'ils ont fait faire. Au reste, le wladika n'a fait usage, jusqu'ici, de son pouvoir, que pour le bien et la gloire de son pays; de sorte qu'il est impossible de prévoir, non-seulement ce qu'il deviendrait s'il tentait d'en abuser, mais encore de quel œil on verrait dans les mains d'un homme moins patriote et moins illustre, le pouvoir qu'on abandonne si facilement aux siennes.

Quoiqu'il en soit, cette influence toute-

puissante ayant à lutter contre les événemens qui ont récemment agité l'Europe, n'a pu réussir, malgré la constance avec laquelle l'a soutenue le gouverneur actuel, qui possède une âme assez élevée pour ne voir dans le wladika qu'un homme utile à son pays, n'a pu réussir, dis-je, à introduire dans le Monténégro la civilisation européenne.

Elle y serait cependant bien nécessaire, car les institutions politiques et civiles de ce pays, les intérêts et les droits des citoyens sont soumis à quelques usages dont les uns se conservent par tradition, et les autres sont consignés dans quelques manuscrits en désordre, déposés dans les archives du couvent de Cettigné, et à la disposition exclusive du wladika.

Les causes judiciaires ont peu ou beaucoup d'importance. C'est au gouverneur et aux cinq sardars qu'il appartient de décider dans quelle cathégorie chacune de celles qui se présentent doit être rangée. Dans les causes de peu d'importance, les chefs des communes, joints à un ou deux

primats, exercent les fonctions de juges. Ils entendent les parties intéressées qui doivent plaider elles-mêmes leur cause, au milieu de la place publique, et debout. Comme la conscience est le seul guide, et que les erreurs sont rares dans des affaires aussi simples que le peuple au milieu duquel elles prennent naissance, elles n'avilissent jamais ceux qu'elles entraînent, et n'empêchent pas que les décisions ne soient toujours respectées.

Dans les affaires importantes, les knès, les vaivodes, les primats, rassemblés par l'ordre du gouverneur et des sardars, jugent solennellement. Le prince-évêque prononce toujours en dernier ressort. Au reste, son intervention est nécessaire dans toutes les causes ; dans ces dernières, comme partie du jugement, dans les autres, comme ratification.

Mais il ne faut entendre tout ceci que pour ce qui concerne le civil exclusivement. Quelque faible que soit la protection de la loi, dans ce cas, elle manque encore dans les matières criminelles. L'homme

outragé, abandonné par elle, n'invoque plus son appui, et ne prend plus conseil que de sa fureur. C'est un grand malheur, sans doute, mais chez ce peuple tout est extrême, la haine comme l'amitié, et les transports de l'une sont aussi terribles que le dévouement de l'autre est sublime. Tel est le Monténégrin. Il venge le meurtre par le meurtre. Les familles adoptent les injures faites à l'un de leurs membres, et les transmettent héréditairement. Alors les homicides, les incendies, les dévastations de toute espèce se succèdent sans interruption. Cependant il arrive un jour où, honteux de leurs propres excès, lassés de verser le sang, le besoin de la paix se fait sentir. Alors les aggresseurs proposent les premiers la cessation de toute hostilité. Ils poussent des soupirs, affichent des remords, et implorent à haute voix la tenue d'un kmeti, ou tribunal de réconciliation. Cet acte important, honorable, consolant pour l'humanité, et destiné à réparer l'insuffisance des lois, mérite un détail particulier.

Lorsque deux familles ont résolu de mettre un terme au cours de leurs ressentimens, elles implorent la tenue d'un kmeti. Ce tribunal particulier se compose de vingt-quatre vieillards notables, dont douze au choix de chaque famille.

Le curé du village du dernier offensé, ou du dernier mort, ou quelqu'autre personnage recommandable du lieu, est le président de cette commission spéciale. Il emporte les voix si elles sont partagées. Ce partage a rarement lieu, parce que les intérêts sont discutés d'avance, et que le résultat est presque sûr avant que la réunion n'ait été formée.

Le jour de la tenue, il y a messe solennelle, tous les drapeaux flottent autour de l'église, et à toutes les avenues les cloches ne cessent pas de sonner.

Le kmeti s'assemble une heure avant la messe, pour faire le calcul des sangs répandus. On appelle *sang* une blessure; il est évalué 10 sequins. La mort d'un homme, qu'on appelle tête, équivaut à dix sangs, ou blessures, par conséquent,

est évaluée 100 sequins, ou 1250 livres de France. La tête d'un prêtre et celle d'un chef de commune, sont portées à un prix sept fois au-dessus de tout autre Quelquefois ces prix sont fixés de gré à gré.

Sur les sommes payées, le kmeti a la faculté de retenir 40 sequins pour les honoraires de ses membres; mais il n'use de ce droit qu'au profit du coupable, à qui la remise de cette retenue est toujours faite, immédiatement après l'acte de réconciliation.

La balance établie, le kmeti communique le résultat de ses opérations aux diverses parties. Celles-ci avertissent leurs proches, leurs amis, afin qu'ils fassent leurs préparatifs pour paraître dans leur plus brillante mise, le jour de la cérémonie. On détermine en commun l'heure et le lieu où la sentence recevra son exécution et la sanction publique; néanmoins il faut toujours, par forme, obtenir l'autorisation du wladika et du gouverneur, qui y assistent souvent eux-mêmes, accompagnés d'un grand concours de spectateurs.

Au jour annoncé, le greffier envoie, dès le matin, douze enfans à la mamelle, portés par leurs nourrices, à la demeure de l'offensé. Ils tiennent tous un petit mouchoir de toile, et ils sout censés, en raison de leur innocence, devoir l'attendrir. Celui-ci après avoir résisté pendant quelque temps à la demande d'ouvrir qu'on fait en leur nom, ouvre enfin et reçoit les douze mouchoirs comme un témoignage de ses bonnes dispositions. Le même jour, grande messe solennelle, jeûne, déploiement de drapeaux et sonnerie de cloches. Après la messe, les vingt-quatre arbitres se réunissent au lieu préparé: c'est ordinairement dans l'enceinte d'un couvent, ou près de l'église du village de l'offensé qui se présente accompagné de tous ses parens, des chefs et vieillards du lieu et du pope. Vers l'extrémité de l'enceinte, à quelque distance des spectateurs, vont se placer les membres du kmeti.

Alors l'agresseur, assisté également de ses plus proches parens, paraît à genoux,

à l'entrée de l'enceinte, portant à son col l'instrument du dernier assassinat; puis, dans cette posture, il s'avance, en se traînant sur ses mains, jusqu'en face du kmeti.

Aussitôt le pope détachant l'arme meurtrière, la jette au loin, les assistans la saisissent, la mettent en pièces. Dans ce moment le patient s'adresse au tribunal et déclare qu'il accepte formellement sa décision: il demande ensuite à son adversaire, s'il renonce à l'inimitié et à la vengeance?

L'offensé s'agite, pleure, réfléchit; il regarde le ciel, soupire, hésite, son âme semble bouleversée par mille sentimens contraires.

Les amis, les parens des deux partis, le pressent, l'invitent à la concorde; les colloques se multiplient, s'animent: on redoute la résolution d'un refus dont l'offensé est encore le maître.

Tout le monde s'éloigne de lui, on l'abandonne à ses propres réflexions; tan-

dis que l'agresseur, toujours à ses pieds, n'ose lever les yeux, dans la crainte de rencontrer ceux de son adversaire.

Dans ce moment d'un profond silence, un prêtre s'avance seul auprès de l'offensé, lui parle à l'oreille, lui montre le ciel et se retire. A ce langage muet, son âme s'émeut toujours, son courroux expire, il tend une main à son ennemi qu'il aide à se relever, et de l'autre, montrant le ciel : « Grand Dieu, dit-il, sois témoin que je lui pardonne. »

Les deux adversaires se jettent aussitôt dans les bras l'un de l'autre, et se tiennent mutuellement embrassés. Tous les assistans cependant font retentir l'air de leurs applaudissemens, et entraînés par l'exemple s'embrassent aussi confusément.

Dans ces premiers momens d'effusion, le curé et le président du kmeti donnent l'accolade aux réconciliés. Celui qui a pardonné prononce, à haute voix, devant le kmeti, et avec une expression qui en décèle la sincérité, le serment le plus formel

qu'il renonce à tout ressentiment et à tous ses droits de vengeance.

Immédiatement après, les arbitres et les parens des deux parts se mettent en marche, au bruit de décharges multipliées de mousqueterie, et précédés des deux nouveaux amis. On se rend ainsi au village de l'agresseur qui a eu soin de faire préparer un grand repas auquel les voisins, les curieux et les passans eux-mêmes sont invités.

Au repas succèdent des chants héroïques, des danses nationales, et l'abandon de la plus franche gaîté.

On présente la somme convenue au moment où les convives sont encore à table. Quelquefois l'offensé refuse tout par un sentiment de générosité.

La sentence rédigée en double, sur une même feuille, est remise au curé pour en délivrer un exemplaire à chacune des parties, qui le conservent comme un titre honorable à leur famille.

Les deux pages qui contiennent cet acte

sont liées par un ruban dont les extrémités réunies traversent une pièce de monnaie turque très-mince. Le curé, ou le président, coupe la pièce en deux parties égales. On sépare la feuille de manière qu'une moitié de la pièce reste attachée à chacune des pages, et leur rapprochement atteste leur identité.

Il n'y a point d'exemple que de pareils actes aient été enfreints; les mêmes familles peuvent bien se diviser de nouveau, mais elles ne reviennent jamais sur ce qui a été décidé antérieurement.

Nous avons vu que dans l'application des peines, le kmeti ne pouvait prononcer contre les coupables que des amendes ou l'exil. Thémis ne porte point de glaive chez ce peuple, qui a pour principe que de punir l'homicide, c'est le consacrer juridiquement, et qu'il est inconséquent et absurde tout à la fois, d'arracher à l'homme par les lois, ce qu'on ne peut lui redonner par elles.

On ne connaît point davantage au Monténégro, l'usage des contributions an-

nuelles; seulement on s'y cotise, suivant les besoins et les intérêts de l'état. Il faut dire toutefois, à cet égard, que les besoins de ce peuple sont très-bornés; que les dépenses sont nulles dans l'intérieur; et que la guerre qui motive les subsides accidentels, se fait tellement à la légère, que les dépenses se réduisent à presque rien.

La justice s'y rend gratis. D'ailleurs, les distances qui séparent les propriétés entre elles, évitent beaucoup de contestations; et l'agriculture, le commerce, la chasse, l'usage des eaux et des bois, excepté la pêche, réservée exclusivement au wladika, étant libres, il y a fort peu de sources de procès.

L'usage des troupes soldées, comme on l'a vu, n'est pas seulement ignoré au Monténégro, il est encore repoussé par l'opinion; de même que celui des forts qui les rendraient nécessaires. Ce peuple est si jaloux de sa liberté, et l'organisation de troupes permanentes lui paraît si opposée à sa conservation, qu'il préfère être

exposé aux attaques fréquentes et aux ravages des Turcs, sur toute l'étendue de ses frontières, plutôt que de se garantir par de tels moyens. Voici l'explication que donnait, à cet égard, un de leurs premiers magistrats, elle va être rapportée textuellement parce qu'elle est éminemment caractéristique : « Ces postes exigeraient des gardes; nos hommes seraient obligés de s'absenter de leurs maisons et d'abandonner trop long-temps leurs intérêts. Pour éviter ces inconvéniens, il faudrait en destiner quelques-uns à ce service, il deviendrait juste de les payer. Ceci nous mettrait dans la nécessité de contributions extraordinaires et partant de la dépendance..... Tout homme qui peut se mouvoir chez nous est soldat.... Nos forteresses sont nous-mêmes. Nous en avons à opposer partout à nos ennemis, sans le secours des ingénieurs. »

De la Religion.

Comme on a pu s'en convaincre par tout ce qui précède, jusqu'à présent, les

législateurs n'ont pas fait beaucoup pour le peuple monténégrin ; mais du moins s'ils lui ont fait peu de bien, ils ne lui ont fait aucun mal ; il n'en est pas ainsi du clergé. Par une fatalité remarquable, et qui poursuit, en général, tous les ministres des autels, là comme ailleurs, aujourd'hui comme jadis, ils abusent souvent de leur influence pour maintenir le peuple sous le double joug des préjugés et de la superstition. Cependant l'expérience a prouvé que l'ignorance et l'erreur sont au monde, ce qu'il y a de plus fatal à la vraie religion. La vérité seule est de tous les temps : les lumières servent la raison, et celle-ci, seule, peut dignement conduire à la connaissance et à l'amour de Dieu.

Le culte qu'on professe généralement au Monténégro, est le rite grec servien schismatique; le rite latin a quelques sectateurs, mais en très-petit nombre. On fait remonter l'introduction du rite grec, dans ce pays, au règne de Solyman, vers le seizième siècle. Jusques-là tous les habitans

de l'Epire avaient professé la religion catholique romaine.

Dans le rite grec servien on n'admet ni le pape, ni la croix, ni le jeûne du samedi. On a en horreur nos cérémonies, nos sanctuaires, et un prêtre monténégrin pousse ce sentiment si loin, qu'il n'officierait pas sur un autel catholique, avant de l'avoir purifié par l'eau lustrale : s'il en avait le choix, il préférerait encore le détruire.

Les Monténégrins sont iconoclastes ; cependant ils honorent les images peintes sur planche, usage antérieur à l'an trois cents de notre ère : ils révèrent encore de certaines croix couvertes de sculptures, qu'ils prétendent sacrées, parce qu'elles ont été travaillées, à la main, sur la montagne sainte, sans le secours des instrumens de l'art.

Les prêtres grecs et les prêtres latins sont ennemis ; cependant il faut dire, à l'avantage des premiers, que leur clergé est beaucoup moins intolérant, soit qu'une morale plus pure, soit que le nombre lui

fassent un point de générosité de paraître plus indulgent.

Au reste, comme presque partout, le clergé inférieur se rapproche beaucoup plus de la morale évangélique que le clergé supérieur : et le gouvernement monténégrin lui rend, à cet égard, toute la justice qu'il mérite. Cette considération et cette protection particulière que les vertus des simples curés de village grecs obtiennent du gouvernement, étendent infiniment leur influence sur le peuple ; une parole, une action de l'un de ces ecclésiastiques devient une règle de conduite pour toutes ses ouailles.

Cette déférence et ce respect se manifestent dans les circonstances les plus simples et les plus habituelles ; jamais un Monténégrin ne passe devant un prêtre qu'il ne lève sa barrette, ne porte une de ses mains sur sa poitrine, et de l'autre, celle du curé à sa bouche pour la baiser respectueusement. Quand un curé entre dans une maison, tous les assistans, quel que soit leur rang, en agissent de même.

L'architecture des temples est simple à l'extérieur ; dans l'intérieur les murs sont sans ornemens, et il n'y a de siéges que pour les curés ; les fidèles restent debout pendant les offices. Le plus grand luxe de ces temples consiste en luminaire. On croit honorer d'autant plus la divinité, qu'on brûle plus de cierges en son honneur.

L'autel est soustrait aux regards des fidèles, par une boiserie grossièrement peinte qui s'élève jusqu'à la voûte. Cette cloison a trois portes dont la plus grande est au milieu et se ferme à deux battans, tandis que les autres sont seulement garnies de rideaux. Sur deux piliers sont placés, sous châssis couverts de verre, les dons faits à l'église ou à la Vierge ; ces dons proviennent de la magnificence des empereurs de Russie, d'Autriche et de la république de Venise.

Les quêtes dans l'église et hors de l'église, sont une autre source de richesses pour le clergé. Nulle part elles ne sont aussi nombreuses qu'au Monténégro. A peine un moine mendiant est-il sorti d'une maison

qu'un autre l'y remplace. Leur croyance attribue aux aumônes la puissance de retirer les âmes des enfers et de les faire monter au ciel. Ce serait une bonne chose au moins, si ce n'était point un abus. Mais ce qui en est un trop réel, c'est que moyennant une certaine rétribution, les enlèvemens sont pardonnés, le divorce consacré, certains sacremens administrés, et qu'un prêtre même absout le vol, pourvu qu'il en partage le produit.

Les ablutions et les consécrations se font dans le plus grand mystère, les prêtres même qui n'ont pas reçu tous les ordres ne peuvent y assister.

Dans la communion, l'hostie est remplacée par un pain sans levain, cuit sous la cendre d'un feu allumé aux rayons du soleil. On allume ce feu trois ou quatre fois dans l'année avec de grandes cérémonies.

L'église grecque admet plus de jours de fête qu'aucune autre de la religion chrétienne. Elle en consacre surtout beaucoup à la Vierge. Aussi chaque propriétaire éta-

blit, dans le lieu le plus apparent de sa maison, une image de la mère du Christ, peinte sur planche. Une lampe l'éclaire tous les dimanches et fêtes. On a soin de l'allumer la veille, cela fait partie des détails du ménage et des soins domestiques.

Un serment prononcé devant cette image, est rarement trahi. C'est celui que les femmes emploient le plus fréquemment dans leurs protestations d'amour, et c'est aussi celui qu'elles exigent le plus ordinairement.

Les jeunes filles ne paraissent à l'église que deux fois par an, à Pâques et à Noël. Les femmes y sont séparées des hommes; tous y assistent dans le plus profond recueillement et dans le plus rigoureux silence, converser ensemble serait violer un des préceptes les plus sévères: et y cracher par terre, commettre un sacrilége qui entraînerait infailliblement l'expulsion du coupable hors du lieu saint.

Les fidèles accompagnent le chant des hymnes, d'un son nazillard, et de mouve-

mens de corps si bizarres, qu'ils outrepassent en ce genre le ridicule d'un juif ou d'un derviche.

Un usage solennel et très-respecté dans l'église grecque, c'est la bénédiction des maisons deux fois par an, à Pâques et à Noël. Ce sont deux grandes époques dans le Monténégro, où l'on croit que la prospérité ou la décadence d'une famille, dépend du plus ou du moins de ferveur qu'on apporte à cet acte religieux.

Les prêtres des différens rites sont reçus partout, dans ces occasions, avec le même respect; ils bénissent indistinctement les maisons des deux cultes; c'est un fait digne de remarque, et un exemple digne d'être imité par beaucoup de peuples plus civilisés que les Monténégrins.

Cette nation a le plus grand respect pour les morts. Les corps sont déposés dans des fosses recouvertes de voûtes, et creusées à quelque distance des temples; car les églises n'ont jamais servi de sépultures au Monténégro. On s'approche rare-

ment des tombeaux, et l'on évite même, autant que possible, l'occasion de passer auprès.

Le rite grec servien autorise le mariage des prêtres en général; mais au Monténégro ce privilége n'est accordé qu'aux curés. On leur assigne, dans ce cas, une portion de terre, qu'ils doivent cultiver en personne, aidés de leur famille. Généralement cet ordre d'ecclésiastiques offre des modèles de paternité et de foi conjugale. L'usage des armes leur est familier, surtout sur les frontières les plus exposées aux vagabondages des Turcs; car alors la nécessité de la défense personnelle oblige de marcher constamment armé. On a conclu de là, que les habitudes guerrières éloignaient généralement les prêtres de l'esprit qui doit les animer; mais on a, à cette occasion, tiré des crimes de quelques-uns, des conséquences erronées contre tous. La péroraison suivante, d'un discours prononcé par l'un d'eux en chaire, donnera lieu à des conjectures tout aussi

raisonnables, mais du moins plus satisfaisantes. La traduction est littérale.

« Éternel, être des êtres, créateur de tout ce qui est; toi par qui nous respirons, qui donnes à nos âmes ces douces et délectables sensations que l'on éprouve en te rendant hommage, éteins le plus léger ressentiment dans ceux que tu formas pour être les témoins de ta perfection et les objets de ta miséricorde; fais que tous se pardonnent et se chérissent mutuellement; commande cette heureuse union, qui seule fait le charme de la vie; imprime à tous le respect des engagemens sociaux; dis qu'il t'est agréable ainsi; que ta voix universelle se fasse entendre des portes de l'Orient sur tes peuples attentifs, jusqu'au point où se cache la lumière de ton soleil; alors, fidèles à tes ordres célestes, devenus semblables aux peuples fortunés de l'antique Grèce, dont nous sommes les descendans, nous serons dignes de tes divins regards. »

Heureux les hommes, si cette morale

divine était toujours prêchée dans les mêmes termes et dans le même esprit ; mais ce n'est pas seulement au Monténégro que de pareils discours et de pareils hommes sont rares. Toutefois, il est pénible, après avoir lu ou entendu de si bonnes choses, d'être obligé, pour rendre hommage à la vérité, de rapporter des faits d'ignorance, de faiblesse, de fanatisme, et des préjugés tels que ceux qui suivent.

Nulle part, en effet, la croyance aux revenans, aux sorciers, aux malins esprits, n'est plus invétérée qu'au Monténégro. Les fantômes, les rêves, les prestiges poursuivent sans cesse l'imagination de ses habitans; mais rien n'égale la terreur que leur inspirent les brucolaques, c'est-à-dire, les cadavres des individus frappés d'excommunication. Le sol qui les a reçus est maudit à jamais, ils s'en éloignent avec horreur, et si le lieu se présente par hasard à leur imagination, ils se croient poursuivis par des revenans. Il faudrait être un habile démonographe pour faire la longue histoire

de tous les diables que redoute ce peuple superstitieux.

L'esprit général courbé sous le poids d'absurdités repoussantes, perd les plus simples notions du bon sens, jusques-là qu'un Monténégrin croira moins pécher, en assassinant un de ses semblables, qu'en mangeant de la viande un jour d'abstinence, ou en différant de suspendre, au jour prescrit, le luminaire ordinaire à l'image de la Vierge.

Il attribuera à la chair du corbeau la vertu de prolonger l'existence bien au-delà de la durée ordinaire; et à celle de la grenouille, il attachera des idées flétrissantes, qui le portera à fuir avec mépris, celui qui s'en sera nourri.

Aucun miracle ne lui paraîtra impossible, et des moines imposteurs fonderont impudemment, sur cette crédulité, la source de leurs richesses. Je veux parler ici des moines de Saint-Basile, dont le couvent, comme nous l'avons vu, est en possession d'attirer sur la réputation du saint qui y est inhumé, un grand nombre

de pélerins. Quelques traits à ce sujet feront mieux juger de la bonne foi des uns et des autres, et peindront mieux le caractère superstitieux des Monténégrins que tout ce qu'on pourrait dire d'ailleurs.

« Un jour, dit-on, (ces anecdoctes sont tirées de l'histoire du saint, faites et vendues par les moines) un jour saint Basile, appuyé sur le parapet de sa terrasse, mangeait une poire, dont il jeta les pepins au hasard. Le lendemain un superbe poirier avait crû à la place où ils étaient tombés, chargé de fleurs et de fruits. On n'ajouterait rien à cela en disant qu'on était au mois de février. »

« Une autre fois, le saint avait besoin de persil; cette plante n'existait pas au Monténégro, il prie, un oiseau au plumage de pourpre et d'azur lui apporte de la graine. Il la sème aussitôt sur le roc de sa terrasse, et le lendemain le persil était bon à être employé. Depuis, il se reproduit, dit-on, spontanément dans un coin où ne pénètre jamais ni pluie, ni soleil. »

Voilà quelques-uns des miracles du

saint pendant sa vie, mais sa gloire a survécu au tombeau. «Il y a près de cent ans, un Turc, au fond incrédule, se présente à l'ermitage avec les dehors de l'humilité et de la conviction, afin d'obtenir la contemplation des restes du bienheureux saint Basile. Le desservant de la chapelle l'admet en présence des plus respectables personnages. A peine l'objet de la divine prédilection est-il découvert, que le Turc s'approche, et feignant de vouloir lui baiser la main, il en mord vigoureusement l'index, afin probablement de s'assurer si c'était bien un cadavre..... Mais, soudain, ô merveille! sensible à la morsure autant qu'à l'outrage, le saint retire brusquement sa main, et l'appliquant avec violence sur la tête du sacrilége, le renverse mort.»

Le moine qui raconte cette histoire, a bien soin de montrer la morsure. Mille cérémonies bizarres ont, d'ailleurs, préludé à l'ouverture de la tombe, et chaque visiteur en partant, reçoit en retour de son argent, un ruban de diverses cou-

Monténégrins.

leurs qui doit préserver des farfadets, des sortiléges, des tentations du diable, du tonnerre, du naufrage, de la peste, des voleurs, etc., etc., etc.

IVe SECTION.

Caractère national. — Mœurs — Usages. — Anecdotes relatives.

Ce peuple que l'absence d'institutions politiques et civiles a, presque de tous temps, jusqu'ici, abandonné à lui-même; dont les nobles facultés sont, pour la plupart, étouffées sous le poids de nombreux préjugés et d'une misérable superstition; qui ne reçoit pas d'instruction, ou qui la reçoit mauvaise, tient cependant de la nature les dons les plus heureux. Au physique, tout est remarquable dans les deux sexes. Une haute stature, de belles formes, un visage à traits réguliers, un regard assuré, haut, superbe même, qui imprime à leur physionomie un caractère sévère, un port noble, une démarche libre, fière et presqu'audacieuse, distin-

guent particulièrement les hommes, au premier aspect.

Les femmes sont petites en comparaison ; mais de grands yeux bleus, pleins d'expression, les plus belles dents du monde, un teint de rose et de lys, quand les travaux champêtres ne l'ont pas flétri, ajoutent encore au charme de leur abord et de leur langage insinuant. Du reste elles partagent avec les hommes l'heureux privilége d'une constitution robuste.

Le moral n'est pas moins favorisé ; et l'énergie que les deux sexes développent dans leurs passions, la sublimité de quelques-unes de leurs vertus, prouvent que la nature les a formés capables de grandes choses.

Ils aiment avec excès leur patrie et l'indépendance ; ils ont rappelé, en défendant l'une et l'autre, les plus beaux temps de l'antiquité. Ainsi après les avoir justement admirés dans leur vie publique, peut-être malgré beaucoup de faiblesses, d'erreurs et de penchans cruels, il faut le dire pour être vrai, trouverons-nous en-

core plus d'une occasion de les estimer et de les aimer même, dans les détails de leur vie domestique. Il faut s'attendre toutefois à ne rencontrer, le plus souvent, que des hommes encore tout près de la nature.

Les habitations des Monténégrins sont généralement très-éloignées les unes des autres ; et les plus rapprochées laissent toujours entre elles des intervalles assez considérables, ordinairement cultivés en jardins. Les maisons sont construites de branchages et de terre, et recouvertes d'écorces d'arbres. De très-grosses pierres sont scellées de chaque côté, et supportent des barres de traverse qui soutiennent la toiture contre la violence des vents.

Ces maisons n'ont pour la plupart, qu'une pièce dont le foyer occupe le milieu. Les gens et les bêtes y habitent en commun. Elles n'ont presque toutes qu'un étage, et n'offrent aucune trace d'architecture, de règle, ni d'ordre dans leur construction. Chacun bâtit à sa manière, et l'on a recours à des maçons étrangers quand il s'agit d'un édifice de quelqu'im

portance, ce qui a lieu pour les couvens, les presbytères, et quelques maisons de particuliers notables.

Dans les maisons ordinaires, l'usage des meubles est inconnu; les habitans couchent par terre, sur des nattes ou sur des tapis de lisières: une ou deux planches, suspendues à des tringles de bois, rustiquement façonnées, servent à placer le laitage et les viandes destinées à la nourriture journalière. Les habits sont accrochés à de simples chevilles, dans les angles; les effets précieux sont renfermés dans des coffres portatifs, et se transportent avec les peuplades auxquelles ils appartiennent, lorsque le moindre danger se manifeste, dans les lieux ou la défense est le plus facile.

Mais comme tous les peuples belliqueux, les Monténégrins placent leur vanité et leur plus grande satisfaction dans la possession d'une grande quantité d'armes: la qualité et la richesse sont toujours en raison de ce que les facultés de chacun lui permettent; car c'est un luxe national. Aussi le

faisceau d'armes est-il toujours, même qnand il n'est pas le seul, le plus beau meuble et le plus apparent de la maison.

La même prédilection se retrouve dans le costume. Celui des hommes est d'une étoffe grossière, en tricot, généralement de couleur gris-blanc, pour la partie principale de l'habillement; et plus communément de couleur bleue pour les autres. Ce costume consiste en une gunine ou casaque à manches larges, de coupe grecque et agrafée sur la poitrine. L'un des deux pans est relevé triangulairement sur le côté gauche. Dans les jours de fête la gunine est recouverte d'une veste sans manche, de velours vert, cramoisi, ou noir, bordé de soie.

La chemise sans collet et non renfermée dans le pantalon, flotte librement au-dessus du genou.

Les pantalons serrés, ou les culottes à la demi-turque fort larges, se portent indistinctement. Ces dernières sont attachées à la ceinture par un fort cordon de cuir, et arrêtées, à mi-jambe, par une garniture

de mailles ordinairement fort brillante, à laquelle sont attachées des chaussettes de laine, brochées de diverses couleurs très-vives : leurs chaussures sont des opankis, espèces de chaussons de peau de chèvre : on les appelle aussi spadrilles.

Leur coiffure, en été comme en hiver, consiste en un bonnet d'étoffe rouge ou violette, entouré d'un mouchoir de couleur qui lui donne l'apparence d'un turban très-simple.

Deux petites gibernes, remplies de poudre et de balles, pendent à une ceinture d'acier fort large, dans laquelle sont passés des pistolets et un ganzard. Le fusil est en bandoulière.

L'épaule gauche est chargée d'une espèce de havre-sac qui renferme des vivres ; la droite, d'un autre pouvant contenir deux litres de vin. Par-dessus tout cela est jeté un schall de poil de chèvre, garni de longues franges. Ce vêtement, nommé struka, est impénétrable à la pluie.

Jamais un Monténégrin ne marche sans ses armes qu'il ne quitte pas plus qu'une

longue pipe, garnie d'ambre, qu'on voit toujours à sa main ou à sa bouche.

Il laisse croître sa barbe et ses ongles, tandis qu'il rase ses cheveux jusqu'à la moitié de la tête, dans la direction d'une oreille à l'autre.

Il conserve avec soin sa moustache, et c'est lui faire une grande injure que d'y toucher. Il n'est arrivé que trop souvent qu'un pareil outrage a coûté la vie à ceux qui, par ignorance et en signe d'amitié, s'étaient permis d'y porter la main.

L'habillement des femmes est beaucoup moins bien encore que celui des hommes. Il consiste en une longue et large tunique, sans manches, sur une chemise encore plus longue, à manches très-larges, et brodée à l'antique manière grecque, avec de la laine de couleurs variées et éclatantes.

Un carré d'étoffe aussi brodé de laine de diverses couleurs, dans tout son plein, et bordé d'une frange volumineuse, est attaché en guise de tablier sous sa tunique qui reste ouverte; une large ceinture de

cuir, garnie d'ornemens diversement émaillés, et d'un petit ganzard attaché à une grosse chaîne d'argent, surmonte ce tablier; de très-grosses bagues d'or et d'argent, des pierreries même ornent leurs bras, leurs doigts et leurs oreilles, mais tous ces ornemens ont peu de valeur et encore moins de goût.

Une barrette semblable à celle des hommes, sauf qu'elle n'est pas recouverte d'un mouchoir, cache la racine des cheveux, dont les longues tresses pendent des deux côtés; elles chaussent d'ailleurs les opankis et s'enveloppent aussi de la struka.

La coiffure des filles à marier diffère de celle des femmes, en ce que la barrette porte sur le devant une grande quantité de pièces de monnaie turque. Les plus riches n'emploient que des monnaies d'or, et principalement des sequins.

Le patriotisme des Monténégrins se manifeste jusques dans l'attachement qu'ils ont tous pour le costume national : nul ne peut ni le quitter, ni même le modifier

en rien tant qu'il est sur le sol natal ; et aussitôt qu'il y rentre, son premier soin comme son premier devoir, est de le reprendre.

Cependant cette règle souffre une exception, et elle a lieu en faveur du gouverneur. Son costume est espagnol. On fait remonter bien haut l'usage qu'il a de le porter ainsi, et l'on varie sur la cause de cette dérogeance aux habitudes nationales. Voici, sans contredit, la plus probable :

Les Espagnols furent long-temps les maîtres du littoral dalmate; ils y firent des établissemens dont il reste encore des traces dans le fort, *dit Espagnol*, sur le territoire de Caste-Nuovo. Or, comme il n'y a nul doute que le peuple Monténégrin, ou du moins ses chefs, eurent des relations avec les chefs espagnols, il est naturel de penser que les premiers reçurent alors de ceux-ci l'habit que, depuis, les gouverneurs monténégrins ont pris pour modèle; soit qu'ils y attachassent alors des souvenirs honorables pour eux, soit qu'ayant remarqué l'effet que la richesse et l'éclat

de ce vêtement produisaient sur le peuple, ils n'aient pas cru devoir négliger ce moyen bien simple d'ajouter encore à la considération que leur méritaient déjà, et que n'ont cessé de leur mériter depuis, leurs services et leur administration paternelle.

Quoi qu'il en soit, les jours d'apparat, le costume des gouverneurs se compose d'une veste ou justaucorps de satin bleu céleste, parsemé sur le devant d'abeilles en or massif, et qui, par l'ordre qu'on leur a donné, ressemblent à une cotte de mailles ;

D'un manteau court de satin gros rouge, de coupe espagnole, attaché à la manière antique par des agraffes et des boutons d'or très-gros en forme de globes. Ces mêmes vêtemens sont de drap de mêmes couleurs pour l'hiver ;

D'un chapeau rond, orné de plumes blanches ou noires, suivant les circonstances, dans les grandes cérémonies.

La ceinture est de satin cramoisi, brodée d'or, en feuilles de laurier et d'olivier enlacées; le reste du vêtement est natio-

nal. Cependant sur la poitrine sont placés les ordres de Saint-Georges et de Saint-Anne de Russie de deuxième classe; ces ordres sont d'un travail admirable, enrichis de pierres précieuses, et dignes du prince qui les a donnés en présent.

Au reste, ce luxe ne s'étend pas au-delà de la personne du gouverneur : fidèle aux usages comme aux principes de ses ancêtres, la loyauté de son administration, ses talens, et son attachement pour ses concitoyens, sont encore ses principaux titres à leur amour et à leur considération. Ses vêtemens d'apparat sont brillans, mais son existence habituelle est simple; et sa maison ne se distingue de celles des autres Monténégrins que par une enceinte plus spacieuse et mieux distribuée; on ne saurait mieux la comparer qu'à la demeure d'un riche fermier de France.

Six frères du gouverneur, que rien ne distingue du reste de la nation, si ce n'est une bravoure éclatante, et la profonde estime qu'elle inspire pour eux, vivent modestement en famille, sous ce même

toit, avec leurs femmes et leurs enfans qui sont fort nombreux.

Ce chef, dont au reste nous avons vu que l'autorité avait bien diminué par l'influence du wladika, ne coûte rien à l'État; il vit de ses revenus particuliers, et aussi, dit-on, d'une rente de six mille ducats que lui fait la Russie; mais ce fait n'est pas certain.

Sa résidence est à Gnégussi. C'est par lui-même et dans ce même lieu que, lors de son entrée dans le Monténégro, l'auteur a été reçu. Comme cette réception donne une idée assez exacte des habitudes et du caractère des Monténégrins en pareil cas, nous rapporterons textuellement la description faite par celui qui en a été l'objet.

« A vingt-cinq pas des premières maisons, le gouverneur vint à ma rencontre accompagné du proto-papa, ou le plus ancien des curés, de deux popes (un pope est un curé ordinaire), de toute leur famille et des oixante hommes d'armes de la première distinction.

» Après les premiers complimens d'usage, le gouverneur me prit la main gauche qu'il porta sur son épaule droite ; et posant sa main droite sur mon épaule gauche : « Tu veux donc, me dit-il, faire » mon bonheur en me donnant un ami ; » car tu ne viens pas pour nous nuire. Je » t'aime déjà, puisque tu as osé venir parmi » nous sans défiance. Les étoiles disparaî- » tront toutes du firmament avant que je » t'efface de ma mémoire. » Aussitôt il fit un signe, et l'on nous conduisit chez lui, où en entrant nous vîmes les apprêts d'un repas destiné à une très-nombreuse compagnie. Le tir des fusils, des boîtes, la sonnerie des cloches, les acclamations du peuple tenaient du délire.

» On se formera difficilement une idée de la promptitude avec laquelle, de tous les points les plus éloignés du bourg, le peuple se porta vers l'habitation du gouverneur, l'affluence était considérable, tous se poussaient pour m'observer : les femmes, les enfans surtout paraissaient dans l'admiration. On s'écriait de toutes

parts : *Bogh! soldata of Napoleona!* Dieu ! un soldat de Napoléon !

» Comme pour la commodité du voyage j'avais chaussé des spadrilles ou opankis, dans le ravissement où ils étaient de me voir adopter leur chaussure nationale, ils venaient à l'envi, me baiser les mains et les habits.

» Je fus traité avec distinction et avec une politesse extrême par le gouverneur et sa nombreuse famille. Les primats se disputaient l'honneur de participer à ma garde, et d'être le plus près de moi possible, soit à table, soit dans les visites que j'eus à rendre au proto-papa et au knès (le knès est le plus ancien des primats séculiers), soit enfin dans les cérémonies du pays, et les réunions auxquelles ma présence donna lieu.

» Il ne faut pas croire cependant que cette confiance et cette facilité avec lesquelles nous venons de voir que l'auteur fut reçu dans le village de Gnégussi, où il était attendu, l'accompagnèrent partout. Chez un peuple qui est dans un état de

guerre perpétuelle avec ses voisins, à la sûreté duquel nulle autorité ne veille spécialement, la méfiance est plus qu'un besoin, c'est un devoir. Aussi, non loin de Gnégussi, dans un village où la troupe n'avait pas pris la précaution de faire annoncer son arrivée, la réception fut bien différente. C'était près d'un hameau situé au pied du mont Buccowizza.

» Tout-à-coup les gens de l'escorte s'arrêtèrent et se parlèrent avec une importance mystérieuse. Après un court entretien, le chef s'avança seul à quinze ou vingt pas et cria à pleine voix :

« Que le premier qui m'entend, aver-
» tisse que nous voulons entrer dans ce
» hameau. Une femme parut : que voulez-
» vous ? — Être parmi vous. — Attendez.
» — Un moment après, arrive un très-vieil
» homme suivi de deux autres armés : Qui
» êtes-vous ? — Monténégrins. — Que de-
» mandez-vous ? — L'asile. — Combien êtes-
» vous ? — Trente. — Où allez-vous ? — A
» Saint-Basile ? — Qu'allez-vous faire ? —
» Honorer le saint. — Vous promettez de

» ne pas troubler notre repos ? — Nous le » promettons. — Faites des signaux. — Le » chef fit certains signes de la main et des » armes. — Avancez. »

» Il est à remarquer que pendant cette reconnaissance, tous les hommes d'armes du hameau, s'étaient assemblés à la hâte; tandis que tous les chiens du pays réunis au sifflet, avaient formé un bataillon prêt à en défendre l'entrée. »

Ces chiens sont d'une grosseur ordinaire mais d'une espèce toute particulière : leur poil est hérissé, dur, gros, d'un gris foncé et presque uniforme pour tous. Ils ont la force et la férocité du loup, et font un vacarme horrible à l'aspect d'un étranger.

Ces formalités protectrices une fois remplies, tous les procédés qui suivirent respirèrent la même franchise et le même abandon qu'à Gnégussi. Au nom de tous les habitans, le pope vint déclarer aux nouveaux venus, qu'ils n'avaient désormais rien à craindre, et qu'ils seraient comptés comme membres de la famille.

Mais cette défiance salutaire s'augmente

à mesure qu'on se rapproche davantage des frontières limitrophes des provinces turques. En effet, comme des bandes de brigands de cette nation se jettent fréquemment à l'improviste dans le Monténégro, pour y surprendre et y piller les voyageurs et les villages dont les habitans sont occupés aux travaux champêtres, il n'est point de genre de précautions possibles qu'on ne prenne contre leurs surprises.

Ainsi lorsqu'un Monténégrin aperçoit, au loin dans la campagne, quelque troupe nombreuse, il s'empresse de lui demander ce qu'elle est, d'où elle vient, où elle va, et surtout si elle n'a pas vu des Turcs. Ces questions s'adressent quelquefois de la distance d'une demi-lieue, et pour se faire entendre à de pareilles distances, les interlocuteurs ont un procédé extrêmement simple : ils placent leurs mains aux deux côtés de leur bouche, comme pour en former un porte-voix, et ils les déploient à chaque syllabe, en les portant en avant, comme s'ils lançaient

la parole. Leur mode d'articulation, par syllabe interrompue, se combine avec le temps nécessaire à la transmission des sons et avec leur durée. Pendant tout le dialogue le plus grand silence règne parmi la troupe, et les Monténégrins ont d'ailleurs la voix si claire et si nette, que rien de la conversation ne se perd communément.

Toutes ces précautions n'empêchent pas cependant que les Turcs ne réussissent quelquefois dans leurs tentatives; mais elles causent plus souvent encore leur perte; et le grand nombre de têtes des individus de leur nation, qu'on trouve placées sur des perches, le long des frontières, et surtout aux environs du couvent de St.-Basile, attestent à la fois leurs nombreuses défaites et la vengeance encore sauvage des Monténégrins. Cet usage barbare de couper la tête à son ennemi, mort ou vivant, qui date de très-loin chez toutes les nations non encore civilisées, est dans toute sa force au Monténégro; et les Français eux-mêmes n'en ont été que trop souvent victimes, pendant qu'ils occupaient

la province de Cattaro. Quelques Monténégrins ont poussé même la barbarie jusqu'à se servir de leurs têtes en guise de boules, pour jouer aux quilles ; et mêlant l'ironie à cette atrocité, disaient, par allusion à la légèreté qu'on nous impute : *Gleda! Gleda!* Voyez comme ces têtes françaises sont roulantes.

Toutefois il faut se hâter de dire pour l'honneur du peuple Monténégrin, que si quelques hommes de cette nation sont cruels à l'excès, si tous même chérissent la vengeance, trop fidèles imitateurs en cela de leurs ancêtres, qui en faisaient le plaisir des dieux, ces mêmes hommes, rendus au calme de leurs sens, se révoltent au seul souvenir d'une atrocité sans objet. Un fait remarquable vient à l'appui de cette assertion :

« A une demi-lieue de Cérutti, dit l'auteur, deux Monténégrins des monts supérieurs vinrent à notre rencontre ; aussitôt grande démonstration de part et d'autre. Cependant la plus grande partie de mon

escorte s'éloigne de l'un d'eux, et le traite avec un tel mépris qu'il se retire confus. On se sépare. Je m'informe du sujet de cette différence dans leur accueil. C'est un assassin, s'écrie l'un de mes hommes avec un mouvement très-prononcé d'indignation : Le misérable ! sans y être excité par aucun outrage, et par une bravade dont nous n'avons heureusement que cet exemple, apercevant, sur une hauteur, un homme qu'il ne connaissait pas, dit à son compagnon : — Je parie le tuer du premier coup. — Je t'en défie. — Une pipe de tabac. — Va pour la pipe. — Il tire, tue l'individu, reçoit la pipe de tabac, et court chercher la dépouille de sa victime..... C'était son frère ! »

L'auteur remarque, en terminant cet affreux récit, que le coupable était un habitant des monts supérieurs, qui renferment les plus cruels et les moins civilisés des Monténégrins.

Ce jugement de l'opinion publique, qui punit ici une violation si odieuse des droits

de l'humanité, n'est ni moins prompt ni moins sévère, toutes les fois qu'il s'agit de venger un outrage fait à la morale.

Ainsi, un homme est un jour injurié publiquement au Monténégro pour le retard trop prolongé du paiement d'une dette. Un de ses amis survient et rougit pour lui de sa situation; il se résout à l'en délivrer; mais n'ayant pas d'argent, il vend sa vache, et lui en donne le prix. Plusieurs années se passent; le débiteur avait prospéré, l'homme généreux était tombé dans l'infortune : pressé par le besoin, un jour celui-ci, au sortir de la messe, prie son ami, avec tous les ménagemens possibles, de lui prêter quelques secours; il est durement refusé. Alors il réclame sa dette, sans être plus heureux. A ce dernier trait, il se retire douloureument affecté, mais sans se plaindre à personne, car il tremble qu'on ne devine sa situation.

Mais, malgré toutes ses précautions, l'affaire transpire : on en parle, on se groupe, une improbation générale de cet

acte de la plus noire ingratitude se manifeste publiquement; et enfin, sans l'intervention du magistrat, on défend au coupable l'entrée de l'église pendant un an, et l'on s'interdit avec lui toute espèce de communication pendant le même temps.

Certes, les annales de toutes les nations à demi-civilisées, sont remplies de traits plus ou moins barbares, et, à cet égard, les Monténégrins rentrent dans la loi commune; mais n'en sortent-ils point par les derniers faits que nous venons de citer? il serait injuste de le nier, et cependant ce ne sont pas les seuls droits qu'ils aient à l'estime des autres nations.

Chez eux l'amitié et la reconnaissance ont aussi des autels, et ces deux sentimens ont des héros à citer et des modèles à offrir.

Parmi les nombreux exemples qu'on aurait à rapporter, j'ai choisi celui-ci :

Un jeune homme éperduement amoureux d'une jeune fille, qu'un rival détesté était sur le point de lui ravir, prend la résolution de l'enlever. Un ami se charge

de la conduite de cette affaire difficile; et le succès couronne d'abord complétement l'entreprise; mais les deux fugitifs sont poursuivis dans les ténèbres; le jeune homme est blessé. La malheureuse amante, séparée de son guide, s'égare, et, dans sa frayeur, se réfugie dans une caverne, où elle devient la proie d'une louve qui allaitait ses petits.

Son amant désespéré reste plusieurs années sans chercher à former d'autres liens; mais enfin le moment arrive où son cœur se rouvre à de nouveaux sentimens. Il aime passionnément, il peut obtenir la main de celle qu'il aime. Tout-à-coup il apprend qu'il a pour rival l'ami qui, au péril de sa vie, favorisa son premier amour; dès-lors il n'a plus qu'un désir, et il l'exécute; il abandonne en sa faveur toutes ses nouvelles prétentions : « Je ne puis oublier lui dit-il, ce que tu as fait pour moi, et j'ai trop senti la perte de ma chère Nissa, pour chercher aujourd'hui à t'enlever celle que tu aimes. »

Ces amitiés généreuses, auxquelles le

caractère passionné du Monténégrin donne un caractère d'énergie très-remarquable, sont quelquefois consacrées par des cérémonies publiques ; alors elles s'appellent, *alliances intimes ou fraternités d'armes.*

Lorsque deux amis veulent contracter de pareils liens au Monténégro, ils se présentent devant l'église, accompagnés seulement de leurs affidés respectifs. Après avoir posé leurs fusils en croix sur le seuil de la porte principale, ils prennent mutuellement le ciel à témoin de leurs sentimens. Leurs armes bénies par le prêtre, ils les relèvent aussitôt, et les tiennent croisées devant eux, de la main droite, tandis que de la gauche ils les rapprochent du cœur ; et dans cette attitude, se donnent le baiser d'alliance. La même cérémonie se renouvelle dans tous ses détails pour lés pistolets, le ganzard et le fourniment. A chaque acte partiel, ils font le serment de vivre et de mourir l'un pour l'autre. Après quoi, s'opère simultanément l'échange mutuel des armes. Un grand repas termine la cérémonie : le nombre

des intimes est illimité; mais, dans tous les cas, le survivant hérite des armes de tous ses frères. On n'a point d'exemple qu'un pareil acte ait jamais été violé.

Les trois grandes époques de la vie de l'homme, sa naissance, son mariage et sa mort, sont environnées, au Monténégro, de cérémonies, dont le caractère particulier en rend aussi le détail fort intéressant.

Ni le rang, ni la fortune n'influent chez ce peuple sur le choix des époux; et cependant, communément, l'inclination naturelle ne forme pas les mariages. Les pères ont usurpé ce privilége et en usent généralement.

Lorsque deux familles conviennent de s'allier, le père du jeune homme, ou quelqu'un de ses plus proches parens, accompagné de deux autres personnes, se rend dans le sein de l'autre famille : on lui présente toutes les filles à marier, il choisit celle qui lui plaît le plus, sans s'embarrasser du goût de son fils, et la demande aussitôt en mariage. Cette de-

mande obtenue, il présente son fils : si les deux jeunes gens ne manifestent, à la première entrevue, aucune espèce de répugnance l'un pour l'autre, le mariage est décidé sur-le-champ sur parole ; car il n'y a jamais de contrat ni d'acte écrit dans ce pays. Aussitôt le prêtre se présente chez la fiancée, il s'enferme avec elle, dans l'endroit le plus retiré de la maison ; il y reçoit sa confession générale, et lui accorde la rémission de ses péchés, moyennant dix puras (deux sols), que les parens sont tenus de lui donner quand il sort. Le lendemain les publications du mariage ont lieu dans l'église, avec les mêmes formalités que dans l'église romaine.

Dans l'intervalle de ces publications, les deux familles se font des présens réciproques et emblématiques : les uns caractérisent les devoirs de l'époux, les autres ceux de l'épouse, tous ensemble l'espérance qu'ils s'acquitteront également bien des soins d'où dépend le bonheur de leur ménage.

Au temps de Noël, les deux futurs

époux invitent leurs parens et leurs amis, chacun de leur côté, à se réunir chez la fiancée, qui ce jour-là même, suivie d'un nombreux cortége, se rend à la maison du futur, où elle est fêtée avec de grandes démonstrations de joie et d'affection. Sa mère la suit immédiatement, portant un grand voile ou mouchoir blanc, avec lequel elle couvre le visage et le sein de sa fille, pour lui rappeler que la modestie et la pudeur doivent toujours régler sa conduite. La fiancée, ainsi voilée, reçoit la bénédiction paternelle, et se rend à l'église à la tête du *swati*, c'est le nom qu'on donne au cortége, entre le père et le plus proche parent de son futur, qui sont les parrains du mariage. A partir de ce moment, commencent les décharges de mousqueterie, qui ne discontinuent plus pendant trois jours.

Le prêtre arrête les deux fiancés à la porte du temple, leur fait une aspersion, et commence une série de questions fort bizarres. Après une séance assez longue, il leur donne la bénédiction nuptiale, que

suit une cérémonie plus longue encore, accompagnée de tant de signes de croix et de mouvemens si multipliés, que les détails et les nuances en échappent au plus habile observateur. L'auteur dit avoir compté jusqu'à vingt-deux signes de croix en deux minutes. Les signes de croix se font en sens inverse des nôtres, ils n'y emploient que trois doigts, et s'inclinent en les faisant jusqu'à terre.

Le même *swati*, auquel se joint le prêtre qui a officié, reconduit la nouvelle mariée, toujours au bruit de la mousqueterie, et aux acclamations de la multitude, d'abord à la maison de son père, ensuite à celle de son futur, où se trouve préparé un grand repas; elle mange séparément sur une petite table entre ses deux parrains. L'après-dînée est consacrée tout entière aux danses, et à des chants en l'honneur des nouveaux mariés.

Dans ces sortes de repas, le prêtre est de droit le maître des cérémonies; il proclame les santés, il improvise les épithalames, il se rend le coryphée des chants

nuptiaux, que d'autres proposent après lui. Tout s'anime bientôt, et l'on n'entend plus dès-lors qu'un bruit confus, qui ressemble assez à du tumulte. Cependant, ce qui prouve la bonté et l'union de ce peuple, c'est que ces scènes bruyantes, au milieu d'une assemblée nombreuse, ne dégénèrent jamais en orgies ni en querelles.

Pendant ces fêtes qui durent plusieurs jours, les époux, accompagnés de leur cortége, se promènent régulièrement chaque jour dans toutes les rues et les chemins dépendant du bourg principal. Cet usage a pour but de constater leur mariage.

La durée de toutes ces cérémonies impose à l'époux l'obligation de vivre publiquement séparé de sa femme : il ne peut s'en approcher que furtivement, et ce n'est pas pour lui chose facile ; car l'épouse est soigneusement gardée dans sa chambre par les deux parrains, qui s'amusent des impatiences de l'un et de l'autre.

Ces entraves à toute apparence d'inti-

mité, ne cessent même pas entièrement après les noces. Ainsi, par exemple, ce serait une honte pour une femme d'appeler en public son mari par son nom la première année de son mariage; elle en charge une autre personne, mais toujours sans se nommer, se servant seulement de cette expression : zoe onega, *appelle celui-là.*

De même aussi les maris, en parlant de leur femme à quelque personnage de marque, disent toujours: prostite moïa scena, c'est-à-dire, *excusez*, ou *avec votre permission, ma femme, etc.*

Quelquefois il arrive que le père ou sa fille refuse le jeune homme qui se présente pour époux : si le refus précède les fiançailles, alors presque toujours le jeune homme, aidé de quelques amis, enlève la jeune fille, de gré ou de force, de la maison paternelle, et la conduit devant le prêtre, qui, moyennant une légère rétribution, les unit, nonobstant toute réclamation. Si le refus est postérieur aux fiançailles, alors quel que soit le motif qui

empêche la conclusion du mariage, comme l'anneau nuptial a été donné, ni l'un ni l'autre des fiancés ne peut former d'autres liens avant qu'il ait été rendu, et qu'il l'ait été de consentement mutuel. La volonté d'un seul ne suffit jamais; aucun prêtre ne voudrait prêter, dans ce cas, son ministère à un nouvel engagement. Ainsi, dans ce pays, les ministres du culte croient pouvoir, en conscience, bénir des enlèvemens, et ne pas pouvoir légitimer des liens, à la formation desquels s'oppose seulement un simple préjugé; car l'obstacle résultant de l'anneau des fiançailles n'est pas autre chose. Lorsque le dépit dicte les refus, c'est un grand malheur; car alors il en résulte des inimitiés profondes auxquelles prennent part les deux familles, et le sang coule souvent: c'est là un des grands sujets de divisions, de haines et de crimes.

Quelquefois on prononce aussi la dissolution du mariage; mais cette dissolution est plutôt une répudiation qu'un divorce; car il n'appartient qu'au mari de la de-

mander, et il achète ordinairement du curé celui de la faire prononcer. Lorsque toutes les formalités sont remplies à cet égard, le curé réunit les deux familles, et après un long discours, dans lequel sont énumérés les torts vrais ou supposés de la femme, il déclare, de sa pleine autorité, que le divorce est nécessaire.

Toute la cérémonie est bien simple alors, elle consiste à présenter un bocal plein de vin aux parens et aux assistans, qui doivent boire chacun à leur tour. Quand vient celui du mari, il refuse, et témoigne par-là qu'il persévère dans sa demande; le prêtre vide aussitôt le bocal, puis prenant le tablier de la femme, qui ordinairement fond en larmes, il le sépare en deux avec une espèce de serpe, uniquement destinée à cet usage, remet chacun des pans à chacune des familles, et prononce à haute voix la dissolution par ces mots : *Le ciel vous a désunis.*

Si les Monténégrins prennent quelquefois leurs femmes sans amour, ils ne les prennent jamais par intérêt. A défaut d'a-

mour, celles-ci une fois mariées, obtiennent souvent de l'habitude et surtout de la constance de leurs soins, une affection de reconnaissance qui le supplée. Généralement elles jouissent de l'estime de leurs maris, et la justifient par leur conduite.

Le Monténégrin aime sa femme et respecte celles des autres. Les mœurs de ce peuple sont, à cet égard, d'une pureté que n'altère pas même la vie des camps. Aussi la réputation de ses guerriers était si bien établie sur ce point, qu'en 1806, lorsque, réunis aux Russes, ils dévastaient les états de Raguse, les femmes de cette ville réclamèrent, avec succès, leur protection contre la brutalité des Cosaques.

Cette sévérité de mœurs est l'ouvrage de l'opinion, qui souvent punit trop cruellement des fautes qu'il n'est pas donné à la faiblesse humaine d'éviter toujours. Les anecdotes suivantes donneront une idée de l'empire terrible que cette opinion exerce sur toutes les âmes.

Lorsqu'une jeune fille devient enceinte c'est une calamité publique; les églises re-

tentissent, à ce sujet, de prières ; on s'en entretient partout comme d'une affaire d'État. Un abandon total, de mauvais traitemens, une mort misérable dans le fond d'une forêt et de quelqu'antre, où la honte et la crainte ont contraint souvent l'infortunée de se réfugier, punissent sa faute. Mais voici quelque chose de plus horrible encore :

« Une très-belle fille du Monténégro, qu'on nommait Nika, allait fréquemment à Cattaró, où elle avait contracté des liaisons avec un sergent français : elle devint enceinte. Elle cacha long-temps son état, mais sa sœur l'ayant découvert, en instruisit sa mère : alors ces deux femmes égarées par l'opinion, criminelles par vertu, entraînent la coupable dans les bois, l'attachent à un arbre, et lui arrachent des entrailles son enfant palpitant ! ! »

« Une autre jeune fille, Maria, devient éprise d'un jeune Monténégrin ; elle cède au sentiment qui la domine, et son amant satisfait l'abandonne. Maria qui voit approcher le moment où sa honte sera pu-

blique, en cherche l'auteur; elle met en usage tous les moyens possibles pour l'engager à l'épouser; pleurs, caresses, menaces même, tout est inutile. Indignée d'un pareil traitement, elle lui dit enfin: « M'épouses-tu? — Nous verrons. — Explique-toi sur l'heure. — Hé bien, je te le promets. — Quand? — Dans un mois. — Ce sera trop tard; huit jours te suffisent. — Hé bien, dans huit jours. » Maria lui présente l'image de la Vierge (on sait sa puissance au Monténégro) « Jure-le sur cette image révérée. » Le perfide qui n'avait voulu que gagner du temps, hésite. » Hé bien? — Mais il faut..... — Il faut jurer. — Je ne puis. — Jures-tu? — Non. » A ces mots, cette jeune fille désespérée, saisit son poignard, se précipite sur son infidèle amant, le frappe au cœur, se frappe après lui, et tous deux expirent aussitôt. »

Un autre trait plus grand, plus noble, plus attendrissant surtout, adoucira ce que celui-ci a de trop cruel, et offrira un bel exemple de l'élévation des sentimens,

auxquels l'amour peut porter une femme qui n'écoute que ses pures inspirations :

« Jane Stilich recevait depuis plus d'un an les hommages d'un jeune Monténégrin. Les fiançailles avaient eu lieu ; des événemens inattendus séparent les deux amans. Six ans écoulés attestent la fidélité de Jane : l'amour le plus pur soutient son espérance, elle a refusé les meilleurs partis.

» Son amant est enfin de retour d'un voyage aux Echelles du Levant. Il daigne à peine regarder son amie, et forme d'autres liaisons. La bonne Jane en sèche de douleur ; elle dépérit à vue d'œil. Des amies lui désignent sa rivale. Dans un premier mouvement, elle veut l'immoler à son ressentiment ; mais des pleurs l'attendrissent, des réflexions plus nobles éteignent les premiers transports de sa fureur jalouse : « Je saurai souffrir, dit-elle, avec l'accent d'une douleur profonde. »

» C'est en vain qu'on cherche à l'animer contre sa rivale. « Puisqu'elle aime, dit-elle, quel crime a-t-elle commis dont je ne sois coupable ? Elle est plus heureuse

que moi, voilà tout. Mon amant seul est criminel : l'ingrat, il n'est plus digne de mon amour !.....» L'infortunée s'abusait, elle mourut de douleur et d'abstinence.

» Tel fut le prix d'un si parfait amour ; mais le coupable objet d'un pareil sentiment ne demeura point impuni. L'opinion publique avait compati à la douleur de la victime, elle prit soin de la venger. Les jeunes filles refusèrent pour époux l'infidèle amant de Jane ; les jeunes gens le désavouèrent pour ami, ils composèrent une complainte en l'honneur de celle qui l'avait aimé, et celui-ci resta pendant six ans, sans qu'une fille voulût lui parler. Quel exemple ! quelle leçon ! Comment la vertu ne serait-elle pas honorée et pratiquée chez un pareil peuple qui sait si bien l'apprécier ! »

Nous ajouterons à ces anecdotes terribles ou touchantes, un trait remarquable de courage et de présence d'esprit d'une jeune monténégrine de vingt-un ans.

Elle allait en pélerinage au couvent de Saint-Basile, avec ses quatre frères. Sept

Turcs les attaquèrent à l'improviste, dans un passage tellement difficile qu'on ne peut le franchir sous leur feu, qu'un à un, entre deux précipices. A la première décharge un Monténégrin est tué et un autre blessé. La fuite était impossible et ne pouvait rendre la mort que plus inévitable et plus ignominieuse. Les deux frères valides s'avancent en ripostant aux Turcs, en frappent deux mortellement et débouchent le défilé. Deux autres Turcs tombent encore sous les coups du Monténégrin blessé à la premiére décharge, et qui, du roc contre lequel il était appuyé, n'avait cessé de faire feu. Il est tué lui-même par un de ceux qui restent. Sa sœur qui était à ses côtés, s'arme alors de son fusil, et fait un feu aussi précipité que ses deux frères, dont l'un tombe bientôt malheureusement sans vie. Deux Turcs restaient encore, et poussés par la rage, se précipitent à la fois sur le seul ennemi qu'ils ont à combattre. Celui-ci, en expirant, entraîne avec lui dans la tombe, un autre de ses adversaires.

La malheureuse sœur qui, jusques-là, n'avait cessé de faire feu, à ce dernier coup reste un instant irrésolue ; mais, soudain, affectant un air de crainte et de supplication, elle demande grâce. Le Turc assez vil pour vouloir abuser de l'apparente terreur de cette infortunée, ne consent à lui accorder la vie qu'au prix de son honneur. Elle hésite, puis enfin laisse entrevoir qu'elle peut souscrire à tout. Mais, au moment où le brigand oublie, dans ses odieux transports, le soin de sa sûreté personnelle, elle saisit avec adresse le couteau qu'elle porte à sa ceinture, et le plonge tout entier dans le sein de son impudique ennemi.

Celui-ci, quoique blessé à mort, veut mettre à profit les restes de la vie, et retirant le fer de son corps, marche en chancelant, vers l'infortunée monténégrine ; mais celle-ci, furieuse à son tour, se jette sur son adversaire, le saisit au corps, et, par un effort que le ciel couronne, elle le fait rouler dans un abîme voisin, au moment même que quelques

bergers attirés par le bruit prolongé de la fusillade, arrivaient sur le lieu du combat pour la secourir.

Pour de telles femmes, les charges que la nature a départies à leur sexe sont devenues légères. Aussi les Monténégrines, quoiqu'enceintes, n'observent aucun régime, ni dans leurs alimens, ni dans leur conduite. Elles vaquent à leurs travaux habituels, et jusqu'au dernier moment, se chargent des mêmes fardeaux. Elles accouchent où elles se trouvent, dans les champs, dans les bois, seules, sans secours, sans proférer la plus légère plainte, sans faire entendre le moindre murmure.

Lorsqu'elles ont repris leurs sens, elles enveloppent l'enfant dans leur tablier, et vont, suivant un ancien usage de leur pays, le laver à la fontaine la plus prochaine. Après quoi elles retournent à leurs travaux ordinaires.

Lorsque la naissance d'un enfant est connue, les parens et les amis de la famille s'empressent d'apporter en présent, à l'accouchée, toutes sortes de gâteaux dont celle-

ci compose un repas toujours fort agréable par la quantité, la variété et la qualité des mets. On appelle ce repas *babiné*. La proposition de tenir un enfant sur les fonts de baptême, est regardée comme un grand honneur, et la refuser serait faire une grande injure aux parens. Dans ce pays on donne à l'enfant deux parrains; l'église grecque n'admet pas le concours d'un homme et d'une femme au sacrement du baptême. On l'administre, du reste, comme dans l'église romaine, excepté que les prières sont d'une longueur insupportable, et qu'on inonde le nouveau né sous l'abondance et la multiplicité des aspersions.

Au retour de l'église, quand on place l'enfant dans son berceau, on met à côté de lui les attributs de son sexe, qui sont, pour les garçons, le fusil, les pistolets et le ganzard. Le père avant de déposer ses armes, les baise, et les donne à baiser à tous les assistans, il les fait même baiser au nouveau né, tout cela avec un sérieux et une gravité qui attestent toute

l'importance que ce peuple attache à de pareilles cérémonies.

Pendant ce temps, on entend extérieurement le bruit des cloches, les détonations des boîtes d'artifice et le feu de la mousqueterie. Enfin, un repas plus ou moins splendide, termine la journée. Dans ce repas on forme à l'envi des vœux pour le nouveau né : voici les plus remarquables et les plus en usage ; ils font à la fois l'éloge et la peinture du caractère monténégrin :

« Que la sagesse soit son unique héritage ! qu'il brille comme l'étoile du matin ! que son âme soit douce, comme la clarté de la lune ! que le miel coule de son cœur ! qu'il soit toujours sain comme le plus beau chêne de nos forêts ! qu'il soit à jamais irréconciliable avec les Turcs ! qu'il se batte comme moi ! qu'il reste toujours libre, et qu'il meure hors de son lit ! »

L'adoption a quelquefois lieu au Monténégro ; mais cet acte n'est accompagné d'aucune espèce de cérémonie, soit civile, soit religieuse. Un Monténégrin voit un

enfant sans parens, sans appui, il s'émeut d'une généreuse compassion, et fait connaître au knès l'intention où il est de l'adopter. Dans ce cas, le père adoptif, accompagné de plusieurs personnes, va chercher l'enfant : il l'arrête sur le seuil de sa maison, au retour, et lui dit : « Je » t'adopte, car mon cœur t'a nommé mon » fils. Cette maison est la tienne, car dé- » sormais tout ce qui est mien est tien ; » que rien ne nous sépare plus que la mort. » Alors le père adoptif distribue à chaque assistant, ainsi qu'à l'enfant, une pièce de monnaie, sur lesquelles on fait une marque uniforme : c'est le seul caractère d'authenticité donné à l'adoption. Ces monnaies, à mesure que ceux qui les possèdent meurent, sont déposées dans la maison de l'adoptant; et à la mort de l'adopté, on les réunit toutes dans son cercueil.

Lorsqu'il meurt quelqu'un au Monténégro, les témoignages de douleur se manifestent avec une sorte d'éclat; et à chaque nouveau venu, les pleurs, les cris et

les lamentations redoublent d'énergie et d'abondance; les femmes surtout sont dans un désordre effrayant, dont presque toujours leurs cheveux, leur visage et leur poitrine se ressentent visiblement.

Le mort reste exposé pendant vingt-quatre heures, le visage découvert, le corps parfumé d'essences, et entouré de fleurs et de feuilles aromatiques. Au bout de ce temps, lorsqu'on se dispose à enlever le corps, les parens s'approchent de l'oreille du défunt, et lui donnent des commissions pour l'autre monde. Le mort est porté à l'église, toujours le visage découvert, mais le reste du corps enveloppé d'un suaire. Pendant la marche, des femmes, consacrées à cet usage, chantent, en pleurant, la vie du défunt. Avant de l'ensevelir, les parens les plus proches lui attachent au col un morceau de gâteau, et lui mettent dans la main une pièce de monnaie, suivant l'antique usage des Grecs.

Après la sépulture, le curé et tous les assistans retournent à la maison pour as-

sister à un grand repas, qu'interrompent souvent des chants bachiques et des prières en l'honneur du mort. L'un des convives est toujours chargé spécialement d'improviser une complainte, qui arrache ordinairement des larmes à tous les assistans; les chants sont accompagnés des sons discordans de trois ou quatre monocordes, qui rendent la complainte aussi burlesque qu'attendrissante.

Les femmes, en signe de deuil, se couvrent la tête d'un mouchoir bleu ou noir, pendant un laps de temps plus ou moins long, suivant le degré de parenté, mais qui n'excède pourtant jamais une année.

Elles ont coutume d'aller, pour le moins, à chaque fête solennelle, pleurer sur le tombeau de leurs maris ou de leurs enfans. Si par hasard elles y manquaient une fois, elles se croiraient obligées d'en demander pardon au défunt, et de lui rendre compte des motifs qui les auraient empêchées de remplir ce devoir pieux.

Ce n'est que depuis peu de temps que l'usage de laisser les morts exposés au

moins pendant vingt-quatre heures, a prévalu au Monténégro ; le contraire donnait quelquefois lieu à des résurrections, accompagnées de circonstances très-plaisantes, telles que celle-ci :

« Un original, nommé Zanetto, très-adonné à la boisson, fut saisi par une averse un soir qu'il s'était plus particulièrement enivré. Rentré chez lui, il éprouve d'horribles convulsions, et vers le milieu de la nuit, privé de mouvement, de chaleur et de respiration, il tombe dans un état complet de mort. Dès le lendemain matin, on procède à son inhumation; mais pour le porter de sa maison à l'église, il fallait monter et descendre un chemin très-difficile. Zanetto, rappelé à la vie par les fréquentes secousses qu'il éprouve, s'agite brusquement, se lève, regarde autour de lui et crie en forcené. A ses premiers cris, les porteurs le jettent à terre et s'enfuient à toutes jambes : ceux qui les suivaient s'échappent à travers les vignes, en poussant de grands cris ; les autres s'étant retournés à ce tumulte, ignorant,

pour la plupart, ce dont il s'agissait, mais effrayés de l'effroi général, vont répandre l'alarme dans le village le plus voisin. Les prêtres seuls restés en avant sur le chemin, cherchaient à comprendre la cause de tout ce désordre, lorsqu'ils sont apostrophés ainsi par Zanetto :

« Démons vivans, vous me le paierez, » vous m'avez pris à la maison, vous m'y » rapporterez, autrement je vous jette tout » de bon où vous me conduisiez. » Les prêtres condescendent à son désir, le reportent effectivement chez lui, sans impatience et avec humilité, employant tous leurs efforts, pendant le chemin, pour calmer cet homme, que la méprise avait rendu furieux. »

Cette intempérance, qui faillit coûter la vie à Zanetto, est très-rare parmi ses compatriotes. Quoique sobres cependant, les Monténégrins se nourrissent bien ; toute la famille mange en commun, aux mêmes heures, mais non au même cercle ; les femmes sont d'un côté, les hommes de l'autre ; tous sont assis par terre ; ils n'ont

ni serviettes, ni fourchettes. Leur nourriture habituelle consiste en herbages, en œufs, en lait, en poissons, et surtout en grosses viandes; ils mangent aussi beaucoup d'une espèce de bouillie de maïs cuit dans du lait, et qu'on appelle *polinta*, et consomment une grande quantité d'échalottes et d'ail, ce qui rend leur haleine insupportable.

Leur boisson la plus ordinaire est l'eau pure; ils y mêlent du vin quand ils ont fait une course un peu longue. Lorsqu'ils en commencent une, ils remplissent de ce mélange des outres assez grandes qu'ils emportent avec eux.

Les fêtes de famille au Monténégro sont aussi fréquentes que les fêtes publiques, qui le sont elles-mêmes beaucoup. Parmi les premières, une des plus remarquables est *la sacra :* ce jour est consacré, dans chaque maison, à la réunion de toute la famille, la présence même des plus petits enfans est de rigueur : c'est aussi celui où la table déploie tout son luxe, et les individus ce qu'ils ont de plus beau et de plus

riche. L'objet de cette fête est tellement respecté. que le chef de famille qui l'éluderait ferait naître sur l'état de sa fortune des soupçons défavorables. Le repas auquel assiste toujours un ou deux prêtres, car au Monténégro il n'y a pas de bonne fête sans eux, se fait en trois ou quatre actes ; il offre un mélange de cérémonies civiles et sacrées, dont le détail est plus curieux pour le lecteur que pour les convives.

« Avant de s'asseoir, le prêtre fait une prière très-longue, qu'il récite avec lenteur, en y mêlant des contorsions capables de provoquer le rire de quiconque ne se serait pas fait une loi inviolable de respecter tous les usages. A peine les convives sont-ils assis, et touchent-ils les premiers mets, qu'ils sont obligés de suspendre leurs bonnes dispositions pour entendre une autre prière, à laquelle succède une cérémonie de haute antiquité.

» Le prêtre ou la maîtresse de la maison, et la personne qui jouit après eux de plus de considération, sont debout, vis-à-vis

l'un de l'autre. On apporte un pain rond que le prêtre coupe en croix à la partie supérieure, jusqu'à la croûte de dessous, sans l'entamer : il entr'ouve le pain, y fait des libations de vin pur, puis le sépare en deux parties égales, dont il garde l'une et donne l'autre à son collègue. Celui-ci la distribue de suite, par morceaux, à tous les assistans, qui les gardent comme on fait dans l'église romaine, du pain bénit.

» L'autre moitié est présentée à la maîtresse de la maison qui, tout en exprimant sa satisfaction de l'offre, la refuse afin d'en faire les honneurs à quelqu'autre personne de la société. Cette personne saisit alors un des côtés de la moitié du pain que le prêtre tient toujours ; et à un signal convenu, chacun fait un effort, pour retirer à soi la plus grande portion possible de la croûte de dessous. Le succès vaut des applaudissemens et des félicitations à celui qui l'obtient, il lui vaut de plus la faveur de présenter à la maîtresse de la maison, le pain et une bouteille de vin qui sert spé-

cialement à faire des libations, et qu'on appelle, en raison de cet usage, le vin de la *sacra*.

» Pendant tout ceci, la maîtresse de la maison brûle de l'encens dans toutes les parties de la salle, et ne manque jamais de passer la cassolette sous le nez de chaque convive. Sur la table est de rigueur un vase plein de froment bouilli dans de l'eau et dans du miel. Un cierge planté dans ce vase, y brûle depuis le commencement du repas jusqu'à la fin, comme emblême de la pureté du sentiment qui préside à la réunion.

» Quand chaque convive a reçu des mains de la maîtresse de la maison une cuillerée de ce grain bouilli, elle répand le reste dans la salle, en signe d'abondance. On entonne un cantique pendant cette opération, et quand elle est terminée, les convives prennent place, et se livrent communément à toute l'ardeur d'un appétit que de si longues cérémonies n'ont fait qu'aiguiser encore.

» Vient cependant un troisième acte,

c'est l'oblation du vin de la *sacra*. Une nouvelle cérémonie, moins longue mais plus bruyante que les deux premières, la précède. Elle consiste en une courte prière, un court cantique et une courte bénédiction ; après quoi, on boit enfin le vin de prédilection. Chacun n'a de droit qu'à un verre, mais il est permis de chercher à en obtenir deux par adresse. C'est à la distributrice, qui est toujours la maîtresse de la maison à se tenir en garde contre de pareilles surprises ; on applaudit beaucoup à son succès, et l'on se moque du maraudeur maladroit.

» Immédiatement après cette oblation, le prêtre se retire. Alors le repas s'anime davantage, on s'abandonne à une gaîté un peu vive que sa présence comprimait.

» La conversation devient tumultueuse, elle mêle son murmure confus aux sons aigus du monocorde et de la musette, sans qu'aucun désordre cependant ne se manifeste. C'est dans ces occasions et pour elles, que se composent des hymnes et des cantiques improvisés. Ce peuple, dont le

génie est vif autant que l'imagination est ardente, a souvent des momens heureux d'inspiration. »

Au lieu d'huile ou de suif dont on ne connaît pas l'usage dans ce pays, on emploie pour l'éclairage habituel des fragmens de bois blanc ou de sapin, coupé en lattes très-minces. Le soin d'entretenir la lumière est confié au plus jeune garçon de l'assemblée; et ce serait une grande confusion pour lui que d'en laisser manquer; aussi s'en fait-il une importante affaire.

Les plaisirs des Monténégrins portent l'empreinte de leur caractère et de la fougue de leurs passions. Ils excellent dans la lutte, le pugilat, le jet à la main, le palet et la fronde. Les Bichisiens ont la réputation d'être les premiers joueurs de palet, et ce jeu n'est pas facile: le disque dont ils se servent, pèse ordinairement de huit à dix livres, et ils le meuvent avec une adresse merveilleuse. Il s'agit pour gagner la partie, de jeter successivement dans trois cerceaux, le disque qui remplit

totalement la circonférence du dernier.

Mais l'exercice le plus généralement en usage parmi eux, et qui leur est particulier, consiste à lancer de grosses pierres de trente à quarante livres jusqu'à vingt-cinq pieds de distance. Ce jeu demande une force et une habitude qui ne peuvent appartenir qu'à des peuples qui placent le premier mérite de l'homme dans sa force, son courage et son adresse.

Les danses des Monténégrins ne sont pas remarquables par leur variété, car ce sont toujours les mêmes figures; mais il n'en est pas ainsi de l'action de leurs jambes qu'ils meuvent de mille manières plus bizarres et plus extraordinaires les unes que les autres. Quand ils sont animés par cet exercice violent, leurs yeux sont pleins de feu, et l'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître la puissance d'une âme véhémente et susceptible des plus vives et des plus tendres émotions.

La pêche entre aussi dans leurs plaisirs. Celle de la scuranzza occupe, deux fois par an, une partie de la population. Ce petit

poisson remonte ordinairement du lac de Scutari, et comme il arrive à la même époque que certaines corneilles qui sont ses ennemies et se nourrissent de sa chair, on se sert de celles-ci pour attraper les autres, ce qui rend curieux les détails de cette pêche.

Le jour déterminé pour l'ouverture, les prêtres, les pêcheurs, les curieux se rendent aux endroits reconnus pour être les plus avantageux. Là il se fait des prières solennelles, et les prêtres, comme autant d'aruspices, semblent par leurs regards fixés au firmament, consulter la divinité et tirer certains augures de la sérénité de l'atmosphère, de la forme des nuages, de la force et de la direction des vents. On bénit les deux rives du fleuve et tous les attirails de la pêche; tandis que des coureurs vont à une certaine distance faire du bruit pour chasser les oiseaux vers la rivière, où l'on observe le plus profond silence.

Dans les courans, à travers les joncs, des ouvriers disposent, en même temps,

des filets sur toute l'étendue de l'espace occupé par les oiseaux pêcheurs, qu'on voit perchés de tous côtés, sur les arbres, les rocs, ou des échafaudages préparés exprès.

Quand toutes les mesures sont bien prises, les ordonnateurs de la pêche, après de nouvelles prières, jettent dans la rivière une grande quantité de grains concassés et macérés presque jusqu'à fermentation, dans un mélange d'eau et de miel. Les poissons se pressent à la surface de l'eau pour prendre la pâture ; mais aussitôt les oiseaux se précipitent sur eux avec des cris aigus, et les poissons épouvantés, en voulant les éviter, se jettent aveuglément dans les filets, que des ouvriers enlèvent aussitôt et vident dans des tonnes disposées à les recevoir.

On recommence la même manœuvre un instant après, et l'on continue ainsi jusqu'à la disparition totale des poissons.

Le dernier jour de la pêche, de grandes réunions, auxquelles peuvent alors participer les femmes et les enfans, s'assem-

blent sur les deux rives, et les divertissemens succèdent aux travaux. Les danses et les chants se prolongent fort avant dans la nuit, qu'éclairent une multitude de feux sur toute l'étendue des rives où la pêche a eu lieu.

Les sons monotones de la musette et du monocorde, auxquels se mêlent quelquefois ceux plus variés de la flûte de Pan, l'instrument dont les Monténégrins tirent le meilleur parti, accompagnent ces accens de leurs voix, que la nature a faites belles et harmonieuses, mais qu'ils gâtent par un nazillement bizarre et désagréable. Du reste, toute leur musique se borne à quelques airs transmis par tradition orale; car chez eux les arts sont encore dans l'enfance la plus complète. La plupart ne savent ni lire, ni écrire; ils se servent, pour faire leurs comptes, d'un bâton sur lequel ils font des entailles; à l'extrémité la plus mince sont les unités et les dizaines, et à l'autre, les centaines et les mille. Ils ne cultivent aucune espèce de métier. Les instrumens aratoires rappellent les temps les

plus barbares. Toutes les étoffes y sont d'un travail grossier, tissues d'un poil de chèvre sans préparation. Les femmes elles-mêmes n'ont aucune idée de la filature ; le premier bâton leur sert de quenouille. On ne connaît, dans ce pays, ni bouchers, ni boulangers, ni menuisiers, ni serruriers; chacun taille ses habits, fait ses chaussures et bâtit sa maison ; les horloges sont toutes de mauvais sabliers, ou des clepsydres en étain. Leurs tableaux se réduisent à de misérables peintures sur bois, représentant le Christ, la Vierge et les apôtres, des miracles, des scènes de l'enfer, où sont confusément entassées toutes les extravagances d'une imagination déréglée. Dans ces peintures les personnages sont des mannequins sans formes, auxquels sont accrochés des bras et des mains qui n'en ont pas davantage, les yeux forment des ronds épouvantables, les nez sont coupés à angles droits, les bouches ne sont que des fentes horizontales. La médecine consiste dans l'emploi de quelques simples à la connaissance desquelles se livrent

particulièrement plusieurs des habitans. Ils soignent gratuitement, et réussissent assez souvent dans les cures qu'ils entreprennent, parce que les maladies sont peu compliquées, et que d'ailleurs la médecine étant un art d'observation, on peut avec elle exclusivement parvenir à une certaine habileté. D'autres habitans s'adonnent à la guérison des fractures, des blessures et à l'inoculation, qui commence aujourd'hui à être généralement remplacée par la vaccine.

La langue de ce peuple est le dialecte illyrien, qui est à la fois laconique, énergique et sonore, et sert également bien, dans la bouche des deux sexes, à chanter les douceurs de l'amour, et à célébrer les sanglans trophées de Mars. Aussi, quoique sans instruction, les Monténégrins ont cependant leur poésie. L'amour, les grands phénomènes de la nature en sont les sujets ordinaires. La douleur même aime aussi quelquefois à emprunter son langage, et malgré la faiblesse de la traduction qui a toutefois le mérite d'être littérale, dit l'au-

teur, on ne lira pas sans plaisir, la complainte suivante, dans laquelle une jeune fille déplore la double perte de son père et de son amant. Tourmentée par sa douleur, elle a erré toute la nuit, le matin elle se trouve avec une amie sur le sommet d'une montagne, et c'est au moment où l'aurore paraît qu'elle s'adresse ainsi à sa compagne :

Entends-tu le ramage,
Le doux chant des oiseaux,
Sur nos rians côteaux ?
Exempts de tout orage,
Ils goûtent tour-à-tour
La tendresse et l'amour.
Au sein de sa famille
Chacun d'eux qui sautille
Au point du jour naissant,
Du sentiment
Offre un tableau touchant.
Dans toute la nature,
De leurs accens divers
La mélodie pure
Forme d'heureux concerts.
Au Dieu qui le créa, chacun veut rendre hommage :
Leur chant est le présage,
Le garant des beaux jours ;
Il fixe leurs retours.

D'une brillante aurore,
Vois, le ciel se colore
Des plus brillans *atours*.
Dans l'empire de Flore,
Qu'anime le zéphyr,
Tout s'apprête à jouir
Du feu qui le dévore.
Chacun épanouit son cœur
Aux sympathiques traits de l'astre créateur
Qui lui donna la vie.
Ah! quand d'un tel bonheur
La source pour moi seule à jamais est tarie,
Que le sort d'un roseau, que le sort d'une fleur,
Dans mon sensible cœur
Doit exciter d'envie!

Dans leurs discussions politiques, quand ils veulent défendre leur réputation attaquée, ou quand il s'agit de résoudre quelqu'expédition militaire, l'éloquence des Monténégrins est mâle, hardie, impétueuse, souvent entraînante; et ils improvisent alors quelquefois avec bonheur. Ainsi, dans un acte de réconciliation, le coupable agresseur qui ne se croyait pas suffisamment digne du pardon qu'il avait obtenu, s'écrie dans un moment pathétique:

En vain l'homme pervers et se cache et se couvre,
L'effroi marche à sa suite, et partout le découvre!
C'est en vain qu'il prétend se soustraire à son cœur,
Le crime est toujours là, joint au remords vengeur.
La nuit! la nuit surtout.... quelles scènes terribles....
Tout s'offre à ses pensers, sous des couleurs horribles.
On voudrait s'échapper... on s'agite, on s'enfuit,
En quelques lieux qu'on soit, le remords nous poursuit.
Pour s'éviter soi-même on change en vain de place;
Du crime, dans nos cœurs, jamais rien ne s'efface.

(L'auteur a jugé utile de mettre cette improvisation en vers pour lui mieux conserver le mode sententieux qui caractérise l'original.)

Un jour dans une discussion un peu vive, née à l'improviste, au sujet de quelques arrangemens qui intéressaient la tranquillité publique des provinces limitrophes du Monténégro et de ce pays lui-même, un officier français s'adressant aux envoyés monténégrins, leur dit avec une sorte d'âpreté irréfléchie: On vous accuse de vous abandonner à vos emportemens avec trop d'audace:..... mais on pourrait vous mettre à la raison.

« Eh! depuis quand, Français présomp-

» tueux, s'écrie aussitôt l'un des Monténé-
» grins en l'interrompant, depuis quand
» serait-ce un crime de défendre avec cou-
» rage son indépendance, sa religion, sa
» femme, et sa propriété, contre les atten-
» tats d'un despote et de ses satellites? La
» nature ne m'en fait-elle pas un devoir?
» Et lorsqu'à mon droit, se joint le senti-
» ment de ma force, je résiste ou je suis
» un lâche..... Oui, quelle que soit
» la main hardie qui me frappe, quel que
» soit l'injurieux pouvoir qui m'opprime,
» quels que soient les temps, les lieux, les
» personnes, je m'arme, je mets à mort
» celui qui m'outrage, et je péris content
» des efforts nés de mon devoir et de ma
» juste indignation.»

Que ne pourrait pas faire une instruction soignée d'un tel peuple? Peut-être le rappellerait-elle à toute l'illustration de ses ancêtres. Du moins, en l'appliquant aux études sérieuses, elle développerait son industrie, et lui donnerait le moyen de tirer parti d'un sol qui suffit à peine à ses besoins et qui, loin d'être stérile, ce-

pendant, n'attend, sur la majeure partie de son étendue, que la main des hommes pour les payer avec largesse, de leurs peines et de leurs travaux.

Ve SECTION.

Productions du pays. Commerce.

L'agriculture se réduit à peu de chose au Monténégro, elle y est si peu en honneur, que les hommes en abandonnent les travaux à leurs femmes; et ce sexe, malgré sa constance et son courage, ne peut obtenir les résultats qui sont exclusivement partout réservés, en général, aux travaux et aux calculs du sexe fort.

Cet éloignement du Monténégrin pour l'agriculture, provient d'un misérable préjugé qui lui fait attacher quelqu'apparence d'humiliation, à l'obligation de tenir son front presque constamment baissé vers la terre. D'ailleurs, le besoin de l'activité et d'une indépendance absolue, entraîne, presque malgré lui, ce montagnard infatigable. Son génie, inquiet, impatient,

vagabond, l'appelle sans cesse à une vie errante; il s'y livre dès le point du jour, et ne s'arrête qu'au moment où les ténèbres et le besoin du repos le forcent à rentrer sous son toit de chaume.

La culture alimentaire se borne donc au Monténégro, à des denrées d'une exploitation facile; tels sont le seigle, l'orge, le chanvre, le maïs et le sarrazin dans les parties les plus froides; et presque partout, les pommes de terre, les topinambours, les choux, les carottes, les pois et les haricots, qui font un objet d'exportation journalière. Mais ce qui en fait un de consommation intérieure presqu'incroyable, ce sont les oignons, les échalottes et les aulx.

Dans quelques régions basses du côté de l'Albanie, où la température est d'une grande douceur, on cultive avec succès la vigne et le froment. On y compte quarante deux espèces de raisins, et il y a quelques côtes privilégiées dont les vins sont exquis, tels sont ceux de Czneriska-nahia. Le figuier, l'olivier, le citronnier, l'oran-

ger et le bergamotier, couvrent naturellement quelques sites avantageusement placés; mais tous ces fruits, pour la plupart, sont sauvages, car l'art de la greffe est encore généralement ignoré. Cet inconvénient est d'autant plus grave que la nature quelquefois, par d'heureux écarts, produit des espèces d'une grosseur extraordinaire, dont partout ailleurs, la culture aurait su tirer un grand parti. De ce nombre sont des pêches qui viennent sur le territoire du couvent de Saint-Basile. L'auteur dit en avoir vu qui pesaient de quatorze à dix-sept onces, ainsi qu'un cédrat pesant deux livres au moins. Ce dernier fruit que sa forme remarquable rendait extrêmement curieux et rare, fut estimé valoir pour un juif (les individus de cette nation en recherchent beaucoup de ce genre), cinquante sequins d'or.

On voit aussi dans les terrains qui se rapprochent du niveau de la mer, des artichauts d'une rare grosseur, et des mélongènes de toutes les variétés. C'est la nourriture la plus ordinaire des Monténé-

grins pendant l'été, ils en sèchent même pour l'hiver. Tous les genres de cucurbittes viennent aussi très-bien dans les mêmes lieux, et y acquièrent une ampleur remarquable, surtout le long du cours de la Schinizza et de la Ricowezernowich, et dans la vallée de la Czerniska.

L'espèce la plus curieuse est un petit melon de la grosseur d'un œuf de poule, radié de blanc, de jaune et de vert, d'une odeur très-suave, qui reste aux habits et séjourne dans les appartemens, long-temps encore après l'absence du fruit. Peu de personnes le mangent, mais on a coutume de le tenir dans ses mains et de le presser pour en recueillir les parfums.

Quelques habitans cultivent le coton avec succès, mais jusqu'à présent ce n'est qu'un objet de curiosité. La culture du tabac en est un d'utilité publique, car le Monténégrin en fait une grande consommation, et celui qui est indigène de ses montagnes y acquiert une qualité et un volume qui l'égale à la meilleure espèce d'Albanie.

Une plante fort rare et même inconnue en France, dont l'éducation ne fait que commencer au Monténégro, est le *bamia*; il est de deux espèces, la petite et la grande, et indigène d'Egypte. Sa tige est frêle, mais droite et bien soutenue; ses feuilles cotonneuses imitent celles de la vigne, la fleur est de couleur de soufre, sans nuances; seulement au fond du calice on aperçoit une teinte de violet brillante qui produit le plus bel effet, mêlé à l'or des étamines. La grosseur du fruit est, à l'époque parfaite de la maturité, de six à huit pouces de long, sur un pouce et demi de diamètre.

Ce fruit n'est bon à être mangé que lorsqu'il est encore verd; en ragoût ou en beignets, c'est un des mets les plus délicieux.

L'onagra, dont les feuilles remplacent fort bien les épinards, et la racine les scorsonnères et les salsifis, est encore d'un très-grand secours au Monténégro.

Une infinité de poiriers, de pommiers, de cornouillers et de cerisiers sauvages s'offrent partout, et fournissent différentes

boissons. La marasque, espèce de merisier dont on fait le marasquin à Zara, ainsi que le cormier et le néflier, abondent dans les régions près de la mer; dans celles du midi, le micocoulier, le cazoubier et l'arbousier; ce dernier ressemble beaucoup au laurier par ses feuilles; ses fleurs, en grappes blanches, produisent des fruits d'un rouge éclatant, de la grosseur d'une prune de reine-claude, jaunes à l'intérieur et d'un goût excellent. Il faut le cours d'une année pour leur parfaite maturité; aussi cet arbre porte-t-il à la fois des fruits verds, d'autre d'un jaune prononcé ou d'un rouge écarlate : mangés en trop grande quantité, ils enivrent; on les connaît dans les parties méridionales de la France où ils sont très-communs, sous le nom de fraises d'arbre.

Tout le sol de ces parties est en outre couvert de thym, de lavande, de menthe, d'hysope et de sauge; la sauge produit un thé excellent, et trop négligé en Europe.

Des prairies de mirtille, de bruyères,

de staticée et de serpolet, nourrissent de nombreux troupeaux, la plus grande richesse des habitans ; tandis que d'un autre côté on voit sortir, des moindres gerçures des rochers, des capriers, des immortelles, des genêts, des aloës dont les tiges macérées dans l'eau servent à la fabrication des toiles.

Les lauriers, les oléandres, les myrtes, les romarins et les lauriers-thym, qui forment de tous côtés des massifs d'une inaltérable verdure, fournissent aussi aux besoins journaliers du chauffage et de la cuisine, un bois dont la fumée embaume les lieux où elle se répand.

Ici la clématite, le chèvre-feuille, le smilax, les lentisques, l'agnus castus et le pyracanthus exhalent leurs parfums différens : là, le houblon, la labrusque, mêlent leur verdure à celle de tous les arbres ; tandis que d'un autre côté, la grenadille, le convolvulus et la bryone, liés à la scolopendre et à l'aristoloche, pendent toute l'année en riches festons, de toutes les roches humides.

Dans ces mêmes expositions, malgré les entraves des rochers, les célosies, les violiers, les scabieuses les plus rares émaillent tous les sites, et les œillets étalent, sur toutes les surfaces, leurs calices embaumés à côté du jasmin.

Aux expositions septentrionales, à côté de tous les plans cultivés en Europe, le rosier à cent feuilles développe des fleurs d'un éclat et d'un volume étonnans. Les Monténégrins ont coutume de le donner en présent aux amateurs des rosiers de belle espèce.

D'autre part, les nerpruns, les cameserarus, les thymelées, les daphnés à fleurs blanches, le framboisier et le cyperus, que les pourceaux recherchent avec une grande avidité, protègent de leur ombre la gentiane, l'humble cyclamon, l'alkenge et la pervenche hâtive.

L'asperge sauvage est la seule espèce que connaissent les Monténégrins; elle croît en abondance partout, et fournit pendant quatre mois tous les marchés de la province de Cattaro.

Dans les lieux frais et ombragés, la terre est couverte d'ananas connus sous le nom de *fraisiers du Monténégro :* ces fruits y viennent d'une grosseur, se revêtent d'un incarnat, et exhalent un parfum admirable.

Les jardins s'embellissent et s'embaument également de la fleur sphéroïdale du gazia. Son odeur rappelle le goût de l'ananas, et une seule de ses fleurs dans un appartement, suffit pour parfumer toute une maison.

On ne peut terminer l'énumération de toutes les productions du Monténégro, sans parler d'un arbre que l'auteur considère comme le plus intéressant qu'il ait vu dans ses longs voyages, et qu'il appelle *mimosa arborescens :* sa tige est belle et élégante, son écorce, gris de lin, aussi unie que du parchemin; ses feuilles ressemblent à celles des acacias et sont rangées comme elles: chaque fleur a le volume d'une anémone, et présente une figure semi-sphérique très-régulière, d'un rose tendre, mais inodore; elle est tellement mul-

tipliée, que l'arbre entier semble ne former qu'un bouquet. « Ainsi, dit l'auteur, cet arbre magnifique dans son port, riche dans son feuillage, orné de ses fleurs, est l'un des plus beaux présens de la nature. »

D'après ce qu'on vient de lire, elle est loin d'être marâtre au Monténégro, même dans les parties qu'elle favorise le moins; tandis que dans les parties basses et méridionales, on peut y admirer des effets de végétation extraordinaires. Sans doute ces avantages sont en partie perdus pour la culture, puisqu'elle suffit à peine à la consommation annuelle du pays. Mais si les habitans, par leur coupable négligence, compromettent jusques-là leur existence, la nature supplée à leurs besoins d'une autre manière.

Les montagnes, les forêts sont peuplées de gibier et d'animaux de toute espèce, et les rivières d'excellens poissons. C'est dans la Zetta qu'on pêche les meilleures truites de l'Europe, leur poids s'élève quelquefois jusqu'à cinquante et même

soixante livres : nous avons vu le prix qu'on attache à la scuranzza, et la manière dont on la prend.

Les montagnes renferment presque toutes les espèces d'oiseaux connus en Europe ; et cette réunion si complète dans une si petite étendue relative, est de nature à intéresser les savans et les amateurs. L'aigle et le vautour s'y font remarquer par une prodigieuse grosseur.

L'ours, le loup et le sanglier sont les seules bêtes féroces qui habitent les forêts ; encore aucune espèce n'y est nombreuse, parce que le Monténégrin toujours armé, toujours en haleine, animé à leur poursuite autant par goût pour la chasse même que pour défendre ses troupeaux, ne leur donne pas le temps de se propager.

Des essaims innombrables d'abeilles ont établi leurs laboratoires, depuis des siècles, dans les creux des rochers qui environnent le monastère de Saint-Basile. Le miel s'y est accumulé prodigieusement ; car encore que les habitans en prennent

le plus qu'ils peuvent, comme la plupart de ces ruches sont placées sur des points inaccessibles, force leur est bien de les respecter. Quelquefois cependant le vent détache de ces lieux élevés des parties de miel, tellement cristallisées par le temps, qu'elles ressemblent à des morceaux de sucre candi, et qu'il faut les faire dissoudre dans l'eau pour pouvoir s'en servir.

Une autre espèce de mouches moins utiles dans l'économie domestique, mais non moins intéressantes pour la science, occupe agréablement la vue du voyageur, et même des habitans près des étangs qui sont aux environs de Cettigné. Cette mouche est la cantharis necticula (1), dont l'éclat phosphorique, quand elle se meut, imite l'effet d'une gerbe de feu artificielle. Comme ces mouches déploient toujours

---

(1) Le père du Tertre, dans son histoire générale des Antilles, rapporte que cette mouche jette tant de lumière, qu'avec une seule on pourrait lire aussi facilement qu'avec une lampe. On soupçonne beaucoup d'exagération dans ce récit.

leurs essaims nombreux en forme de colonnes, elles décrivent dans les airs, avec la rapidité de l'éclair, des courbes lumineuses, qu'au premier aspect on est tenté de prendre pour des météores.

La Czerniska-nahia renferme des mines d'or, d'argent, de fer et de soufre : presque toutes les pierres sont calcaires et d'une excellente qualité. A certains intervalles, on rencontre des divisions, par grandes masses, de marbre et de pierres granitées, de couleur grise, et d'une excessive dureté.

Près du mont Resvich, on voit deux grottes assez profondes, dans lesquelles on rencontre une immense quantité de tale.

C'est aussi dans la Cznerniska que les habitans se servent efficacement de la chair et de l'huile de serpens : ces reptiles y sont communs, peu dangereux, et susceptibles d'être facilement apprivoisés.

En quelques endroits du Monténégro, on est tenté de pressentir l'existence de mines de vitriol ; mais à l'extrémité de la

Czneriska on en acquiert la conviction. L'eau qui filtre à travers les terres de cette partie, contracte une teinte bleuâtre, et toutes les qualités qui caractérisent cette matière; enfin, sous l'église de Saint-Elie de Dobrota, à l'extrémité occidentale du Monténégro, il existe une fontaine d'où le vitriol même découle.

Malgré tant de sources premières de richesses, l'insouciance des Monténégrins, leur répugnance pour les travaux champêtres, ou pour toute exploitation difficile, bornent leurs produits et par conséquent leur commerce, à ce que la nature leur donne presque d'elle-même. Ainsi, les troupeaux font une des branches les plus actives d'exportation : on évalue de cent trente-cinq mille à cent quarante mille le nombre de têtes, soit de moutons, soit de chèvres, qui sortent annuellement du Monténégro par le canal de Cattaro, dont la province reçoit également, par le même débouché, des quantités considérables de laine, de peaux et de graisse. Pour les approvisionnemens de mer, il s'exporte envi-

ron six cent mille livres de fromages; les poissons de toute espèce qui abondent dans les rivières de la Schinizza et de la Rico-wezernowich, font aussi un article important du commerce des Monténégrins, qui exportent encore, en petite quantité, des bœufs et des mulets.

Le commerce en détail, consiste en bois de chauffage, charbon, fruits, maïs, miel, cire, veaux, agneaux, beurre, fromages frais, œufs, gibier de toute espèce, beaucoup de légumes, et une infinité de volatiles, qui excitent la curiosité et l'intérêt des amateurs.

Les lieux principaux avec lesquels les Monténégrins ont des rapports de commerce, sont Cattaro, Risano, Dobrota, Perarto, Budna, Postrowichio, quelquefois aussi Castelnuovo et Raguse. Ils trafiquent aussi avec les Morlaques, fréquentent les marchés de Nixich dans l'Herzegowine, et, selon les temps et la politique du moment, celui de Kabiak, l'un des plus considérables de l'Albanie turque.

Les femmes sont spécialement chargées

du soin d'alimenter les marchés de Cemaïch, près de la porte de Cattaro. Il est curieux de les voir descendre, avec une agilité surprenante, de leurs hautes montagnes, courbées sous le poids de fardeaux que nos plus vigoureux campagnards pourraient à peine porter. Dans les passages les plus difficiles, elles s'attachent à la queue de l'un des cinq ou six mulets qu'elles ont encore à guider ordinairement, indépendamment de leur charge, et se laissent glisser ainsi, sans aucun mouvement de leur part, jusqu'aux pieds des rocs les plus escarpés. Les animaux sont si bien dressés à ce singulier manège, qu'il n'y a point d'exemple qu'il soit jamais arrivé d'accident fâcheux.

Les paiemens se font exclusivement en sequins de Venise, piastres turques ou de Raguse, car il n'a jamais existé au Monténégro de monnaie nationale.

Ce peuple remplit ses engagemens avec franchise et loyauté; aucune circonstance ne lui sert de prétexte pour refuser ou même retarder l'exécution de ses obliga-

tions. On rapporte à ce sujet que, dans le temps de nos divisions avec lui, comme toutes les communications étaient interceptées, les Monténégrins qui avaient des engagemens à remplir avec des habitans de Cattaro, pénétraient souvent, à tout risque, dans les provinces, et même dans les places où nous dominions, pour les acquitter scrupuleusement. Lorsqu'il leur était impossible de réussir de cette manière, ils se montraient, au jour fixé, sur des points d'où ils pouvaient être vus facilement, faisaient des signaux, montraient leur bourse, la déposaient dans un lieu caché, avec une marque apparente, et se retiraient, laissant au créancier le soin de venir chercher sa créance : jamais il n'y manquait rien.

Les Monténégrins font encore une espèce de commerce d'échange, dont voici la cause et les bases :

Pendant les chaleurs de l'été, la végétation est totalement arrêtée dans la province de Cattaro, à tel point que les prairies n'offrent plus que l'aspect d'une com-

plète aridité; le même inconvénient a lieu dans les montagnes du Monténégro pendant l'hiver. Afin d'y parer, les habitans de la province de Cattaro reçoivent, pendant l'hiver, les troupeaux des Monténégrins; et ces derniers, à leur tour, reçoivent ceux de Cattaro pendant l'été.

Parmi les revenus du Monténégro, on pourrait encore compter les produits du brigandage que ses habitans exercent journellement sur les Turcs: ces produits sont considérables; et les Monténégrins loin de cacher la source des richesses acquises par ce moyen, s'en vantent et s'en font un mérite, convaincus qu'ils sont que tout le mal fait aux Turcs est une action bonne et légitime. Leurs prêtres les entretiennent dans ces idées, non-seulement en ne leur refusant pas l'absolution dans de pareils cas, mais encore en se montrant toujours disposés à prendre part au butin. Aussi, que résulte-t-il, ou que peut-il résulter de là, c'est que l'intérêt personnel alimente ou ranime des haines qui, sans lui, s'éteindraient ou s'affaibliraient peut-être.

Ainsi, d'après tout ce qui précède, nous pouvons, avec l'auteur, dire en résumé : les Monténégrins sont hardis et intrépides dans les combats, terribles dans leurs vengeances, irascibles, ignorans et vains, superstitieux dans leur croyance, avides de nouvelles et d'une crédulité souvent stupide.

Ils sont intéressés dans les affaires, mais très-exacts dans leurs relations commerciales; bons et hospitaliers envers les étrangers qui réclament loyalement l'asile; fidèles à leur parole; constans en amitié; pleins de piété envers leurs père et mère, de vénération pour la vieillesse, de respect et d'amour pour leurs femmes; très-attachés à leur patrie, et jaloux à l'excès de leur sauvage indépendance.

On les a accusés de férocité, mais quand il s'agit d'assigner dans l'histoire la part qu'un peuple doit avoir à l'estime de ses contemporains et à celle de la postérité, il faut se défier des préventions trop ordinaires, qui font attribuer à une nation tout entière ce qui n'appartient qu'à quel-

ques individus. Des faits atroces ont été cités, sans doute, mais la masse n'en était pas coupable; mais, je dirai plus, elle les a désapprouvés hautement, et les coupables, notés d'infamie, sont restés chargés du poids de l'indignation générale. Nous avons rapporté quelques actions moins particulières qu'il est consciencieusement impossible de justifier; mais, dans ce cas même, le plus défavorable pour le peuple monténégrin, n'est-il pas équitable de se demander si des traitemens violens, des vexations continuelles et impardonnables n'ont pas provoqué à l'irritation ce peuple passionné, que ne guident point encore les lumières de la civilisation....? Au reste, le Monténégrin a été attaqué, il s'est défendu, il l'a fait avec succès et avec courage; il a été guidé par les plus nobles sentimens, ceux qui tiennent à l'indépendance: admirons son héroïsme, et sachons respecter, malgré ses erreurs, un peuple qui a prouvé, en maintes circonstances, que ce serment sublime : *Nous jurons de mourir avant de laisser pénétrer*

l'ennemi par ce chemin, était tout aussi bien gravé dans son cœur, que sur les étendards qui flottent à l'extrémité de ses frontières.

Par leur petit nombre, par le peu d'étendue du territoire qu'ils occupent, les Monténégrins sembleraient ne devoir être qu'à peine aperçus dans l'Europe, mais ce n'est pas le nombre, c'est la valeur morale des individus qui fait la force d'une nation; et, à ce titre, peut-être la nation monténégrine est-elle appelée à jouer un jour un rôle important dans l'Europe : ses rapports actuels avec les diverses puissances de cette contrée, ne peuvent manquer, sous ce point de vue, d'avoir de l'intérêt, et feront l'objet de la section suivante.

VIe SECTION.

Rapports actuels des Monténégrins avec les puissances de l'Europe.

Avant de parler de ces rapports, il est utile de jeter un coup-d'œil sur l'homme à qui le Monténégro en doit presque tous

les avantages : cet homme est le wladika actuel. Comme sa vie est liée d'ailleurs à tous les événemens de son temps, les détails qui le concernent trouvent nécessairement ici leur place.

Petar Petrowich, c'est son nom, est né à Gnégussi de parens peu fortunés, mais dont la famille était depuis long-temps en possession de donner des wladikas au Monténégro. Une affabilité et une bonté remarquables ajoutent encore à l'ascendant de ses avantages extérieurs. Il a beaucoup voyagé, beaucoup étudié et beaucoup appris; son génie est éminemment propre au gouvernement d'une nation. Il fut sacré évêque en 1777, à l'âge de trente ans, par la protection de l'empereur Joseph II, qui l'aimait : il était alors hors de son pays.

Il y rentra à la mort de son oncle, pour lui succéder dans les fonctions de wladika. Dès ce moment, l'empereur de Russie qui reconnut son mérite, et qui jugeait utile de se l'attacher, l'honora de sa bienveillance particulière, l'environna de la plus

grande distinction, et le décora de plusieurs ordres qui, dans toutes les cérémonies, ornent encore aujourd'hui le costume pontifical de ce prélat.

On ignore à quelle époque on doit faire remonter l'établissement d'un évêque au Monténégro; il est probable cependant qu'il a suivi de près l'introduction du schisme grec, qui, selon toutes les apparences, date du milieu du seizième siècle, sous le règne du sultan Soliman.

Quoiqu'il en soit, l'élection du wladika appartient aux moines réunis de Saint-Basile et de Cettigné, et il exerce ses fonctions conjointement avec quatre archimandrites ou supérieurs du couvent, ses frères et ses neveux, qui n'ont toutefois d'autorité que dans le conseil.

L'entretien de ce prélat ne coûte rien à l'État; ses revenus comme wladika, les pensions qu'il reçoit de l'empereur de Russie, et les dons immenses qui ont de tous temps enrichi et qui enrichissent encore son église, suffisent, et bien au-

delà, à ses besoins. Plus d'une fois même les uns et les autres ont servi à la défense et à la gloire de sa patrie.

Avant Petar Petrowich, l'autorité du wladika se bornait à la conduite des affaires spirituelles, tandis que le gouverneur du Monténégro exerçait exclusivement l'autorité temporelle. Les choses ont bien changé depuis ; nous avons vu que le gouverneur n'est plus rien de fait dans le gouvernement.

Nous avons dit aussi quelles circonstances extraordinaires ont favorisé l'élévation du wladika, à cet égard ; le souvenir de ses succès contre les Turcs, et surtout celui de la mémorable journée du 22 septembre 1792, protègent encore l'exercice du double pouvoir, que la reconnaissance et l'estime de ses concitoyens tolèrent sans ombrage entre ses mains.

Mais les événemens remarquables auxquels ce prélat guerrier doit son influence, tant intérieure qu'extérieure, n'ont pas seulement servi que lui; en illustrant les Monténégrins, ils ont attiré sur eux l'at-

tention des grandes puissances. La Russie et l'Autriche particulièrement sentirent dès-lors, en raison de leur position vis-à-vis de la Turquie, tout le parti qu'elles pourraient tirer de pareils alliés en cas de guerre, et chacune d'elles ne négligea rien pour se les attacher.

De leur côté, les Monténégrins éprouvaient le besoin d'une puissante protection. Leurs avantages récens sur les Turcs, leurs éternels ennemis, ne les aveuglaient pas au point de regarder comme chose facile de leur résister toujours avec le même succès. D'ailleurs, si les pachas, intimidés par leurs nombreuses et sanglantes défaites, avaient vu d'abord, sans s'y opposer, l'envahissement de la zante supérieure et sa réunion au Monténégro, revenus de leur première surprise, et honteux de leur inaction, ils recommençaient leurs attaques, et toutes infructueuses qu'elles étaient pour le moment, elles faisaient plus que jamais sentir la nécessité d'un appui.

La politique du wladika, à cet égard,

avait long-temps varié suivant les circonstances, et malgré l'union contractée par ses prédécesseurs avec la Russie, dès le règne de Pierre-le-Grand, il n'avait pas laissé que de faire entendre plus d'une fois, à l'Autriche, qu'il verrait avec plaisir son pays sous la protection de cette cour. Mais c'étaient là de ces protestations éphémères, que dictent les circonstances. Des intérêts politiques du moment ne pouvaient lutter long-temps contre l'intérêt religieux et politique à la fois de tous les temps. En effet, la cour de Vienne catholique et voisine, au moins relativement du Monténégro, pouvait menacer également et l'indépendance du territoire et la liberté de conscience d'un peuple aussi jaloux de l'une que de l'autre; tandis que la cour de Russie, par son éloignement du territoire Monténégrin, et par sa croyance religieuse, offrait à tous les deux une protection sans danger. D'ailleurs, il existe entre les Russes et les Monténégrins une telle conformité de goûts, d'inclinations, d'habitudes nationales et domestiques,

qu'indépendamment des considérations de haute politique, qui pouvaient guider les chefs des deux nations dans une alliance intime, un penchant naturel presqu'invincible entraînait les deux peuples l'un vers l'autre. Aussi lorsqu'en 1804, le wladika engagea ses concitoyens à reconnaître publiquement l'autocrate de Russie pour protecteur, et à lui prêter, en cette qualité, foi et hommage, ils le firent avec une ivresse qui prouva que leurs vœux avaient devancé les résolutions de leur chef, et que leurs cœurs avaient ratifié d'avance ses traités.

Ce prêtre-prince, dès le moment de son avènement au siége épiscopal du Monténégro, avait pris le titre de *scandaria primaria*, ou évêque métropolitain du Monténégro, de l'Albanie, et des pays situés au bord de la mer, quoique cependant le wladika monténégrin n'eût jusqu'alors exercé aucune juridiction, ni en Albanie, ni dans le cadalich d'Antivari, ni même dans les villages du rit grec du littoral. Mais l'ambition de celui-ci lui rendait im-

possible de ne pas s'immiscer dans toutes les affaires de son temps. Il avait puisé dans ses premiers succès la confiance et l'audace qui en assurent toujours de nouveaux, quand on ne s'écarte pas trop des règles de la prudence; et l'alliance de la Russie ne pouvait qu'accroître ses prétentions.

Pour mieux concevoir quelles chances de succès elles pouvaient offrir, il est essentiel de jeter un coup-d'œil sur la situation des provinces de l'Albanie.

Cette contrée se divise en partie montueuse et en partie maritime. Le rit grec et le rit latin partagent la croyance de la population.

Les catholiques ont une fidélité à toute épreuve pour leurs anciens souverains, ou gouvernement, parce que l'intérêt personnel et la religion se prêtent un mutuel appui pour la rendre durable; aussi les tentatives du wladika actuel ou de ses successeurs pour les amener par la persuasion à s'unir aux Monténégrins, n'ont eu et n'auront jamais d'effet.

Les habitans grecs schismatiques du littoral ne sont pas ouvertement rebelles, mais leur fidélité est moins ferme, parce que, d'un côté, si le rit grec ne les rend pas insensibles à une union avec le Monténégro, et à la puissance moscovite qui le professent, de l'autre l'intérêt de leur commerce les retient sous la dépendance des puissances catholiques, qui sont à portée de leur nuire immédiatement.

Enfin, ceux qui suivent la religion grecque et qui habitent les montagnes, n'ayant aucun intérêt local à ménager, sont de cœur et tout entiers, déclarés en faveur des Russes et des Monténégrins; de sorte que la moindre circonstance favorable peut opérer une réunion que les uns et les autres désirent également, et que l'empereur de Russie cherche à hâter de son influence et de tous ses moyens.

Ceux-ci reposent en grande partie sur le clergé monténégrin, et principalement sur le chef de ce clergé, le wladika : aussi il n'est pas de bienfaits, d'égards, de con-

sidération qu'il ne lui accorde personnellement; de grâces dont il ne le fasse le dispensateur envers ceux qui sont soumis à son autorité. Que ne doit-on pas attendre en effet d'un prélat, qui joint à un mérite supérieur, le pouvoir de conférer seul la prêtrise, de confirmer ou de déposer les curés de son église, de consacrer ou de désunir les mariages; et en faveur de qui la superstition, le fanatisme, la crainte, le respect ou l'admiration, réunissent leur empire pour étendre le sien.

Aussi la république de Venise, qui sentait fort bien le danger d'une telle influence, n'admettait-elle avant sa chute aucun Monténégrin à domicile dans la province de Cattaro, sans un ordre bien exprimé de l'autorité supérieure. Les Grecs ne pouvaient y édifier aucun temple sans un décret du sénat, et l'évêque n'y exerçait aucune espèce de pouvoir épiscopal, sans restriction sévère de dépendance locale.

La chute de cette république en 1797,

mit en grand péril la tranquillité de la province de Cattaro.

Profitant habilement de l'agitation que répandait parmi les Grecs du littoral l'incertitude où ils étaient de savoir à quelle puissance ils se soumettraient, de la Russie ou de l'Autriche, le wladika, au nom et comme sujet de la première, s'arrogea sur-le-champ des droits sur les églises grecques, et s'empara même du territoire, et ses manœuvres le rendirent plus redoutable encore que ses forces ne le comportaient.

Ce n'est pas que tous ceux qui ont exercé le pouvoir dans ces contrées aient toujours fléchi devant l'ascendant de ce prélat guerrier; les gouverneurs autrichiens se sont plusieurs fois, au contraire, opposés, avec succès, à ses envahissemens; et plus tard, lorsque nos triomphes nous portèrent et nous établirent dans la province de Cattaro, les gouverneurs français ont appris aux Monténégrins et à leur chef à respecter les pays soumis à leur commandement.

Des traités solennels même, dus à la sagesse et à la fermeté de ces gouverneurs, parvinrent à maintenir la bonne intelligence entre les deux nations; et il est probable qu'à cette époque de gloire, quand le nom français imprimait partout la crainte, le respect et l'admiration, nous aurions pu facilement unir la fortune des Monténégrins à la nôtre. Mais d'autres projets occupaient alors le chef de la France; et depuis, les événemens de 1813 et 1814 ont changé, avec la face de l'Europe, les intérêts et les devoirs des peuples qui l'habitent.

Ainsi, notre départ des contrées Adriatiques les a désormais livrés, sans contrepoids, à toute l'influnece de la Russie. Religion, caractères, habitudes, vues politiques, haine contre les Turcs, réunissent les deux nations : le temps montrera les effets de cette alliance, que les événemens actuels de la Grèce doivent rendre très-précieuse pour la puissance moscovite.

EXTRAIT

D'UN VOYAGE

EN ALLEMAGNE.

La Bavière.

Les sciences et les arts mécaniques sont fort négligés en Bavière, et l'on y fait peu de commerce; l'indolence des habitans s'oppose aux progrès de l'industrie et cause cette stagnation. La religion catholique est la seule dominante, mais la superstition règne en despote, et par conséquent l'ignorance est complète. On voit sur les grands chemins, de distance en distance, des statues de saints grossièrement sculptées; dans les bourgs et même dans les petites villes, les maisons ont aussi des images de saints peintes sur les murs; mais elles sont tellement multi-

Allemands.

pliées, que cette grande quantité d'objets offerts à la vénération des fidèles, devient tout-à-fait ridicule.

La ville de Munich est assez jolie; le palais électoral renferme de grandes richesses en ameublement. L'escalier est fort remarquable; les marches ont douze pieds de large et sont en marbre, ainsi que les colonnes placées en haut. La grande salle, dite *impériale*, où l'on donne des concerts, a cent dix-huit pieds de long sur cinquante-deux de large, et le pavé est en marbre.

Le trésor que l'on voit dans ce palais contient de grandes richesses, entre autres, beaucoup de diamans, dont un de quarante-un carats, une perle noire et blanche unique, un très-beau rubis; la colonne trajane imitée dans les proportions de quatre à cinq pieds; les bas-reliefs sont en argent doré, le piédestal en granit, la base en marbre blanc, avec quatre aigles de bronze doré : le tout d'un travail admirable; elle a coûté dix mille ducats (115,000 livres); l'escalier est pratiqué

au-dedans, comme dans le modèle; et elle se démonte en vingt-sept pièces ou assises. M. Valadier, français, est l'auteur de ce charmant ouvrage.

Les hôpitaux sont fort riches, mais fort mal administrés.

Le château de *Nymphenbourg*, à une demi-lieue de Munich, a cent trente-cinq croisées de face du côté de la grande entrée, sans compter deux pavillons sur la même ligne, aux deux extrémités; trente-sept croisées de chaque côté, sur le retour de plusieurs pavillons qui avancent hors de la ligne de la façade, et dix petits pavillons dans le pourtour de la cour. Tous les appartemens sont richement et agréablement décorés.

Des jardins magnifiques embellissent cette superbe habitation; on y trouve des eaux admirables, beaucoup de statues, de vases dorés, et quatre pavillons diversement ornés, Celui qu'on nomme *Amélianbourg* est le plus joli des quatre et le plus superbement décoré; le milieu est une rotonde de trente-six pieds de dia-

mètre; toutes les moulures sont argentées et produisent un très-bel effet. Le jardin est peuplé de faisans dorés de la Chine.

La ville de Ratisbonne est pauvre, triste et noire. On y fait peu de commerce, malgré l'avantage de sa situation. Elle a un assez beau pont de huit cent quatre-vingts pieds de long, sur le Danube. On ne peut citer pour l'industrie de cette ville, que les *Kriechenreuter*, fameux dans toute l'Europe pour leurs carabines et pistolets, dont la justesse et la portée sont étonnantes; les premières doivent percer une planche à quinze cents pas (de deux pieds), et les seconds à deux cent quatre-vingt-dix; sans cette épreuve, on n'est pas tenu de les prendre. Le prix des pistolets à un coup est de 50 florins; à deux coups, il est de 100; mais il faut les commander longtemps à l'avance.

On s'embarque à Ratisbonne pour aller à Vienne. La route du Danube est agréable par la quantité de points de vue qu'elle offre: cependant ils ne sont pas continuels, plusieurs sont achetés par des milles en-

tiers de forêts de pins et de montagnes, et avant Passaw, jusqu'à plusieurs milles au-delà, on ne voit plus, le long du Danube, que des montagnes et des bois de sapins; ce n'est qu'auprès de Lintz que ses bords deviennent agréables.

La ville de Lintz est jolie, cependant les bâtimens sont de mauvais goût; sur une des maisons qui bordent la place, on voit sept figures sur le toit; celle du milieu est un cheval qui se câbre, et qui sert de girouette.

Après avoir avoir passé Stein, vilaine petite ville où il y a un pont de près de quatorze cents pieds, on débarque à une lieue de Vienne.

Vienne.

Vienne, située sur le Danube, serait très-peu de chose sans ses immenses faubourgs. Le Danube s'y partage en plusieurs bras, et n'y est ni large, ni profond; le tour de la ville proprement dite, se fait en cinquante minutes en se promenant. La Vienne coule entre la ville et les fau-

bourgs. Cette rivière, presqu'à sec une partie de l'année, déborde fréquemment et fait de grands ravages. La température de Vienne est plutôt froide que chaude, ce qu'il faut attribuer sans doute à sa situation dans une espèce de bassin; les jours les plus chauds ont des soirées très-fraîches.

Cette ville est très-bien pavée, contre l'ordinaire de celles d'Allemagne; les trottoirs sont en granit de *Metech*, mais ils sont de peu d'utilité pour les piétons, parce qu'étant au niveau de la rue, les voitures passent souvent dessus. Les faubourgs ne sont point pavés. Il règne entre eux et la ville un intervalle d'environ six cents pas qui n'est point habité, et où il se trouve seulement quelques magasins en bois : c'est là que se tiennent les marchés de chevaux et de grosses denrées; une boue affreuse pendant l'hiver, et une poussière peut-être plus incommode en été, rendent cette communication très-désagréable. Le mouvement qu'il y a aux portes de la ville, est vraiment incroyable:

plus de cent mille personnes viennent des faubourgs le matin pour travailler dans la ville, et retournent le soir chez elles.

La ville, régulièrement fortifiée, est passablement éclairée par des lanternes à droite et à gauche, moins rapprochées qu'à Londres, mais dans le même genre. En général, les boutiques ne sont pas belles; presque toutes se ferment à la nuit, et plusieurs de midi à deux ou trois heures.

Les auberges sont fort mauvaises et fort sales; on doit y prendre de grandes précautions contre les filous, presque toutes les auberges étant des passages et l'usage des portiers n'y étant pas connu; les escaliers sont toujours remplis de Juifs, de marchands et de marchandes, dont on est assailli jusques dans sa chambre.

Les voitures sont en proportion plus nombreuses que partout ailleurs, sans excepter Londres et Paris; elles vont extrêmement vite, particulièrement les fiacres, et néanmoins il arrive rarement des accidens; cependant les rues ne sont pas larges. Toutes les affaires se font dans la

ville, et tous les gens riches y demeurent l'hiver.

La plus agréable promenade de Vienne est le *Prater*, situé hors de la ville; elle s'étend jusqu'au Danube, et son aspect est tout-à-fait champêtre : ce n'est à proprement parler qu'un pré immense, coupé par plusieurs belles allées, où se promènent les gens en voiture et à cheval. On y voit des troupeaux de cerfs que le monde n'effraie nullement. Les dimanches et fêtes, l'affluence y est très-considérable.

Tout près du Prater, dans un faubourg, est une autre promenade, nommé *Laugarten;* c'est un vaste jardin fort agréable avec une terrasse sur le Danube. Plusieurs traiteurs y sont établis et attirent le peuple de Vienne. Les remparts sont la seule promenade à portée de la ville, en y ajoutant cependant le *Graben*, où l'on se promène le soir dans la belle saison; c'est une rue, ou espèce de place longue, au centre de la ville; les élégans s'y réunissent, et le Graben est le Palais-royal de Vienne.

L'opéra italien et la comédie allemande se jouent alternativement au théâtre de la cour et à celui de la porte de Carinthie; cette dernière salle, beaucoup plus grande que la première, a cinq rangs de loges. Quelquefois, pendant l'hiver, il y a un second théâtre allemand. Les faubourgs ont quatre petits spectacles comme nos théâtres des boulevards.

Le combat du taureau est, de tous les spectacles, celui que le peuple de Vienne préfère; il s'y porte en foule, et c'est là qu'on peut le croire susceptible d'enthousiasme. L'emplacement est une rotonde, dont le diamètre est précisément celui du dôme de Saint-Pierre de Rome. L'été, on donne de forts beaux feux d'artifice au Prater, et l'hiver des redoutes dans un magnifique emplacement du château; ces redoutes sont des bals de nuit où l'on va masqué si l'on veut; ils sont très-suivis, et l'on y voit une infinité de jolies femmes. Le sexe est si généralement beau à Vienne, que, dans la plupart des assemblées, ce sont les femmes laides que l'on compte.

A ces bals, comme dans tous les endroits publics sans exception, il se trouve des traiteurs. L'habitant de Vienne de toutes les classes, en venant de dîner, entre chez un traiteur, il mange une friture, boit de la bière, et fait dans la soirée plusieurs semblables stations.

Les établissemens publics sont fort beaux, mais les colonnes, les statues, les fontaines, du plus mauvais goût possible. Le château, quoique grand, n'a rien de remarquable, si ce n'est le manége de la cour, véritablement superbe. Il a cent soixante-douze pieds sur cinquante-deux : il est formé par une double galerie appuyée sur soixante colonnes; une belle tribune est placée au fond avec une cheminée au-dessous, et autour du manége règne une galerie voûtée pour le passage des chevaux.

La bibliothèque impériale est un superbe vaisseau, dont l'architecture et la décoration ne laissent rien à désirer ; la grande salle, de deux cent quarante-deux pieds de long, est ornée de colonnes et de

pilastres en stuc, dont les bases et les chapiteaux sont dorés ; on y voit dix-sept statues en marbre, et au milieu de la rotonde, celle de l'empereur Charles VI. Une galerie fait le tour de la salle.

Cette bibliothèque, digne sous tous les rapports de l'admiration des étrangers, contient quatorze mille manuscrits, environ trois cent mille volumes, une superbe collection d'estampes de sept cents gros volumes, dont deux cent dix-sept de portraits de tous les âges et de tous les pays : c'est un recueil unique. Elle est ouverte au public tous les jours le matin, excepté les dimanches, les fêtes et le temps des vacances.

La collection des médailles est magnifique, ainsi que celle des pierres gravées. On voit parmi celles-ci un camée de sept pouces sur six, de la plus grande perfection.

Le trésor est fort riche ; il contient entre autres choses remarquables, un vaisseau tout en ivoire, un violon d'écaille de tortue, un service et une toilette d'or, la cou-

ronne d'Autriche avec un rang de perles orientales, de la plus parfaite égalité; trois garnitures d'habits, grands et petits, des boutons en diamans, topases et rubis; un solitaire de plus de cinquante carats, etc.

Le belvédère, grand et beau bâtiment à l'extrémité du faubourg de Léopoldstadt, fut bâti par le prince Eugène; c'est un seul pavillon à vingt-sept croisées de face, il renferme la galerie de tableaux de l'empereur. Le pérystile est soutenu par quatre figures de géans, et l'escalier est fort beau.

Tous les établissemens militaires sont magnifiques et dignes de servir de modèles. Le grand arsenal est un bâtiment très-considérable. On prétend qu'il y a de quoi armer trois cent mille hommes. L'école du génie est un superbe et complet établissement : le bâtiment est immense, il a cinquante-cinq croisées de face, sans compter deux pavillons aux extrémités; l'un est un manége couvert, dans l'autre, sont les plans en relief des principales forteresses autrichiennes.

Le grand hôpital est un superbe établis-

sement qui a extérieurement soixante-seize croisées de face. La grande cour, en carré long, est garnie de gazon, et trois côtés sont ornés de deux rangées d'arbres formant allées. Au fond de la première cour on passe dans une seconde, et successivement dans une troisième, également garnie de gazon et d'allées; ces deux autres cours ont un grand corps-de-logis et deux ailes. Indépendamment de ces trois cours, il y en a plusieurs autres à droite et à gauche.

La chapelle, placée entre la première et la seconde cour, est à jour, afin que les malades puissent voir le prêtre, même des chambres les plus éloignées. Il y a plus de cent salles pour les malades, hommes ou femmes; quelques-unes contiennent jusqu'à cent lits, sans y comprendre ceux des convalescens, et cent cinquante pour les femmes grosses, dont cinquante *gratis*. Tous les malades sans exception sont couchés seuls. La propreté des chambres est extrême, et les grandes salles de cent lits n'ont jamais la moindre odeur, grâce

à des ventilateurs placés à toutes les fenêtres. Les escaliers sont quelquefois couverts de tapis, ainsi que les corridors. Les cuisines ne sont pas aussi grandes qu'elles sembleraient devoir l'être; mais il y en a de petites à côté de plusieurs salles et de plusieurs chambres. L'établissement des marchands consiste en quatorze lits fondés par eux pour quatorze domestiques de marchands : ils sont à part; ils ont un salon, des chambres, une cuisine, et des meubles moins simples que les autres habitans de l'hôpital. Quatre premiers médecins, huit médecins en second, un grand nombre de chirurgiens et huit apothicaires, soignent chacun une certaine quantité de salles : en tout, cet établissement est admirablement bien tenu.

Une grande tour ronde attenante à l'hôpital, est réservée pour les fous. Cinq étages, dont le troisième et le quatrième sont destinés aux femmes, contiennent cent trente-neuf chambres. Au milieu de la tour, dans un pavillon carré, logent les gardiens, il y en a quatre par étage.

Une des choses les plus curieuses qu'il y ait à Vienne, c'est une collection de minéraux complète, appartenant à un particulier. Ce cabinet contient six mille morceaux dont pas un n'est double : ils sont choisis avec le plus grand soin, et parfaits dans leur genre; rien absolument n'y manque de ce qui tient aux pierres et aux minéraux. Le tout renfermé dans une centaine de tiroirs à peu près, ne tiennent tous ensemble que la place d'une armoire.

Les fabriques sont en très-grand nombre à Vienne, et plusieurs méritent d'être vues. Dans une où l'on fait des velours et toutes sortes d'étoffes en soie, en or et en argent, il y a plus de cent soixante métiers; les dessins ne satisfont pas les yeux d'un Français, mais ils sont analogues au goût du pays. On y fait des étoffes brodées en plein, du prix de 20 louis l'aune de France. Les femmes en font des toques qui leur reviennent à plus de 60 florins.

Environs de Vienne.

Schœnbrunn, château de l'empereur, est à une petite demi-lieue des lignes. On y arrive par un pont de bois sur la Vienne, à l'entrée duquel sont deux lions, à l'autre bout deux sphinx. Dans la grande cour il y a deux bassins de quatre cent vingt pieds de large, sur un peu plus de longueur; deux obélisques décorent la porte d'entrée. De chaque côté règne un bâtiment à treize arcades sur cinq de profondeur, avec un pavillon dans les deux angles, puis un grand corps-de-logis à dix-huit croisées, réuni au château par une galerie. Toutes ces différentes parties se tiennent et forment le tour de la cour.

La pièce la plus remarquable est une grande galerie de cent quarante pieds sur trente : elle se trouve précisément au milieu de la façade sur la cour; c'est là qu'est le grand balcon; elle est éclairée par onze croisées, auxquelles correspondent six portières en glaces; au milieu sont trois arcades ouvertes, qui communiquent

à une galerie plus petite. Aux deux extrémités de celle-ci, sont les bustes des empereurs François Ier et Joseph II; les piédestaux sont en beau marbre vert, avec des bronzes dorés. Aux deux bouts de la petite galerie, sont deux jolis cabinets en rotonde, entièrement revêtus de laque. Dans cette galerie on est au milieu du château sur les jardins.

Les appartemens du rez-de-chaussée, qu'habitait Marie-Thérèse, sont de la plus grande simplicité. Une balustrade règne au haut du château.

Les jardins sont superbes. Du château jusqu'au bassin qui termine l'allée en face conduisant à la montagne, il y a trente-deux statues de marbre. Du milieu de l'allée qui mène à la ménagerie, partent vingt-quatre allées de différentes largeurs; plusieurs sont extrêmement longues. Au centre de la ménagerie se trouve un petit pavillon octogone, autour duquel sont seize séparations, dont trois occupées par des allées, et treize par différens animaux. Chacune de ces cases fermée par une grille,

a un bassin avec un jet d'eau et un pavillon au fond. Hors de la ménagerie, est une faisanderie.

Vis-à-vis du château, allant vers la montagne, est une fort belle pièce d'eau, et sur la montagne, un pavillon à jour, de onze arcades sur trois ; vu du château il produit un très-singulier effet. On y entre par les extrémités, et l'on trouve sur son passage des trophées d'armes de grandeur colossale, en mastic blanchi ; le salon, unique pièce du pavillon, a trois arcades, il est orné de colonnes et de pilastres doriques ; on y jouit d'une vue admirable.

Les serres chaudes qui renferment les plantes exotiques, sont ce qu'il y a de plus remarquable à Schœnbrunn ; cette collection est peut-être unique. Quatre grandes serres de cent à cent vingt pieds et huit plus petites, de cinquante à soixante pieds, contenant dix mille plantes, dont plus de six mille d'espèces différentes, de l'Amérique, de l'Inde, et particulièrement de l'île de France et du cap de Bonne-Espérance. Dans une espèce d'orangerie, sont

les plantes qui redoutent le moins le froid; la muscade et le girofle sont les seules plantes qu'on n'a pu y transporter vivantes. Une grande quantité d'oiseaux étrangers de la plus grande beauté, et dont quelques-uns se sont reproduits, peuplent ces délicieuses serres.

Neustadt.

Dans cette petite ville, à trois postes de Vienne, est une académie célèbre pour l'éducation des jeunes gens destinés au service. On en reçoit quatre cents que l'on prend à l'âge de huit ans et qui n'en sortent qu'à dix-huit ou dix-neuf ans, lorsque leur éducation est achevée. Indépendamment de ces quatre cents jeunes gens, il y a trente-six externes logeant en ville chez des professeurs, ou chez des gens connus qui en répondent; ils assistent aux leçons et à tous les exercices ; les uns et les autres ne paient absolument rien. La dépense annuelle de cet établissement est de cent quarante-cinq mille florins, dont quatre-vingt-seize mille fournis par les Etats d'Au-

triche, et le reste par l'empereur. Pour être admis à cette école, il faut être sujet de l'empereur, ou fils d'un officier à son service. L'état-major est composé d'un général, trois majors, quatre capitaines, seize lieutenans. Les jeunes gens ne sont jamais sans un officier. Il y a de plus un invalide toujours de garde à chaque corridor. Les quatre cents élèves sont divisés en quatre compagnies. L'habit de tous les jours est un surtout gris foncé; celui de parade est blanc, avec un collet et des paremens rouges, comme celui du soldat, à la différence près de la finesse du drap. Les professeurs sont en partie militaires, en partie civils; il y a quelques ecclésiastiques pour le latin. On apprend aux élèves les mathématiques, la fortification, les langues Bohême, italienne, latine, anglaise et française, le dessin; et tout ce qui concerne l'éducation physique est on ne saurait mieux entendu et mieux soigné. On donne aux jeunes gens quelques connaissances sur les diverses plantes dont il y a des échantillons dans le parc; on leur

fait visiter les manufactures, en grand nombre dans les environs; en un mot, ils reçoivent une teinture de tout ce qu'on doit connaître en entrant dans le monde, avantage infiniment précieux pour des jeunes gens ordinairement peu riches et presque tous obligés de faire eux-mêmes leur fortune. Les dortoirs, bien aérés par des ventilateurs, sont composés de cinquante lits; la salle de dessin est fort jolie, on y voit des tableaux dans tous les genres, ouvrages des premiers peintres de Vienne: les quatre fenêtres sont toutes décorées d'une manière différente, l'une des portes est en colonnes doriques, l'autre en colonnes ioniques, pour donner une idée des différens genres; il y a de plus, des bustes et des statues en plâtre, des modèles de parquets en tous genres : dans la salle de fortification, on a réuni en dessin et en relief tout ce qui concerne cette partie. Chaque compagnie a son réfectoire, ceux qui ne boivent pas de vin le reçoivent en argent, mais ils sont obligés d'en boire deux fois par semaine pour s'accou-

tumer à tout. Les élèves ont la permission de recevoir de l'argent de leurs parens; ils le déposent ordinairement entre les mains d'un officier, qui le leur rend s'ils le demandent. On a toujours remarqué parmi ces jeunes gens un grand esprit de corps qu'ils conservent même dans les régimens, lorsqu'ils se retrouvent. Les exercices du corps sont très-multipliés : le parc est vaste et parfaitement bien disposé; il y a des pièces d'eau où les jeunes gens apprennent à nager, et se promènent en bateau; des emplacemens pour tirer des bombes et du canon; des ponts très-étroits sans garde-fous, sur lesquels on les fait passer; des murs de six et huit pieds, qu'ils sautent avec des bâtons, et des jeux de toute espèce; ils apprennent aussi à danser, à voltiger, et il y a de plus une école de musique pour les fils de soldats.

Prague. — Dresde.

La ville de Prague, fort grande et assez belle dans quelques parties, n'est pas as-

sez peuplée, de sorte qu'elle paraît déserte dans certains quartiers, et qu'en tout elle est fort triste; on dit cependant qu'en hiver on y trouve une société fort agréable.

Le château, bâtiment fort considérable, n'a rien qui soit digne de fixer l'attention du voyageur. La bibliothèque est très-belle, c'est un bâtiment carré de près de deux cents pieds sur plus de cent cinquante. Elle contient cent trente mille volumes et huit mille manuscrits; d'un côté une galerie au premier, une autre au second; et deux salles sont réservées pour ceux qui veulent écrire. Cette bibliothèque est ouverte au public tous les matins.

L'église des jésuites est très-richement décorée en or et en stuc, et garnie de statues colossales.

Le pont, extrêmement beau, est orné de vingt-neuf statues; le groupe des quatre parties du monde est le morceau le plus remarquable.

La route de Prague à Dresde est fort mauvaise : après avoir traversé le long vil-

lage de Petersvald, dont les maisons sont séparées les unes des autres, on entre dans la Saxe.

Dresde, une des plus jolies ville d'Allemagne, a un très-beau pont sur l'Elbe; il est bordé d'une balustrade en fer, qui produit un fort joli effet; placé sur ce pont, au milieu de la ville, on jouit d'une vue délicieuse et unique.

Dresde est une des villes de l'Europe où un voyageur trouve le plus d'objets intéressans; mais la société y est fort triste: il y a peu de gens riches, aucunes maisons de représentation. A dix heures du soir on ne voit plus personne dans les rues, ni de lumières nulle part; les riches propriétaires vivent dans leurs terres : les femmes sont moins jolies qu'à Vienne.

Il n'y a dans la ville d'autre promenade que divers jardins assez agréables, ouverts au public. Hors de la ville, en traversant le fleuve, on trouve d'assez belles allées. Sur le bord de l'Elbe sont des bains très-fréquentés l'été, parce qu'à cette époque

on y joue la comédie. Le grand jardin électoral hors de la ville est très-beau; on y voit une énorme quantité d'oiseaux étrangers, et deux magnifiques groupes de marbre placés à l'entrée du jardin.

Le toit de l'église catholique est couvert en cuivre et orné de statues. L'église Notre-Dame est une assez belle rotonde; tout le tour est en arcades par étages, formant des espèces de loges, qui donnent à cette église l'air d'une salle de spectacle.

A la fin d'octobre, il y a tous les ans à Dresde une foire très-fameuse, où l'on se fournit de fourrures; elle rend la ville très-vivante, mais elle ne dure que deux jours.

Le palais électoral n'est remarquable que par son extrême simplicité. La galerie de tableaux est une des plus belles collections qui existent en Europe, et le cabinet d'histoire naturelle en offre une complète dans plusieurs parties.

L'arsenal est un grand bâtiment carré, dont le bas est rempli de canons, d'obu-

siers, de mortiers, tous sur leurs affûts, prêts à être employés; dehors sont les bombes et les boulets.

Le premier étage forme le même carré; l'arrangement des armes est fort bon. Parmi les armes anciennes et singulières, on voit une espèce de mortier à peu près carré, dont la bouche est divisée en soixante-quatre parties, qui jettent chacune une balle; cette machine se charge par le haut, et pour la tirer on met le feu à une amorce qui fait partir une ligne; c'est-à-dire huit coups à la fois. On y voit encore une pièce de vingt petits canons assez longs, sur affût, pouvant se tourner en tout sens, de manière qu'on fait feu de plusieurs côtés à la fois.

Le second étage est la répétition du premier; mais l'arsenal n'occupe que trois côtés du carré; le quatrième est une église pour la garnison.

La Hongrie.

L'aspect de la Hongrie a quelque chose d'extraordinaire; ce pays est entouré de

tous côtés par de hautes montagnes, au milieu desquelles sont de vastes plaines, où l'on voyage plusieurs jours sans apercevoir la moindre élévation. Dans d'immenses déserts on rencontre des chevaux sauvages : les bois sont remplis de loups ; animaux qu'on voit rarement dans la Souabe, la Bavière ou l'Autriche. Dans les plaines qui bordent les rivières, il y a des marais qui forment çà et là des lacs. Les animaux sont fort différens de ceux d'Allemagne ; les chevaux sont petits, légers, et n'ont aucune beauté ; mais ils sont très-vifs et très-forts. Un Hongrois n'en emploie ordinairement que trois ou quatre pour aller de Vienne en Turquie, les tenant toujours au trot ou au galop. Les bœufs sont les plus grands et les plus beaux qu'on puisse voir ; ils sont tous d'une couleur cendrée ou blancs ; dans tout le pays il n'y en a pas un brun ou rouge ; leur chair est d'un très-bon goût ; la volaille même diffère de celle des autres pays, par la grosseur et la forme. En un mot, tout ce qui respire en Hongrie, atteste

par sa taille et son agilité, la vigueur étonnante de la nature.

L'art contribue aussi à rendre l'aspect du pays remarquable, et les contrastes sont frappans : là, on voit des palais de la plus grande magnificence, un peu plus loin on se trouve dans un lieu où les hommes, commé des bêtes féroces, habitent des cavernes. A Presbourg, à Pest et à Offen, les plus grandes villes du pays, on croit être dans la contrée du monde la plus délicieuse, et à quelques milles de leurs portes on croit se trouver en Mingrélie.

La plus forte preuve que le pays est misérable, c'est le contraste de l'extrême pauvreté avec l'extrême richesse. Lorsque parmi des huttes de paille, qui mettent à peine les habitans à l'abri de l'intempérie de l'air, on voit des palais de marbre s'élever jusqu'aux nues ; lorsqu'au milieu d'immenses terres incultes, habitées par des malheureux qui trouvent à peine quelques racines pour exister, on voit des jar-

dins ornés de fontaines, de grottes, de parterres, de terrasses, de statues, etc. etc., c'est un signe assuré qu'une partie des habitans est sacrifiée à l'autre.

L'un des plus beaux châteaux de ce pays, est celui du comte d'Esterhazy, situé à une journée de Presbourg : il n'y a point en France, à l'exception de Versailles, d'habitation aussi magnifique. Le château, d'une grandeur immense, réunit tout ce qu'il y a de plus précieux, et les jardins offrent l'assemblage de tout ce que l'esprit humain peut inventer pour embellir la nature. Divers pavillons ressemblent aux demeures des fées, et chaque objet est si fort au-dessus de ce qu'on voit ordinairement, qu'en les voyant on croit rêver.

Ce qui rend la magnificence de ce lieu encore plus frappante, c'est le contraste extraordinaire qu'elle offre avec le pays environnant. Le lac de Neufiedler, non loin du château, forme un grand marais qui s'étend l'espace de plusieurs milles,

et menace d'ensevelir sous l'eau ce grand édifice, comme il a déjà couvert une grande partie du pays jadis fertile.

Les habitans de cette contrée ressemblent à des spectres, et sont attaqués de la fièvre régulièrement chaque année.

Le climat de la partie méridionale de la Hongrie, serait très-favorable à la culture; mais le seul art porté à quelque degré de perfection dans ce pays, est le travail des mines, pour lequel on emploie des machines fort ingénieuses : la Hongrie pourrait fournir du cuivre à toute l'Europe.

La Saxe.

La Saxe est un beau pays, mais on y trouve des cavités sous cavités, et tous les vallons retentissent du bruit des marteaux. On trouverait difficilement un peuple plus industrieux que les Saxons, et toute la chaîne des montagnes est couverte d'hommes qui arrachent leur nourriture du sein de la terre. Non-seulement ils travaillent les pierres et toute espèce de mi-

néraux ; mais chaque ville a en outre quelque manufacture de toile, de dentelle, de rubans, de mouchoirs, de flanelle, etc., qui occupent un grand nombre de personnes. Quand la mode ou le caprice de leurs voisins ruine une manufacture, ils en ont toujours dix autres à faire valoir pour réparer cette perte.

Fribourg contient plus de vingt-cinq mille habitans, et Swickau plus de quinze mille. Les autres villes sont comme toutes les autres villes à marché, extrêmement peuplées et très-vivantes. La même industrie et la même aisance se font sentir de l'autre côté de l'Elbe, dans tout le Lausitz. Bauffen, Gorliss et Zittau sont de belles villes, où le commerce est très-florissant. Quel contraste avec les parties méridionales de l'Allemagne, où l'on parcourt une vaste étendue de pays sans rencontrer une seule ville que l'on puisse comparer à celles de la Saxe. On est tenté de croire qu'Ertzgeberg et la forêt de Thuringe ont été placées par la Providence comme des limites entre la lumière et les ténèbres, l'industrie

et la paresse, la liberté et l'esclavage, les richesses et la pauvreté.

Les mines sont une source inépuisable de richesse pour la Saxe. Les Saxons préparent l'acier et le cuivre, et ont un grand nombre d'établissemens où l'on travaille l'or et l'argent. Les armes fabriquées dans ce pays sont fort renommées dans toute l'Europe.

Les habitans des plus petits villages dans les montagnes de Saxe, quoique séparés du reste du monde par ces énormes monts, sont plus polis, mieux élevés, et ont plus de vivacité que ceux des grandes villes du sud de l'Allemagne.

La lecture est un goût général dans ce pays; l'obligeance et l'hospitalité sont l'apanage de ceux qui se livrent aux travaux les plus durs; et dans toutes les classes on trouve des connaissances, de l'esprit et de la gaîté. Les femmes sont remarquables par la beauté de leur taille, la vivacité de leurs yeux, leur grâce et leur esprit; elles joignent à tant d'agrémens, l'avantage d'être extrêmement bonnes et excellentes

ménagères. Les femmes de la Bavière et de l'Autriche, aiment prodigieusement la parure et la bonne chère, elles sont très-paresseuses, et ne se mêlent pas des soins du ménage.

Leipsick est une fort petite ville, mais très-jolie, et en quelques endroits très-magnifique. Il y règne beaucoup plus de luxe qu'à Dresde.

Le commerce et les manufactures de Leipsick sont très-considérables. Cette ville est le centre de tout le commerce de l'Allemagne, et il s'y fait prodigieusement d'affaires. On y fabrique des velours, des étoffes de soie, des pluches, des toiles, des tapis et beaucoup d'autres objets. La foire qui s'y tient tous les ans est particulièrement remarquable par le commerce de livres. Leipsick se maintient dans la possession de ce commerce en raison de la grande quantité de livres qui se débitent dans la ville elle-même, et de sa situation au centre d'un pays où tous les arts sont florissans, et où généralement tout le monde lit et écrit. La Saxe fut le ber-

ceau de la littérature et du goût en Allemagne.

Quelques mots sur les mœurs, le caractère et le costume des Allemands.

Le Bavarois est fort et robuste, il a la tête grosse, le menton pointu, le teint pâle, les épaules resserrées, le cou très-court, la démarche lourde, et ses petits yeux annoncent un grand fonds de fourberie. Mais les femmes, quoique un peu épaisses, sont d'une beauté remarquable, très-bien faites, et leurs manières vives et aisées sont fort gracieuses.

A Munich, ainsi que dans toutes les grandes villes de l'Allemagne, les hommes et les femmes s'habillent, ou du moins croient s'habiller à la française; les habitans des campagnes se mettent sans goût. Le principal ornement des hommes est une veste large et longue, brodée d'une manière étrange, au-dessous de laquelle pend fort bas une culotte très-ample. Les femmes se parent avec une espèce de corset, fait en forme d'entonnoir, qui leur

couvre la poitrine et les épaules; cette cuirasse est couverte de grains et de chaînes d'argent. Dans plusieurs endroits, la maîtresse de la maison porte un trousseau de clefs et un couteau pendus à sa ceinture, et qui touchent presque à terre. Le peuple est absolument sans éducation, sans activité, sans bonne foi, et ses mœurs sont fort corrompues.

Les paysans sont extrêmement malpropres; à quelques milles de Munich, on a peine à croire que leurs chaumières soient des habitations d'hommes; plusieurs paysans ont devant leurs portes de grands bourbiers, et sont obligés de passer sur une planche pour entrer dans leurs maisons.

La Bohême est un pays favorisé par le ciel; le climat est excellent, le froid de l'hiver n'est pont aigu, la chaleur de l'été n'est pas trop forte. L'air est sec, le pays est élevé et forme une plaine large et étendue, entourée de tous côtés par de hautes montagnes couvertes de belles forêts. Le vallon qui se trouve au milieu, arrosé par l'Elbe, le Moldaw et le Eyer, est à l'abri

de la force des vents. Toutes les cavités, creusées au milieu, servent à faire échapper l'eau, de sorte qu'il n'y a ni lacs, ni marais, les eaux coulent facilement et fertilisent les terres.

Ce pays produit en abondance tout ce qui peut contribuer aux douceurs de la vie, à l'exception du vin et du sel. La salubrité de l'air, la bonté, la modicité des prix des choses nécessaires à la vie, et la gaîté des habitans, ont fixé plusieurs étrangers en Bohême. On y fait un commerce considérable en alun ; l'on y trouve aussi plusieurs espèces de pierres précieuses et particulièrement des grenats. Les vastes forêts dont le pays est couvert, fournissent des matériaux pour les manufactures de glaces, qui enrichissent encore le pays. On y fait aussi de fort bons chapeaux à très-bas prix, et qui sont achetés par les habitans de l'Autriche, de la Bavière et de la Franconie.

Les Bohémiens voyagent beaucoup. Quelques-uns trafiquent en ouvrages de verrerie, et vont jusqu'en Angleterre et en

Italie; d'autres font des cribles et des corbeilles. Ces marchands reviennent ordinairement chez eux avec d'assez fortes sommés. Ils vivent en commun tant qu'ils sont dans les pays étrangers, et se font remarquer par l'extrême confiance qu'ils ont les uns dans les autres.

Les Bohémiens, en général, d'une belle figure, bien faits et actifs, sont fort bons soldats, et supportent mieux que beaucoup d'autres, les fatigues et la faim.

L'Autriche, proprement dite, a généralement l'apparence d'un pays heureux. On n'y voit point ce contraste frappant de richesse et de pauvreté, si choquant en Hongrie. Tous les habitans, ceux de la capitale exceptés, jouissent d'une heureuse médiocrité.

Les maisons des fermiers, leurs habits, leurs ustensiles, leur agriculture, annoncent le bien-être. Quelques fermiers vont en calèche au marché; ils portent de longs surtouts bruns fort propres, de larges souliers sans boucles et de grands chapeaux retroussés. Les filles de fermier sont, en

général, très-agréables, sous leurs grands chapeaux gris ou noirs, rabattus. Les jours de fêtes elles portent un corset brun, un jupon rouge ou bleu, galonnée en or ou en argent, et sous leur chapeau un petit caleau garni en or. Ce costume est fort joli.

EXTRAIT
D'UN VOYAGE EN POLOGNE.

Cracovie.

Le voyageur qui entre en Pologne, laissant à sa droite les monts *Crapach*, et allant de *Bilitz* à Cracovie, trouve d'abord un pays inégal, bientôt il ne voit que des terres couvertes de forêts. Les chemins sont mauvais, les villages en petit nombre et misérables au-delà de toute expression; les cabanes de bois sales annoncent partout la plus extrême indigence.

Cracovie, ville ancienne et singulière, fut jadis la capitale de la Pologne; les rois y étaient élus et couronnés; mais autrefois presque au centre de la Pologne, elle en est maintenant une ville frontière, tant le royaume a perdu de son ancienne étendue.

Polonnais.

Elle est située dans une vaste plaine arrosée par la Vistule, qui est large et peu profonde. La ville, avec ses faubourgs, occupe un terrain très-étendu, mais elle est à peine peuplée. La grande place que l'on trouve au milieu de la ville est fort spacieuse; on y voit plusieurs maisons bien bâties, autrefois richement meublées, mais qui sont, pour la plupart, aujourd'hui abandonnées ou prêtes à tomber en ruine.

Plusieurs rues larges et belles offrent ce même spectacle de grandeur et de ruine: les églises seules semblent s'être maintenues dans leur premier état. Les Suédois commencèrent les premiers la ruine de cette malheureuse ville, lorsque Charles XII l'assiégea et la prit au commencement du dernier siècle: cependant, elle souffrit beaucoup moins alors que durant les troubles pendant lesquels elle fut plusieurs fois assiégée et prise, tantôt par les confédérés, tantôt par les Russes. On voit encore sur ses murs, et sur ceux de plusieurs maisons, les marques des boulets et des balles; en un mot, Cracovie n'offre

plus que les débris de son ancienne magnificence.

La ville est environnée de hautes murailles de briques, soutenues de tours rondes et carrées, d'une construction souvent très-bizarre.

Au midi de la ville, près de la Vistule, s'élève une petite colline, ou plutôt un rocher, sur le sommet duquel est bâti un palais; il est environné de murs et de briques qui en font une espèce de citadelle. Ce fut *Ladislas Jaghellon* qui le fit bâtir, mais il reste peu de chose de son ouvrage, la plus grande partie ayant été détruite par Charles XII en 1702, lorsqu'il entra dans la ville en triomphe après la bataille de *Clissow*. Il a depuis été réparé, et l'on voit encore dans le vieux palais quelques appartemens qu'on a laissé subsister dans leur ancien état: les salles en sont vastes et d'une belle proportion; elles sont absolument sans meubles, mais l'on y voit encore des peintures, et divers autres restes qui peuvent faire juger de son ancienne magnificence.

Ce palais était jadis la résidence des rois de Pologne, qui depuis le temps de *Ladislas Lokatec*, ont été couronnés à Cracovie. Ce prince ordonna qu'à l'avenir la cérémonie du couronnement se ferait toujours dans la cathédrale de cette ville : on y conservait les joyaux de la couronne employés dans la cérémonie.

Des fenêtres de ce palais on jouit d'une vue très-étendue. Le pays qui environne Cracovie, n'est presque qu'une grande plaine sablonneuse ; on y remarque deux collines, dont l'une est appelée par tradition, le tombeau de *Cracus*, duc de Pologne, qui fonda, dit-on, Cracovie, l'an 700; l'autre est celui de sa fille Venda, qui se noya dans la Vistule, pour n'être pas obligée d'épouser un homme qu'elle haïssait.

Ces collines artificielles ont été d'un usage universel dans les anciens temps ; on en trouve encore des vestiges dans tout le nord ; elles servaient à signaler la sépulture des personnages célèbres ; et il est assez ordinaire que celles qui sont

très-élevées aient été consacrées à quelque héros ou héroïne, tels que sont *Cracus* et Venda, dont le souvenir, mêlé de fables, subsiste encore dans la tradition.

A quelque distance de Cracovie on aperçoit la forteresse de *Landscrone*, située sur un roc; la cathédrale est dans l'enceinte de la citadelle : presque tous les rois de Pologne y ont leur sépulture. Les lois prescrivaient tous les détails de cette cérémonie, comme celle de l'élection et du couronnement des rois. Lorsque le monarque décédé avait un successeur élu, on transportait son corps en grande cérémonie à Cracovie, où il était porté en procession dans l'église cathédrale : ce qu'il y avait de particulier dans ce réglement, c'est que les funérailles du roi défunt devaient précéder immédiatement le couronnement de son successeur, et que celui-ci était dans l'obligation d'assister aux obsèques de son prédécesseur. Cet usage tenait aux mœurs des Polonais, et au principe qu'ils avaient adopté, de combler leurs princes de marques d'honneur

et de respect, et de paraître les révérer même après leur mort, tandis qu'ils ne leur laissaient, pendant leur vie, qu'une ombre d'autorité. Maintenant la Pologne est sous la protection ou plutôt sous la domination russe.

Les sépulcres des rois de Pologne n'ont rien de magnifique ; leurs statues sont de marbre, mais d'un travail médiocre ; quelques-uns sont sans inscription.

Costume des Polonais.

Les Polonais ont une grande vivacité, et ils gesticulent beaucoup en parlant. Leur manière de saluer est d'incliner la tête et de se frapper la poitrine d'une main en étendant l'autre vers la terre ; mais quand un homme du peuple rencontre un supérieur, il baisse la tête presque jusqu'à terre, en remuant en même temps la main avec laquelle il touche le bas de la jambe de la personne à qui il veut marquer son respect. Les hommes de toutes les classes portent assez généralement des moustaches, et se rasent la

tête, à la réserve d'un cercle de cheveux qu'ils laissent sur le sommet. L'habillement d'un paysan en été, n'est autre chose qu'une chemise et des caleçons de mauvaise toile; il n'a ni souliers ni bas, mais un chapeau rond ou un bonnet. Les femmes du peuple portent sur leur tête une espèce de voile de linge blanc, sous lequel leurs cheveux sont noués et pendent en deux tresses; quelques-unes ont une longue pièce de toile blanche suspendue autour du visage, et tombant jusqu'aux genoux. Cette singulière espèce de voile les fait ressembler à des pénitentes. L'habillement des personnes de qualité, hommes et femmes, est très-élégant; celui des hommes est une veste avec des manches, sur laquelle ils portent une robe de différentes couleurs, qui descend au-dessous du genou, et est attachée à la veste avec une ceinture; les manches de cette robe sont en été attachées derrière les épaules. Le sabre est une partie essentielle de l'habillement des gentilshommes; en été leur robe est de soie, en hiver de drap ou de

velours, ornée de fourrures ; le bonnet est aussi fourré ; les bottines sont de cuir jaune, avec des talons garnis de fer ou d'acier. L'habillement des dames est une longue robe bordée de fourrures.

En examinant les traits, le regard, les coutumes, et tout l'extérieur des Polonais, on trouve qu'ils ressemblent plutôt aux peuples asiatiques qu'aux Européens.

Salines de Wielitska.

A huit milles de Cracovie se trouvent les fameuses mines de Wielitska, dans une chaîne de collines qui se joint au nord avec les monts Crapack : elles ont pris leur nom du petit village de Wielitska ; mais dans les pays étrangers, on les appelle quelquefois les mines de Cracovie.

« Nous nous rendîmes à une des entrées de la mine, dit le voyageur ; on attacha trois petits lits de sangles autour de la grande corde qui sert à monter le sel. Nous nous y trouvâmes commodément assis, et nous descendîmes ainsi doucement, sans la moindre apparence de

danger, environ cent soixante verges au-dessous de la première couche de sel. Ayant quitté nos lits, nous descendîmes par un long chemin, quelquefois assez large pour que plusieurs voitures y pussent passer de front, quelquefois coupé en forme de degrés taillés dans le sel, qui ont la grandeur et la commodité de l'escalier d'un palais; chacun de nous portait un flambeau, et plusieurs guides nous précédaient avec des lampes à la main : la réflexion de ces lumières sur les côtés brillans de la mine, produisait un très-bel effet.

» Le sel qu'on tire de cette mine est appelé *sel vert ;* cependant sa couleur est gris de fer; quand il est pilé il est couleur de cendre comme le sel brun. Ce sel a d'autant plus de qualité qu'on le prend plus avant dans la mine; à la surface il est mêlé de parties pierreuses; plus bas, il est parfaitement pur, et il n'est plus question que de le piler pour l'employer. Comparé cependant avec notre sel marin, il est d'une qualité bien inférieure, mais il n'en

est pas moins propre aux usages ordinaires. Sa dureté, égale à celle de la pierre, oblige les mineurs à se servir de pioches et de haches pour le couper avec beaucoup de peine en grandes pièces, dont plusieurs pèsent six à sept cents livres. Ces grandes masses sont élevées avec des cabestans, mais les petites sont portées par des chevaux le long d'une galerie tournante, qui s'élève jusqu'à la surface de la terre. Outre ce sel gris, les mineurs découvrent de petits cubes de sel blanc transparent comme le cristal, mais ils sont rares : ils trouvent aussi quelquefois dans le sel des morceaux de charbon et de bois pétrifié. La mine paraît inépuisable, comme on en peut juger par son étendue : sa largeur connue est de mille cent quinze pieds; sa longueur, de six mille six cent quatre-vingt-onze pieds; sa profondeur, de sept cent quarante-trois. On suppose, avec beaucoup de probabilité, qu'elle se divise en plusieurs branches qui suivent différentes directions, dont on ne peut connaître l'étendue, puisque l'on n'a pu calculer

que celle de la partie qui a été fouillée. Notre guide n'oublia pas de nous faire observer, comme une des curiosités les plus remarquables de ce lieu, de petites chapelles creusées dans le sel, où l'on dit la messe certains jours de l'année. Une de ces chapelles a plus de trente pieds de longueur sur vingt-cinq de largeur; l'autel, le crucifix, les ornemens, les statues de plusieurs saints, tout y est fait de sel.

» Plusieurs des excavations d'où le sel a été tiré sont d'une immense étendue; quelques-unes sont soutenues par des poutres, d'autres par de grands piliers de sel qu'on y a laissé dans ce dessein; d'autres, quoique très-vastes, n'ont aucun support dans le milieu. L'une de ces dernières avait au moins quatre-vingts pieds de haut; elle était si longue et si large, que, dans cette obscurité souterraine, elle semblait n'avoir point de limites : c'est sans doute l'étendue immense de ces excavations, les spacieux passages des galeries qui communiquent de l'une à l'autre, les chapelles et les couverts construits en quelques en-

droits pour les chevaux et le fourrage, qui ont donné lieu à ces relations exagérées où l'on assure que ces mines contiennent plusieurs villages habités par un peuple qui n'a jamais vu la lumière du jour. Le fait est que les mineurs ne demeurent jamais sous terre plus de huit heures de suite, après lesquelles ils sont relevés par d'autres. Ces mines sont merveilleuses par leur vaste étendue et leur profondeur; nous les trouvâmes parfaitement sèches, sans aucune vapeur ni humidité, et dans toute la partie que nous parcourûmes, nous ne trouvâmes qu'une seule petite source imprégnée de sel. C'est un phénomène bien admirable dans l'histoire du globe, que cette énorme masse de sel. »

Varsovie.

A l'exception des mines de Wielitska, il est impossible de voir un pays plus dénué de tout ce qui peut intéresser, que celui qu'on parcourt en allant de Cracovie à Varsovie; il est presque toujours uni, et le plus souvent couvert de forêts vastes

et sombres; et là où il est le plus découvert, l'horizon est encore environné de forêts. Les arbres les plus communs sont des pins, des sapins, des hêtres, des bouleaux et des petits chênes. Quelques pâturages se trouvent çà et là entremêlés dans ces bois, avec un petit nombre de champs peu fertiles. On ne saurait imaginer un spectacle plus triste. Un lugubre silence règne dans cette vaste contrée, ou plutôt dans cette solitude, car on y aperçoit bien rarement des vestiges humains, et moins encore d'un peuple civilisé. On rencontre seulement, à de grandes distances l'un de l'autre, quelques villages composés de huttes de bois, éparses confusément, dont la seule vue annonce la misère générale du pays. Dans cet amas de huttes, le seul endroit où des voyageurs puissent trouver un asile, c'est dans les chaumières appartenant à des juifs; mais on n'y trouve ni meuble, ni aucune espèce de commodités. On ne peut avoir d'autre chambre que celle où se tient la famille, et l'on doit se trouver très-heureux, si l'on obtient des

œufs et du lait pour son souper, et de la paille propre pour se coucher.

Les habitans sont les plus indigens, les plus humbles, les plus malheureux humains qu'on puisse voir ; ils s'amassaient en foule autour de nos voyageurs, et leur demandaient la charité de la manière la plus soumise.

Après une marche fatigante et ennuyeuse, on se trouve enfin dans le voisinage de Varsovie; mais les chemins continuant à être mauvais, le pays mal cultivé, les faubourgs de cette ville un amas de huttes et de chaumières, on ne se doute guères qu'on arrive dans la capitale de la Pologne.

La situation de Varsovie n'est pas désagréable. Cette ville est bâtie en partie dans une plaine, en partie sur la pente peu sensible d'une colline qui s'élève sur les bords de la Vistule; ce fleuve a, dans cet endroit, à peu près la largeur de la Tamise sous le pont de Westminster, mais il a peu de profondeur en été. La ville et ses faubourgs occupent une vaste étendue de

terrain; et en général, Varsovie a l'air triste par une suite de ce contraste de richesse et de pauvreté, de luxe et de misère qui se fait sentir dans tout ce malheureux pays. Les rues sont grandes et mal pavées, les églises, les bâtimens publics vastes et magnifiques; les hôtels ou palais des grands sont beaux et nombreux; mais les maisons, surtout dans les faubourgs, ne sont pour la plupart que des cabanes chétives et mal bâties.

Le palais où habitaient les rois, fut bâti par Sigismond III; il est situé sur un terrain qui s'élève au-dessus de la Vistule; on y jouit d'une très-belle vue sur cette rivière et les environs. Dans la salle d'audience, on voit les portraits des rois, rangés selon l'ordre chronologique.

Fête champêtre.

Dans les maisons et les campagnes des seigneurs polonais, il règne une élégance et un luxe extraordinaire, bien frappant contraste avec la misère du peuple. Dans les fêtes, les parties de plaisir, ils savent à

merveille réunir les modes anglaises et françaises; ils n'épargnent aucune dépense, ils ont beaucoup de goût, et excellent surtout à causer d'agréables surprises. La fête champêtre que la princesse Czartoriska donna à notre voyageur, mérite d'être décrite, et fera connaître au lecteur la magnificence des riches Polonais.

Povonski, maison de plaisance du prince Adam Czartoriski, est environ à trois milles de Varsovie, au milieu d'une forêt. Le terrain en est parsemé çà et là de petites collines qui forment une agréable variété; une rivière la traverse, et on y a ménagé, dans le goût anglais, un mélange de prairies et de bois, avec des promenades qui coupent ces bois et suivent les contours de la rivière.

La maison est bâtie sur une petite colline et représente une chaumière, construite, comme celle des paysans, de troncs d'arbres couchés les uns sur les autres et joints ensemble avec de la paille et de la terre. Outre un bâtiment principal occupé par le prince et par la princesse, il y a des

cabanes séparées pour les enfans et leurs domestiques, chacune desquelles a une enceinte fermée avec un jardin : ce groupe de chaumières figure un village composé de huttes éparses. On découvre ensuite, en se promenant, des bâtimens d'un autre genre : ce sont des pavillons pour prendre le frais, des couverts rustiques, des ruines dispersées çà et là. Les écuries ont la forme d'un amphithéâtre à moitié détruit. Des ponts dans un goût fantastique, composés grossièrement de troncs d'arbres et de branches ployées ensemble, donnent encore un plus grand air de vérité à ce spectacle champêtre.

« En arrivant, dit l'auteur, nous nous rendîmes à la principale cabane, où la princesse nous attendait. Nous pensions que l'intérieur représenterait, comme le dehors, la simplicité rustique de la maison d'un paysan; mais nous fûmes bien surpris d'y trouver tout ce que la magnificence et le goût peuvent réunir. Tous les appartemens étaient décorés de la manière la plus somptueuse; la beauté des bains

était surtout remarquable. Les côtés de cet appartement étaient revêtus du haut en bas de la plus belle porcelaine de Dresde, dont chaque carreau était orné d'une bordure peinte en festons avec beaucoup de goût. Cette seule dépense était prodigieuse, puisqu'il y avait dans ce salon au moins trois mille de ces carreaux de porcelaine, chacun desquels coûte trois ducats à Dresde. Après avoir parcouru tous les appartemens, nous allâmes voir une enceinte attenant à la maison, et formée par de grands blocs de granit entassés les uns sur les autres, et par des arbres renversés, placés de manière à former le coup-d'œil le plus naturel et le plus pittoresque. Après avoir pris le thé dans ce lieu sur une belle pelouse, nous allâmes voir les diverses cabanes appartenant aux enfans; chacune est bâtie dans un goût particulier, mais avec la même élégance : au-dehors, tout est disposé pour représenter le séjour d'une famille heureuse de cultivateurs : au-dedans, tout est l'ouvrage du goût et de la richesse. Il est impossible de voir la

simplicité et la magnificence former un contraste aussi frappant.

» Nous parcourûmes ensuite le parc arrangé à l'anglaise. La société se réunit après cela sous une tente turque d'une construction aussi riche que singulière, élevée dans un lieu retiré et agréable près de cet amphithéâtre à demi ruiné qui cache les écuries ; au-dedans était un grand canapé et un tapis étendu sur la terre : la conversation nous y retint jusqu'à ce que la nuit fût tout-à-fait obscure. Alors la princesse nous ayant proposé de nous en retourner, elle nous conduisit vers un monticule où nous fûmes tout-à-coup frappés par une très-belle illumination. Un pont rustique formé d'une seule arche, au-dessus d'une grande pièce d'eau, était couvert de plusieurs milliers de lampions de différentes couleurs, qui, se réfléchissant dans l'eau, trompaient l'œil enchanté et semblaient un cercle de feu suspendu dans les airs ; l'effet en était brillant au-delà de toute expression, et la forêt sombre qui était au fond de ce tableau en re-

levait encore l'éclat. Pendant que nous admirions ce délicieux spectacle, une bande de musiciens se fit entendre à quelque distance, et nous régala d'un excellent concert. De ce lieu enchanté nous fûmes conduits par le pont illuminé vers un pavillon couvert de chaume, ouvert par les côtés, et soutenu par des piliers ornés de guirlandes et de festons. Nous y trouvâmes une collation composée des mets les plus délicats; les vins, les fruits les plus excellens y étaient en abondance. La soirée fut charmante, le spectacle pittoresque, la chère délicieuse, la société fort gaie: tout se réunissait pour plaire et pour amuser. La collation étant finie, nous nous levâmes de table et je crus la fête finie; mais je fus agréablement détrompé. Les jardins furent illuminés en un moment, et on nous fit entendre des instrumens à vent qui, dispersés dans divers endroits du parc, enchantaient par leurs accords. Nous repassâmes le pont, et retournâmes dans la cabane où les deux filles aînées de la princesse, habillées à

la grecque avec la plus élégante simplicité, exécutèrent une danse polonaise et une cosaque. La première était sérieuse et noble, la seconde vive et comique. Le fils aîné âgé de dix ans, dansa aussi avec beaucoup de grâce, et ainsi finit une des plus jolies et des plus agréables fêtes champêtres.

Littérature.

Par suite de l'état politique de la Pologne, les sciences n'ont jamais été bien répandues dans ce royaume; cependant on y a toujours vu des hommes de génie et de savoir qui l'ont illustré, et peut-être aucune nation ne pourrait-elle citer un plus grand nombre d'excellens historiens, ni des hommes qui aient écrit plus savamment sur ses lois et sa constitution politique. Les savans polonais ont fait paraître des ouvrages fort estimables sur toute sorte de sujets; le goût des sciences est répandu dans l'ordre de la noblesse; il est regardé comme une des qualités qui doit distinguer un gentilhomme; aussi plu-

sieurs ont tourné l'activité qui les rendait des citoyens turbulens et dangereux, vers des objets propres à adoucir leurs caractères et leurs mœurs. Peut-être finiront-ils par sentir qu'ils ne doivent pas mépriser leurs vassaux et leurs esclaves, et que les bourgeois et les paysans sont les vrais soutiens de l'État.

En Pologne, les grands criminels comme les meurtriers, sont pendus ou décapités; les autres sont punis par le fouet, les travaux publics, la prison; mais les nobles ne peuvent être qu'emprisonnés ou condamnés à mort, et non punis d'aucun châtiment corporel. Mais la police est si défectueuse dans ce pays, que les crimes les plus atroces restent souvent dans l'impunité, parce que les plus grands criminels sont parfois protégés par de grands seigneurs qui arment leurs esclaves et leurs vassaux pour leur défense, et bravent dans l'étendue de leurs terres tout le pouvoir de la justice.

Animaux.

A un mille de Varsovie commence une forêt qui s'étend presque sans interruption à dix-huit milles au-delà. On trouve de temps en temps quelques misérables villages composés de huttes de bois, la plupart couvertes de chaume, quelques-unes de planches, et fort peu de tuiles. Au sortir de cette forêt, on trouve un pays plus varié, on traverse des champs semés de blé, de chanvre et de lin; mais dans pluiseurs endroits les bois empiètent sur les champs, et de jeunes arbres s'élèvent en grand nombre dans des endroits précédemment cultivés. La même chose a lieu dans la plus grande partie de la Pologne, et l'on trouve dans le centre des forêts plusieurs vestiges d'anciennes clôtures, et même de rues pavées.

Les principaux animaux qui errent dans les immenses forêts de la Pologne, sont l'ours, le loup, l'élan, le bœuf sauvage, le lynx, le castor, le glouton, le chat sauvage, etc.

Parmi les oiseaux de proie, l'aigle et le vautour sont communs; le *rémiz*, petite espèce de mésange, appelée par les naturalistes *parus pendulinus* se trouve fréquemment dans ce pays. Cet oiseau est remarquable par la manière singulière et l'art avec lequel il fait son nid. Il lui donne la forme d'une longue bourse garnie à l'intérieur d'un fin duvet qu'il suspend à l'extrémité des branches les plus flexibles du saule ou de quelque autre arbre sur le bord d'une rivière. Par ce moyen il défend ses petits des attaques de leurs ennemis, et cela est nécessaire à la conservation de l'espèce, car ses œufs sont toujours en petit nombre.

Danses.

Les bals sont très-animés en Pologne. On danse des contredanses polonaises et anglaises. Les premières sont simples, mais elles ne sont pas sans grâces et accompagnées d'un air charmant. Un homme mène une dame autour de la salle d'un pas qui ressemble un peu à celui du menuet, il

la quitte, forme un cercle, la reprend et répète le même mouvement jusqu'à la fin. Un second couple s'avance sur les pas du premier, et il est bientôt suivi par les autres, en sorte que tous dansent en même temps. Les polonais aiment beaucoup cette danse quoiqu'elle soit peu variée. Dans les intervalles on danse des contredanses anglaises avec autant de justesse que de vivacité. Un souper très-élégamment servi termine ordinairement le bal.

Juifs. Paysans.

On rencontre une multitude de juifs dans toute la Pologne, mais il semble que la Lithuanie est leur chef-lieu et leur résidence propre. Demandez-vous un interprète? on vous amène un juif. Voulez-vous des chevaux de poste? c'est un juif qui vous les procure et un juif qui vous les mène. Avez-vous quelque chose à acheter? un juif est l'entremetteur. C'est peut-être le seul pays de l'Europe où les juifs cultivent la terre. L'auteur en vit souvent occu-

pés à semer, à moissonner, et à tous les ouvrages de la campagne.

On ne saurait se figurer combien il est pénible et désagréable de voyager en Pologne. Les chemins ne sont pour ainsi dire que des sentiers tortueux, tracés par le hasard au travers des forêts. Ils sont souvent si étroits, qu'à peine une voiture peut y passer, et tellement embarrassés de troncs d'arbres et de racines, et si sablonneux en quelques endroits, que huit petits chevaux peuvent à peine traîner une voiture légère. Les postillons ne sont souvent que des garçons de dix à douze ans, mais forts et robustes; ils courent quelquefois vingt et trente milles sans selle et sans autre habillement qu'une chemise et des caleçons de toile. Les ponts sur lesquels on traverse des ruisseaux, sont la plupart si vieux et si mal construits, qu'on redoute toujours qu'ils ne puissent soutenir le poids d'une voiture.

Les paysans ont l'habitude de s'éclairer avec une bûche de sapin longue de cinq pieds, qu'ils enfoncent dans un trou de la

cloison. Il est étonnant que cet usage ne produise pas plus d'accidens, car les habitans des cabanes portent cette sorte de flambeau partout avec si peu de précaution, que souvent des étincelles tombent sur la paille préparée pour les lits. Il est inconcevable à combien peu de besoins sont sujets les paysans lithuaniens. Il n'y a point de fer dans leurs charriots, les brides et les traits de leurs chevaux sont faits ordinairement d'écorces d'arbres ou de branches tressées ensemble. Ils n'ont pas d'autre instrument qu'une hache pour construire leurs huttes, leurs meubles et leurs charriots; leur habillement consiste dans une chemise et des caleçons de toile grossiers, un long justaucorps d'une mauvaise étoffe de laine, et des souliers d'écorce d'arbre. Leurs huttes sont formées de troncs d'arbres entassés les uns sur les autres, et ressemblent à ces tas de bois couverts de planches, qu'on voit sur les quais. Quelle différence de ces huttes aux maisons des paysans suisses, quoique bâties des mêmes matériaux ! et leurs ma-

nières sont encore plus différentes que leurs maisons ; tout annonce chez les uns et chez les autres le contraste entre les gouvernemens sous lesquels ils vivent. Le paysan suisse est ouvert, franc, grossier, mais officieux ; il salue ceux qu'il rencontre d'un mouvement de tête, ou il porte négligemment la main à son chapeau ; il attend en retour une marque de civilité, il s'offense de la moindre hauteur et ne se laisse point insulter impunément. Au contraire, le paysan polonais exprime son respect d'une manière rampante et servile, il s'incline jusqu'à terre, il ôte son chapeau et le tient à la main jusqu'à ce qu'on l'ait perdu de vue ; en un mot, toute leur conduite est la preuve de la servitude abjecte dans laquelle ils gémissent.

La Plica Polonica.

En traversant la Pologne, on rencontre assez souvent des personnes attaquées de la maladie appelée *plica polonica*, parce que l'on a cru long-temps qu'elle était

particulière à la Pologne ; cependant il est prouvé maintenant qu'elle existe aussi en Hongrie, en Tartarie et chez plusieurs autres peuples.

Suivant les observations d'un habile médecin suisse qui a long-temps demeuré en Pologne, et qui a publié un traité complet sur ce sujet, la plica polonica vient d'une humeur âcre et visqueuse qui pénètre dans les cheveux, lesquels sont comme on sait de petits tubes ; cette humeur suintant par les côtés et les extrémités des cheveux, les colle ensemble, et en fait plusieurs paquets ou même quelquefois une seule masse. Les symptômes varient suivant la constitution du patient ou le degré de malignité de l'humeur. Ce sont en général des démangeaisons, des tumeurs et des ulcères, des fièvres intermittentes, des maux de tête, de la langueur et de la faiblesse, des douleurs de rhumatisme et de goutte, quelquefois même des convulsions, la paralysie et la démence. Ces symptômes diminuent à mesure que les cheveux sont plus affectés ; si

l'on rase la tête du malade, il est attaqué de nouveau par tous les accidens terribles qui ont précédé l'éruption de la plica, et ces accidens continuent jusqu'à ce que les cheveux croissant de nouveau, absorbent cette humeur âcre qui en est la cause. On croit que cette maladie est héréditaire, et il est prouvé qu'elle est contagieuse lorsqu'elle est au plus haut point de violence.

Une des causes de cette maladie, dit-on, est l'insalubrité de l'air, produite en Pologne par l'immense quantité de forêts et de marais, et par la vivacité de l'air souvent très-froid au milieu même de l'été à cause de la position des monts Crapack.

La malpropreté des gens du peuple et leur mauvaise habitude de boire la première eau qu'ils trouvent dans les lacs, ou dans des étangs bourbeux, doit aussi contribuer à leur donner cette cruelle maladie, à laquelle les personnes d'un certain rang sont moins exposées que celles du peuple.

TABLE.

Europe. NOTICE sur les Monténégrins, extraite du voyage historique et politique au Monténégro, par M. Viala de Sommières. — Ire Section. Introduction. Page 1

IIe Sect. Situation géographique, et population du Monténégro. 12

IIIe Sect. Forme du gouvernement et religion des Monténégrins. 41

De la Religion. 55

IVe Sect. Caractère national. — Mœurs. — Usages. — Anecdotes relatives. 69

Ve Sect. Productions du pays. — Commerce. 132

VIe Sect. Rapports actuels des Monténégrins avec les puissances de l'Europe. 152

Europe. EXTRAIT d'un voyage en Allemagne. — La Bavière. 164

Vienne. 168

Environs de Vienne. 179

Neustad. 182

Prague. — Dresde. 185

La Hongrie. 189

La Saxe. 193

Quelques mots sur les mœurs, le caractère et le costume des Allemands. 197

Europe. Extrait d'un voyage en Pologne. — Cracovie. 202
Costume des Polonais. 207
Salines de Wielitska. 209
Varsovie. 213
Fête champêtre. 216
Littérature. 222
Animaux. 224
Danses. 225
Juifs. — Paysans. 226
La Plica Polonica. 229

Fin de la Table du onzième volume.

LE VOYAGEUR

MODERNE.

IMPRIMERIE DE DAVID,

RUE DU POT-DE-FER, N° 14, F. S.-G.

LE

VOYAGEUR MODERNE,

OU

EXTRAIT

DES VOYAGES LES PLUS RÉCENS

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE,

PUBLIÉS EN PLUSIEURS LANGUES JUSQU'EN 1821;

Contenant les mœurs et usages des différens peuples; les aventures les plus remarquables des voyageurs; les nouvelles découvertes, et tout ce qui peut intéresser, piquer la curiosité, et procurer une lecture instructive et agréable.

ORNÉ DE 36 GRAVURES DE COSTUMES.

PAR Mme ELISABETH DE BON.

TOME DOUZIÈME.

PARIS,

ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE, RUE MAZARINE, N° 30;

ET, A BRUXELLES, CHEZ DEMAT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1822.

LE VOYAGEUR MODERNE.

EXTRAIT
D'UN VOYAGE
EN SICILE ET A L'ILE DE MALTE.

Messine.

On compte douze milles depuis le phare de Messine, destiné à éclairer l'entrée du détroit, jusqu'à l'endroit où la mer commence à former un des plus beaux ports qu'on puisse voir. Une mer toujours calme conserve dans ce vaste bassin une surface unie et tranquille, tandis qu'au-dehors les vagues irritées se brisent avec fracas contre les rochers et contre elles-mêmes, et font retentir les échos des environs de longs mugissemens cent fois redoublés. Ce contraste est d'autant plus frappant, qu'à la place des rochers pelés et de quelques ché-

tives verdures qui tapissent la plupart des côtes de la Calabre, la majestueuse ville de Messine semble sortir des flots, et servir de siége à l'empire de ce vaste élément. Un quai superbe, pavé en grandes pierres plates, offre aux piétons une promenade commode, presque toujours à l'abri du soleil, et assure une grande facilité pour l'embarquement des marchandises. De grands bâtimens en pierres de taille, presque tous construits sur le même modèle, et sans autre interruption que celle de quelques grandes portes qui aboutissent à autant de rues principales, offrent le coup-d'œil le plus imposant. Les rues de Messine n'ont pas une régularité analogue à la beauté du port, mais elles sont larges assez bien percées, et très-bien pavées.

Le mont Etna.

En quittant Messine, le voyageur longe la côte et arrive à Catania, où du côté du port on jouit d'une très-belle vue. Cette ville, quoique plusieurs fois renversée par les tremblemens de terre, et incendiée

par les laves de l'Etna, ne se ressent point de ces cruelles calamités; elle paraît, au contraire, ainsi que le Phénix, sortir plus brillante et plus belle du sein de sa destruction. Ses rues sont tirées au cordeau, ses places spacieuses et régulières, presque toutes ses maisons sont bâties avec une noble et majestueuse simplicité.

« De notre auberge, dit l'auteur, on voit le sommet de l'Etna élancé dans les nues, et se confondant pour ainsi dire avec elles, par son extrême blancheur due aux neiges qui le couvrent; mais aucune lueur quelconque n'annonce, comme au Vésuve, un incendie intérieur, et ce n'est que peu de momens avant l'éruption, qu'on aperçoit une flamme sulfureuse en couronner le cratère. Cependant le travail souterrain qui le mine est continuel; car on voit sans relâche une fumée noire et épaisse s'élever en colonne à une assez grande hauteur au-dessus des mamelons du cratère, et retomber ensuite en flocons sur la partie méridionale de cette montagne.

» A peine sorti des murs de Catane, nous nous trouvâmes au milieu des laves produites par la dernière éruption. Quel coup-d'œil effrayant! quelle image funeste! Le Vésuve n'a rien de comparable, et les vastes débris d'Herculanum, de Stabia et de Pompeïa, se perdraient dans l'immensité de ce seul torrent. Que devait-il donc être lorsque dans le moment de son écoulement ce fleuve de feu, vomi par le monte Roffo, consumait ce qu'il touchait, empoisonnait même l'air qui l'environnait, de la vapeur sulfureuse qu'il exhalait! et lorsque d'une marche lente et progressive, s'avançant vers la malheureuse Catane, aux bruits des clameurs, des soupirs, et des cris les plus douloureux sur un tas d'infortunés expirans, ce torrent enflammé blanchit les murs de la ville, inonda toutes les rues, s'élança dans la mer, et repoussa à plus de quatre-vingt pieds ce terrible élément! Maintenant que la lave, éteinte par le temps, ne présente plus cet aspect effrayant, ni cette flamme destructive, on ne peut d'un œil indifférent fixer

cet océan pierreux, qui sur une longueur de quinze milles, en offre plus de trente de largeur, et quelquefois plus de quarante pouces de profondeur; le tout étendu sur un autre lit de lave beaucoup plus épaisse, et beaucoup plus dure, dont l'époque se perd dans l'obscurité des temps. »

Tous les voyageurs ont reconnu trois régions sur le mont Etna : la région cultivée, la région des bois et celle des neiges ; ils divisent ensuite chaque région en différens cantons.

Le canton habité est la ville de Catane elle-même, jusqu'à Masca Lucia.

Le canton cultivé occupe tout le beau pays de Montpellery, peut-être l'un des plus fertiles du monde. On y jouit d'un printemps continuel, les fleurs y brillent des plus riches couleurs ; et réunissant les richesses de l'automne à l'éclat de la plus belle saison de l'année, mille fruits, mille productions différentes charment l'œil ; on voit en même temps l'amandier en fleurs, et le châtaignier couvert de fruits. Le pistachier, le caroubier, l'oranger, le

citronnier, le cerisier, le poirier, le pommier, le cédrat, la vigne; tout y vient, et tout y mûrit.

Le canton des neiges, depuis la caverne des chèvres, couvre tout le flanc de la montagne, ainsi que le mont Frumento et le Monteriello, et ne finit qu'a la base de la montagne qui renferme le cratère.

Le canton des glaces est la montagne même du cratère, qu'une croûte glacée et compacte revêt et couvre en entier, depuis le sommêt jusqu'à la base.

La région des bois offre mille petits arbrisseaux, des chênes verds, quelques sapins; mais quelle différence entre les arbres de l'Etna et ceux qui couronnent les hauteurs des Alpes et des Apennins, quoiqu'à une élévation moins grande, et venus, pour la plupart, dans un terrain moins gras que ne l'est cette terre volcanique!

La région des laves est entièrement dépourvue de toute végétation. Aux environs de Catane la lave paraît être une mer prise dans le moment de sa plus grande

effervescence, et pétrifiée, pour ainsi dire, par une force subite; on distingue encore les vagues formées par ses ondes courroucées, et les moutons élevés les uns sur les autres semblent à tous momens menacer d'une chute soudaine.

Du côté de Nicolosi la lave a un aspect moins terrible, mais présente cependant ce phénomène d'une manière étonnante. Un calme parfait semble avoir tranquillisé ce furieux élément; des lames d'une largeur prodigieuse ont pris la place des vagues qui en ridaient la surface, et chaque quartier paraît avoir le poli et le coup-d'œil d'une glace un peu terne et rembrunie.

Dans le canton des laves, au contraire, tout est confondu; la nature semble sortir du chaos ou vouloir y rentrer: point d'ordre, point de plan régulier; on ne distingue ni couche, ni masse continue; de gros bouillons de matière enflammée roussie par l'air intérieur raréfié, et creux en dedans, tantôt comme des géodes,

mais d'une grandeur prodigieuse, tantôt sous une forme glanduleuse, s'amoncellent en tas, comblent les vallons, ajoutent à l'élévation des montagnes, confondent tous les ordres de la nature, donnent au métal l'aspect d'un roc primitif, et bientôt, cédant à leur propre force, éclatent, et sous un terrain que l'on croyait solide, présentent ou un gouffre qui semble sans fond, ou du moins des cavernes d'une profondeur et d'une étendue considérable.

Les côteaux volcaniques, situés sur les flancs de l'Etna, malgré leur apparence terrible, ne sont plus à craindre; le feu qui les a produits est éteint dans leur sein, ou du moins si enfoncé dans leurs entrailles, qu'il n'en transpire pas la moindre étincelle. On ne saurait imaginer quelle est la quantité de ces volcans produits par des éruptions diverses, et qui se trouvent, après leur explosion, dans une inaction absolue. Parmi ces montagnes, il y en a qui n'ont été formées que par la chute

des pierres et des cendres jetées du sein de l'Etna, et d'autres ont été produites par la lave elle-même.

En parcourant le canton des laves, on voit des grottes dans la marche même de la lave enflammée. Pour connaître leur origine, il suffit d'observer que toutes sont ceintrées naturellement, qu'elles forment des arcs plus ou moins grands, et qu'il en est qui dessinent des demi-cercles parfaits. En conséquence, l'auteur pense qu'on peut les regarder comme des parties des immenses bouillons de la lave en effervescence, que l'air intérieur raréfié par la chaleur fait éclater, et qui, en se refroidissant, conservent la configuration qu'avaient prise leurs diverses parties encore dans l'état d'intégrité. C'est ainsi qu'est formée la caverne des chèvres, où tous les observateurs de l'Etna vont passer une nuit assez désagréable, pour être à portée de se trouver au sommet de l'Etna avant le lever du soleil.

C'est au niveau de cette grotte que commence la région des neiges, qu'il faut par-

courir l'espace de six milles pour arriver au canton des glaces. Une des principales difficultés à surmonter sur le mont Etna, particulièrement lorsqu'on y monte au mois de septembre, c'est la croûte glacée qui revêt le cône même de la montagne du cratère. En été la chaleur du soleil en fond la plus grande partie, et découvre mille petites éminences, sur lesquelles le pied peut poser; mais en hiver une glace lisse et continue recouvre toute la montagne de ce canton, et aucun pied téméraire ne peut impunément franchir cette barrière. C'est au sein de ces glaces éternelles que réside ce feu si terrible, sans que ce voisinage si proche affaiblisse l'un ou l'autre élément; au contraire, l'un ajoute à la vigueur de l'autre.

L'Etna dans sa conformation extérieure, suit absolument la loi des autres volcans. Son sommet est partagé en deux mamelons, tous les deux coniques. Son cratère est en entonnoir, son flanc est crevassé. D'une de ses pointes sort une fumée épaisse, qui dénote un travail continuel, et une

consommation étonnante de matières, pleines de phlogistique; mais peu de temps avant l'écoulement de la lave, le sommet de cette montagne est couronné d'éclairs continuels ; les parties grasses et sulfureuses répandues dans les airs s'enflamment et promènent dans l'atmosphère des feux volans, conduits et dirigés différemment suivant l'impulsion qu'ils reçoivent. L'agitation de l'air rabat la fumée et en forme une atmosphère nouvelle qui s'écoule sur les flancs de la montagne, et environne toute sa circonférence inférieure. Mais dans un moment de calme cette fumée suit une direction perpendiculaire, et s'élève à une hauteur prodigieuse, après quoi elle descend et retombe en flocons blanchâtres sur le sommet de la montagne. On a voulu expliquer ce phénomène, et on en a donné une raison assez plausible, en disant que la vivacité de l'air condensait cette fumée, et la faisait retomber sur la montagne, ne pouvant la soutenir dans son nouvel état beaucoup trop lourd pour son dissolvant.

La vue que l'on découvre du haut de l'Etna est la plus belle qu'on puisse voir. Toute la Sicile semble exposée aux yeux du voyageur ; la mer de Sicile, les îles de Lipari, la Calabre, la mer d'Afrique, Malte même, tout se présente comme dans une belle et exacte miniature ; l'ombre pyramidale de la montagne vient majestueusement couvrir une partie de ces objets d'un crêpe léger et transparent, et d'immenses nuages dépositaires des météores les plus terribles, roulent sous les pieds de l'observateur, et ressemblent à des flocons de neige épandus et flottans dans l'atmosphère.

Pour parvenir jusqu'au sommet de cette montagne, on a trente milles à faire à cheval, et dix à pied à travers les laves, les neiges et les glaçons.

L'Etna abonde en toutes sortes de mines ; celles de plomb et de cuivre sont les plus riches en minerai. On retire aussi de cette montagne de très-beau vitriol et l'on trouve à une grande profondeur du soufre vierge cristallisé. L'amianthe, cette

cristallisation filamenteuse, vient après coup sur la terre brûlée par la lave, et sur la lave elle-même.

Si l'intérieur de l'Etna renferme tant de produits différens, son extérieur étale encore plus de richesses dans sa végétation.

Les pâturages sont extrêmement gras, aussi les vaches donnent prodigieusement de lait; le fromage, le beurre, et généralement tout le laitage des environs de Catania est excellent. Le bétail, communément petit, est presque tout d'un poil roux-fauve, particulièrement les chèvres. Les lacs des environs, surtout celui de *Lentini* sont remplis de poissons délicieux. Le pays abonde en toute sorte de gibiers. Dans les forêts de l'Etna, on trouve des renards et des loups, mais en petite quantité. En été, les campagnes sont couvertes d'insectes et de papillons.

Aucun voyageur ne gravit le mont Etna sans aller visiter le *châtaignier de cent chevaux*. Cet arbre, succombant sous le poids des années, s'est fendu en cinq parties qui toutes forment des troncs différens,

Son contour est de cent soixante-dix-huit pieds ; la hauteur du tronc principal est de vingt-cinq pieds, et celle des branches de quatre-vingt pieds à peu près. Son fruit est de la grosseur des châtaignes ordinaires. Au centre de l'arbre, on a bâti une petite maison, pour recevoir la récolte immense des fruits que cet arbre donne tous les ans. Son nom de châtaignier de cent chevaux lui vient de ce que l'on peut placer cinquante de ces animaux dans l'intérieur de l'arbre, et cinquante à l'entour.

Les habitans de l'Etna sont affables, hospitaliers, pleins d'urbanité, et semblent voler au-devant de ce que désire l'étranger. Les jeunes filles sont très-belles, mais seulement jusqu'à l'âge de douze ans; passé cette époque, les vicissitudes du climat, l'ardeur d'un soleil brûlant, un travail excessif, une nourriture trop frugale, la misère enfin effacent les grâces de l'enfance; les beaux profils grecs s'alongent ou se boursoufflent, et toutes les femmes sont fanées dès leur

jeunesse. Cette métamorphose n'est pas aussi frappante chez les hommes, parce qu'ils sont d'une complexion plus robuste; leur carnation, quoiqu'un peu olivâtre, n'est point désagréable; ils ont beaucoup de vivacité et sont très-vigoureux.

Syracuse.

Le souvenir de la grandeur passée de cette fameuse république rivale de Rome inspire au voyageur un profond respect pour les tristes débris de sa splendeur ancienne. Mais dans ce grand port chanté par Virgile, à la place des formidables vaisseaux des Romains, on n'aperçoit que de misérables barques de pêcheurs, et au lieu de ces guerriers généreux, qui combattaient jadis dans ces lieux pour l'honneur de la grandeur romaine, et pour la conservation de leur patrie, on ne voit de toute part que des gueux rongés par la gale et couverts de haillons. Telle est la cruelle métamorphose qu'a essuyée cette ville superbe!

Au lieu de ces riches palais qui dé-

coraient l'antique Syracuse, des maisons mal bâties, des rues mal percées défigurent la moderne. La malpropreté semble avoir établi son séjour en ce lieu, et la gale, sa fidèle compagne, répand ses faveurs sur l'indigent et sur le riche qui ne peut s'en préserver. On accuse le climat d'occasionner cette maladie, par le mauvais air que sa chaleur fait naître et qu'elle entretient pendant près de trois mois dans les environs de cette ville.

La moderne Syracuse est dans un état si misérable, et l'on y est si peu accoutumé à recevoir des étrangers, que dans toute la ville il n'y a pas une seule auberge.

Le grand port de Syracuse appelé par Virgile *Sicaniæ sinum*, à cause de sa grande étendue, peut avoir six milles de largeur, depuis l'île d'Ortygie jusqu'au bord opposé. C'est sur ce vaste théâtre que se sont livrés tous les combats que les Syracusains eurent à soutenir contre les flottes romaines.

Notre voyageur, dans une barquette à deux rameurs, traversa le grand port dans

toute sa largeur, jusqu'à l'embouchure du fleuve Anapus, il remonta son cours jusqu'à sa source qui est à douze milles dans les terres. Cette source présente un carré long, un peu resserré du côté opposé, et les eaux qui forment ce bassin, sortent de dessous terre avec un léger bouillonnement. Cet endroit est très-poissonneux, et comme les bords du fleuve Anapus sont tous couverts de joncs, et qu'il y a beaucoup de marais, on y trouve une quantité étonnante de gibier, et particulièrement de sarcelles et de canards sauvages.

A deux milles de la source de ce fleuve, vient la fameuse plante connue anciennement sous le nom de *Papyrus*, dont avant l'invention du parchemin, on se servait comme du papier, et qu'encore aujourd'hui les mariniers de ce pays emploient au même usage. La manière dont ils la préparent est ingénieuse et simple.

Le papyrus est un jonc de la hauteur de huit à dix pieds; le tissu de ses fibres est cellulaire et recouvert en dehors d'une double pellicule l'une blanchâtre et très-

délicate, l'autre verte et peu épaisse. Le sommet de ce jonc est couronné d'une touffe herbacée, dont chaque branche est très-déliée, ce qui lui donne l'air d'une tête échevelée. Ce jonc sort d'un oignon semblable à celui de la tubéreuse. A l'endroit où la tige sort de l'oignon, elle se recouvre, comme toutes les plantes bulbacées, d'une pellicule légère, filamenteuse et jaunâtre. C'est cette pellicule que prennent les mariniers. Ils l'étendent l'une sur l'autre et en font ainsi de petits tas de la hauteur de deux ou trois pouces au plus. Ensuite, ils battent quelque temps ce tas avec un morceau de bois plat et un peu lourd, cette opération chasse l'eau dont ces pellicules sont imbibées, elle aplatit les filamens, donne plus de consistance à ce papier en comprimant ses fibres, et naturellement le blanchit en le desséchant. C'est dans cet état qu'on l'emploie ; mais les Syracusains sont si paresseux, que sur mille initiés à ce secret, il n'y en a pas dix qui le mettent à profit.

L'auteur fut visiter aussi la célèbre fon-

taine Aréthuse qui, par les avantages qu'elle procurait à la ville de Syracuse, eut l'honneur de servir d'emblême à cette puissante république ; mais au lieu d'une petite rivière limpide et poissonneuse, il ne vit qu'un lavoir dégoûtant, et une eau trouble et saumâtre.

Les latomies de Syracuse ne sont pas moins curieuses à voir que les catacombes de Rome et de Naples ; mais comme les premières n'ont pas une configuration égale et suivie, on a établi différentes conjectures sur leur origine. Certains auteurs ont prétendu que c'étaient des antres creusés dans le roc par quelque peuple sauvage plus ancien que les Grecs dans cette île, et à qui l'art de bâtir était encore inconnu. D'autres suivant la pieuse croyance des Napolitains et des Romains d'aujourd'hui, ont pensé que ces cavernes servaient de retraite aux chrétiens, poursuivis par les proscriptions. D'autres n'y ont vu qu'un quartier destiné à la sépulture des morts de la ville, auquel Denys par un raffinement de tyrannie joignit des pri-

sons pour les malheureux Syracusains qui se permettaient de blâmer sa conduite. Cette dernière opinion paraît fondée sur des indices existans encore. Les premiers sont des urnes funéraires, qu'on découvre dans les uns, et les seconds sont des tronçons de chaînes fixées dans le roc. L'oreille de Denys peu distante de là, sert de troisième garant à ce dernier sentiment. L'endroit ainsi nommé est une grotte dessinant le vrai contour d'une oreille, creusée également dans ce roc, et se terminant en haut en arête. On voit encore les coups de pique dans la pierre du rocher ; ainsi on ne peut attribuer cette excavation à aucun phénomène de la nature. Tant de frais, et un travail aussi immense entrepris par un prince ingénieux et avare, ne pouvaient avoir qu'un but très-vaste ; et en étudiant le caractère cruel, mais dissimulé de ce tyran, et la prétendue prévoyance avec laquelle il savait distinguer ses ennemis les plus cachés, on devine aisément que tout ce grand ouvrage avait été destiné à renfermer tous ceux que ce

prince soupçonnait pouvoir lui être contraires. Une ouverture pratiquée dans le haut de ce bâtiment, et qui probablement renfermait un de ses satellites, lui servait à recueillir tous les discours des prisonniers, dont le moindre son, par la configuration de cette espèce de salle, se répercutait dans l'angle du sommet.

Excepté l'oreille de Denys, que l'on a semblé respecter, toutes les autres latomies ont été destinées à différens usages. L'une est une corderie très-vaste, l'autre sert au raffinage du salpêtre; et de toutes celles que le temps a découvertes, ou qui formaient anciennement des espèces de places, on en a fait des jardins assez bien cultivés, et produisant surtout des figuiers d'Inde d'une grandeur monstrueuse.

Un amphithéâtre creusé dans le roc même, malgré les outrages que le laps du temps y a imprimés, donne encore une idée bien grande de son ancienne magnificence. Le théâtre travaillé également dans le roc, ne présente plus que les trois-quarts de son ovale. L'aquéduc dont une

branche servait à abreuver les prisonniers détenus dans les latomies voisines, et l'autre à fournir aux jeux une quantité d'eau suffisante, malgré qu'il soit détruit en partie, au moyen de l'eau qu'il apporte des montagnes, fait encore aller trois moulins, bâtis sur les débris de cet ancien monument. Un peu plus loin, on voit quelques vestiges du temple de Jupiter olympien, où les Athéniens se retirèrent après l'échec qu'ils essuyèrent de la part des Syracusains.

Sainte Lucie est la patrone de Syracuse, et l'on célèbre sa fête avec beaucoup de prières; le peuple se ruine en pétards, et court les rues en beuglant, faisant force grimaces et contorsions. Grâce au zèle des Syracusains, la sainte est fort riche, elle a plusieurs ajustemens enrichis de perles et de pierres précieuses à la mode des Madones; entr'autres richesses, la sainte a un camée d'un très-grand prix, qu'on ne lui permet de porter que le jour de sa fête jusqu'à l'octave inclusivement.

La végétation aux environs de Syracuse

est pauvre et monotone, quoique le terrain soit très-fertile. Mais le mauvais air, le siroc et les bestiaux gâtent tout. Une des principales richesses de cette ville, et une des plus fortes branches de son commerce, sont les vins exquis que fournit son terroir. La Malvoisie de Syracuse est préférée même aux vins d'Espagne.

L'île de Malte.

Notre voyageur quitta Syracuse pour faire une petite excursion à l'île de Malte. La campagne, quoique très-fertile en général, a un air de stérilité qui lui est très-défavorable aux yeux d'un étranger. Ce coup-d'œil lui vient des petites murailles de séparation faites en pierres sèches, qui croisent les champs à tout moment, et y répandent une teinte aride.

Le langage des Maltais est extrêmement doux; la quantité d'*h* qu'ils emploient, et la manière dont ils les aspirent, contribuent à donner une sorte de charme à leur langage.

Malgré le peu de terre qui couvre la surface de l'île de Malte, tout ce qu'on y sème y vient on ne peut pas mieux, parce que la poussière même du roc se mêlant avec l'argile, qui est la terre la plus commune, la divise et facilite singulièrement la germination et la nourriture de la plante parvenue à un certain état de grandeur. Partout où sont ces couches de terre, la culture est très-facile, et la bêche seule suffit; mais une partie de l'île est entièrement découverte, et ne présente que la surface aride d'un tuf poreux et stérile. C'est sur ces côtes que l'industrie des Maltais et leur travail opiniâtre, lont vraiment admirables : avec un courage infatigable ils vont chercher en Sicile l'élément qui leur manque, et passent cent fois ce canal pour rendre la vie à un terrain mort. Il est vrai que, grâce à leurs soins, il devient fructueux, et paie abondamment les peines qu'il a données. C'est pour conserver cette terre si précieuse, qu'on élève dans la campagne toutes ces

murailles transversales, afin que les vents et la pluie ne l'emportent pas dans la mer.

La quantité d'herbes odoriférantes, et particulièrement de fleur d'orange qui se trouve à Malte, font produire aux abeilles un miel délicieux. L'île ne fournit pas à ses habitans tous les besoins de la vie, mais à l'aide de l'industrie des Maltais, on trouve de tout dans les marchés. Le poisson de mer est parfait, et dédommage amplement du manque absolu de poisson d'eau douce.

Les femmes sont fort belles à Malte, et généralement d'une blancheur éblouissante; elles ont des cheveux d'un noir d'ébène; la taille extrêmement svelte; la jambe bien faite; le coude-pied élevé, et une très-grande vivacité dans toutes leurs actions ainsi que dans leurs discours. Leur costume est très-favorable aux belles tailles; elles portent un corset fort long, lacé par-devant, un jupon court et peu ample; un fichu de gaze, bordé d'une dentelle, s'attache à moitié de la tête, et tombe né-

gligemment des deux côtés sur les épaules, ou bien elles attachent les deux bouts sur la gorge : les manches se terminent par une manchette de la même étoffe; elles sont toujours parfaitement bien chaussées.

L'habillement des hommes riches tient de l'allemand et du français ; le peuple imite tantôt le costume vénitien et tantôt le barbaresque, suivant ses moyens.

Les voitures du pays sont des cabriolets à brancards, traînés par de grosses mules de la grandeur des plus beaux chevaux napolitains, et conduites par des coureurs maltais très-agiles. Comme le pavé est excellent, ces voitures vont comme le vent, et l'on n'y éprouve pas le moindre cahot.

Le climat de Malte est fort inconstant cause du voisinage de la mer, qui environne de tous côtés ce rocher, et lui communique toutes les vicissitudes auxquelles elle est sujète elle-même. Tantôt un siroc brûlant, venant des déserts de Sara, dilate l'air au point que les habitans respi-

rent difficilement, et tantôt une bise violente paraît annoncer l'approche soudaine des frimas et des glaçons. En été, la chaleur est insupportable.

Un fléau plus incommode encore que la chaleur suffocante, c'est la quantité innombrable de petites mouches grises d'une existence éphémère, mais qui, jouissant de toutes leurs facultés du moment de leur essor, s'acharnent sur tout ce qu'elles rencontrent, et particulièrement sur les parties charnues du corps; chacune de leurs piqûres occasionne une sensation très-vive, suivie d'une enflure considérable. Il est impossible de s'en préserver dans les rues, et dans les appartemens on ne peut s'en garantir qu'en brûlant du soufre ou du sucre.

Girgenti.

Un canal de quatre-vingt milles sépare la Sicile de l'île de Malte. Notre voyageur franchit cette barrière, et débarqua à Girgenti, l'antique *Agrigente*, république célèbre autrefois, et dont les ruines an-

noncent encore l'ancienne magnificence. Cette ville républicaine, bâtie sur le modèle de Syracuse, était composée de cinq cités séparées par un mur particulier, mais jointes ensemble par une muraille commune de cent pieds de haut, assure-t-on, dont la plus grande partie était taillée dans le roc, sur lequel était bâtie la ville même : leur circuit était de huit ou neuf milles d'Italie, à ce qu'on prétend ; et il est facile de le croire, après avoir parcouru les immenses débris qui subsistent encore. Ces anciens peuples fort superstitieux, mais pleins de respect pour le vrai courage, rendaient un hommage flatteur à la véritable gloire, en enterrant dans le sein de ces épaisses murailles, tous ceux qui, par de belles actions, méritaient bien de la patrie : on se flattait que leurs ombres valeureuses, voltigeant autour de l'enceinte de la ville, effraieraient l'ennemi, et même au-delà du trépas, défendraient encore la république. Dans les débris épars de ces murs, on voit les niches destinées à cet usage, et dans celles qu'on

découvre, on trouve quelquefois des débris de têtes ou d'autres parties de corps humain, qui ayant été préservés du contact immédiat de l'air, offrent encore une apparence de consistance, mais le moindre souffle les réduit en poussière.

La plus grande partie des temples d'Agrigente sont ruinés, mais leurs débris sont précieux; et l'on voit ceux du temple de Cérès et de Proserpine, de Jupiter Urbain, de Junon, d'Hercule, de Jupiter Olympien, de Castor et Pollux, d'Esculape, de la Concorde, etc., etc.

Le *forum* ou ancien marché, ceint d'un mur particulier, forme un enclos très-considérable; on y distingue encore les siéges des juges et la place où se faisaient les exécutions publiques.

Dans la cathédrale de Girgenti on conserve un vase étrusque d'une très-grande beauté; c'est à peu près tout ce que la moderne Girgenti a su conserver de l'ancienne Agrigente; la ville aujourd'hui est une des plus malpropres de la Sicile; les femmes mènent une vie fort retirée, et

leurs maris sont si jaloux, qu'ils ne leur permettent pas de parler à un seul étranger, de quelqu'âge qu'il soit. A ce défaut près, les Agrigentins ont conservé les vertus sociales de leurs ancêtres ; ils sont doux, francs, honnêtes, et surtout pleins de bienveillance et d'urbanité.

Palerme.

Palerme, capitale de la Sicile, est voisine de la mer. Cette ville, d'une forme ronde, est divisée en quatre parties égales par deux rues qui se croisent, et forment au centre une place octogone, petite mais très-ornée. Chaque rue est terminée par une grande porte en pierres de taille ; les plus belles sont *la porta Nuova* et *la portaFelice*. Les plus belles des deux rues qui partagent la ville de Palerme en quatre parties, se nomme *le Cassero*, elle aboutit d'un côté à la Marine : c'est ainsi qu'on appelle le quai régnant sur les bords de la mer, dans toute la largeur de la ville prise de ce côté-là, depuis le port jusqu à la plaine de Saint-Erasme, et de l'autre au

chemin de Mont-Réal, qui commence à la porte Neuve. Cette rue est assez large; les maisons sont alignées; presque toutes les fenêtres sont en balcons; et les jours de fête, lorsqu'ils sont garnis de monde, ils produisent un très-bel effet.

Les églises sont en général très-richement décorées dans toute la Sicile; mais à Palerme, particulièrement, on y voit un luxe extraordinaire, il n'en est point qui ne soient entièrement revêtues de mosaïque.

La cathédrale, dont la nef est bâtie dans le goût gothique ou arabe, est un édifice très-considérable: son vaisseau est long et étroit; ses bas côtés contiennent plusieurs chapelles décorées à la moderne; son sanctuaire est tout revêtu de marbre noir et d'albâtre; le tabernacle, morceau précieux, représente une espèce de rotonde, avec une colonnade toute entière de lapislazzuli.

Beaucoup de maisons de particuliers embellissent la ville de Palerme. La plupart de ces palais, ornés extérieurement une belle architecture, renferment dans

l'intérieur tout ce que la commodité et le luxe peuvent réunir. On y trouve de petits appartemens meublés à la française, de grandes salles à la silicienne, des tableaux précieux de différentes écoles, des tapisseries des Gobelins, des satins brodés à Paris, des bureaux à l'anglaise, des statues, des vases étrusques; enfin rien n'y manque.

Les rues sont bien alignées, bien pavées, et entretenues proprement. Une des principales beautés de cette ville, est la quantité de fontaines qui servent à la fois à l'ornement et à la commodité.

La Marine est un quai superbe, orné de bancs de pierre de distance en distance: d'un côté il suit les sinuosités des bords de la mer, et de l'autre il est resserré par les remparts de la ville. Au milieu de ce quai s'élève un petit théâtre, sur lequel, pendant l'été, se rassemblent des musiciens choisis, qui exécutent des morceaux de leur composition: ils ont pour auditoire toute la noblesse de Palerme, habituée à aller régulièrement, deux fois

par jour, prendre le frais à la Marine.

Les domestiques sont excessivement nombreux à Palerme, chez les grands seigneurs; et les livrées, à force d'être riches, deviennent ridicules. Dans la première antichambre de chaque palais, on trouve un tableau de douze ou quinze pieds de haut, contenant l'arbre généalogique du maître du palais. Ce tableau est couvert d'un dais de velours galonné en or. Les équipages sont superbes, les chevaux du pays, de race espagnole, sont vigoureux, bons coureurs, mais on ne s'en sert que pour les courses ordinaires. De grands chevaux danois, romains ou napolitains, sont réservés pour les jours de représentation.

Lorsqu'un Sicilien donne une fête ou un dîner, rien n'est épargné; et nulle part on ne peut voir plus de magnificence, de recherche et de goût: on y trouve réuni des vins étrangers, la cuisine française, des poissons monstrueux, une profusion de confitures, des glaces délicieuses, une argenterie superbe, de beau linge, enfin

tout ce qu'on peut désirer ; mais, après une fête semblable, la maison est fermée un temps considérable; et l'on rougirait d'offrir, à l'improviste, son dîner à un ami, parce qu'on ne veut jamais paraître qu'avec éclat.

La grande conversation est une espèce de club anglais, ou de café public pour la noblesse. Toutes les dames s'y rendent, ainsi que tout ce qu'il y a de plus distingué dans la ville. Les étrangers y sont priés nés, ce qui leur est très-agréable; un excellent billard et un grand nombre de tables de jeu occupent beaucoup d'hommes et de femmes, et deux très-beaux salons sont réservés à ceux qui préfèrent la conversation. On y trouve à toute heure, pour son argent, du café et des rafraîchissemens.

Le talent de la poésie est si commun à Palerme, que tout le monde fait des vers, et qu'on rencontre assez fréquemment des improvisateurs.

Les environs de Palerme sont aussi rians que la ville est belle : on voit tour-à-tour

des côteaux chargés de vignobles et de fruits; des prairies émaillées de fleurs, des vallons arrosés par des ruisseaux limpides, des bosquets touffus, la mer qui s'étend à l'infini, des montagnes arides et décharnées, élevant leurs pointes menaçantes vers le ciel, des grottes profondes; en un mot, tout ce que la nature peut produire en effets sublimes et bizarres, se voit aux environs de Palerme. Partout la vigne, jointe à l'ormeau, l'entrelace de ses branches, et l'embellit par ses guirlandes toujours vertes; cent fontaines, toutes plus belles les unes que les autres, récréent l'œil du voyageur. Mille maisons de campagne, les unes par des dehors superbes et majestueux, s'annonçant comme séjour de la grandeur, les autres simples et modestes comme la retraite du sage, sont dispersées dans la campagne, et servent de points de repos à l'œil fatigué de l'immensité d'une vue qu'il ne peut embrasser tout entière.

Le chemin de Palerme à Mont-Réal est digne d'exciter la curiosité du voyageur;

c'était jadis une espèce de sentier tracé au hasard dans le roc, et dont l'usage fréquent avait fait tous les frais. On allait à Mont-Réal, au risque souvent de rétrograder, lorsqu'on rencontrait un cheval un peu chargé; maintenant on va de Palerme à Mont-Réal par un chemin superbe, fréquemment taillé dans le roc vif, orné d'une forte et belle chaussée pour le soutien des terres, de bancs de pierre, de plusieurs fontaines d'un noble dessin; et l'on fait ce trajet de deux lieues entre deux allées de lauriers-rose. Ce chemin est si bon et si bien conduit sur le penchant de la montagne, que malgré la montée, on peut au galop se rendre à Mont-Réal dans une demi-heure.

Le monte Pellegrino est une montagne peu distante de Palerme, dans une grotte où s'est retirée sainte Rosalie, à ce que dit la tradition du pays. La grotte de la sainte est au haut de la montagne, et la dévotion y a fait construire une église: dans un enfoncement, dont on a fait un autel, est placée la statue de la sainte,

très-richement vêtue. On montait autrefois à cet ermitage par un chemin affreux, véritable casse-cou ; mais la piété a remédié à cet inconvénient; et comme sainte Rosalie est la patrone de la ville, on est parvenu, avec des frais immenses, à faire un chemin digne des anciens Romains. Il est sur le penchant de la montagne soutenu par une centaine d'arcades, et décrivant quinze zigzags pour rendre la pente plus douce; néanmoins on ne peut descendre qu'à pied, parce que les chevaux glissent à tous pas.

Mont-Réal est une ville assez peuplée, généralement mal bâtie, mais située au haut d'une montagne, d'où l'on découvre une étendue immense de pays.

Les cérémonies de la Semaine-Sainte se font avec beaucoup de pompe à Palerme, et particulièrement le jeudi-saint est un véritable jour de fête et de plaisir. Toutes les églises choisissent un protecteur à volonté ; cette protection consiste à aller prendre à la tête de ses amis, et d'un cortége fort brillant, la clef du sépul-

cre. Toute la noblesse se partage dans ce moment-là, et chacun portant un flambeau à la main, assiste à cette cérémonie, pendant laquelle les troupes sont sous les armes; des orchestres nombreux exécutent des cantates, et les dames du haut parage, vivant toute l'année extrêmement retirées, se donnent le plaisir dans cette circonstance de courir les rues en grandes mantes, et d'être confondues avec toutes les grisettes. A peine les sépulcres sont-ils ouverts, que les rues se remplissent de monde, et la foule est si grande que les voitures sont interdites. Ce jour-là les églises sont ornées de ce qu'elles ont de plus riche; nulle part, peut-être, l'art de la décoration n'est poussé aussi loin; des ouvriers très-adroits font avec du carton et du papier doré, des statues et des baldaquins magnifiques. Ils imitent l'argenterie d'église, et leur ouvrage fait si bien illusion, que l'œil séduit et trompé, croit voir l'étalage de la plus grande richesse, là où il y a tout au plus cent sols de marchandises.

Le jour de Pâques tout rentre dans l'or-

dre accoutumé. Les mantes disparaissent, les équipages pompeux, les livrées neuves annoncent l'étalage du luxe, et Palerme est ce jour-là dans tout son éclat.

Le lendemain de Pâques, dans la plaine qu'on nomme *la piana di S. Erasmo*, à peu de distance des portes de la ville, il y a une foire appelée *la fiera delle Graste*, la foire des sarmens, parce que jadis on y vendait toutes sortes de plants d'arbres; mais l'institution n'a conservé que son nom originaire; au lieu de plant d'arbres, on y vend toutes sortes de babioles pour les enfans. On est vraiment étonné de la quantité de joujoux qu'on y voit rassemblés; on y trouve des bureaux, des tables et des voitures en miniature, qui pour l'exécution sont autant de petits chefs-d'œuvre.

Les femmes sont en général très-belles en Sicile; elles ont le profil grec, l'œil vif, le regard spirituel, le port noble, la démarche aisée, le pied petit, beaucoup de finesse dans l'esprit, et une prévenance fort aimable.

La bonté du terroir, la douceur du climat, et par conséquent la facilité avec laquelle tout vient en Sicile, y produisent une abondance de comestible peu commune. La mer surtout peut être regardée comme la mère nourricière du peuple ; car la plupart du temps il ne vit que de poissons et réserve la viande, même le pain, pour les dimanches et fêtes.

Le climat de Palerme est beaucoup plus chaud que celui du reste de la Sicile, le siroc s'y fait sentir aussi avec beaucoup plus de violence ; ce vent brûlant ne dure pas plus de deux heures, fort heureusement, sans quoi tout le monde étoufferait, surtout le peuple, qui ne peut se mettre à l'abri de cet embrasement de l'atmosphère, si l'on peut s'exprimer ainsi. Mais de temps en temps il survient des vents qu'on appelle *vents grecs*, et ceux-là rafraîchissent l'air.

Beauté des côtes.

L'auteur, en quittant Palerme, longea toute la côte septentrionale de la Sicile ;

il s'arrêta à Termini, ville située dans le golfe de ce nom, bâtie partie en plaine et partie sur le penchant d'un côteau. C'est l'ancienne Imera, qui fut détruite par Annibal, chef des Carthaginois : on voit les ruines de l'ancien port, celles d'un théâtre, celles d'un aquéduc souterrain avec des conduits de plomb, et d'autres antiquités remarquables. Cette ville est encore assez belle; la plupart des maisons sont bien bâties. Termini est fameuse par les soles délicieuses que l'on pêche dans son voisinage. C'est un des ports privilégiés pour la vente des blés de la Sicile; peu loin de la ville sont des eaux thermales très-salu taires.

Les îles Lipari, au nombre de dix, ne sont qu'à trente milles de la Sicile. Volcano et Strongoli, deux de ces îles, sont deux volcans; le premier éteint en apparence, mais fumant toujours; l'autre nourrissant un feu caché, fait explosion continuellement, et jette sans cesse des pierres calcinées.

Il est de notoriété qu'il fait trois explo-

sions par heure dans les temps de siroc, et quatre dans ceux où le vent de nord souffle. Volcano est un rocher dont on n'a pu cultiver aucune partie, tout est couvert d'efflorescences sulfureuses, mais c'est surtout dans son ancien cratère qu'on trouve de très-beau soufre. Le bas du Strongoli est cultivé jusqu'à peu près le tiers de sa hauteur, le reste forme la montagne conique du volcan. Cinq de ces îles sont habitées et cultivées, elles abondent en raisins propres à faire du vin, en blé de Turquie, en froment et en petits raisins, connus communément sous le nom de raisins de Corinthe.

Lipari, qui donne son nom à toutes ces îles, est la plus grande, la plus fertile et la plus peuplée. Le port, quoique petit, est sûr et commode, la ville est assez jolie, les environs sont charmans, mais ce sont des hauts et des bas continuels. On a trouvé dans cette île un monument antique assez singulier; c'est une espèce d'orgue construit moitié en briques, et moitié en pierre: il est dans une plaine sur

Siciliens.

une petite éminence faisant face à trois montagnes dont les entre-deux font passage à trois vents différens qui viennent souffler sur cet instrument. Cet orgue ne produit plus qu'un son très-faible, mais différent des trois côtés; et l'on peut juger aisément, d'après ce qu'on entend, qu'il devait en rendre de très-variés lorsqu'il était entier. Dans le milieu est une caisse de maçonnerie soutenue par quatre piliers; entre l'encastrement de maçonnerie se trouvaient des tuyaux carrés de terre cuite formant une espèce de buffet d'orgue; ces tuyaux sont percés de distance en distance, et revêtus par-dessus de grosses pierres qui les assujétissent. Toutes les fois que le vent souffle sur les faces latérales de cette caisse, il s'engouffre au moyen de ces trous dans la cavité de ces tuyaux; et y forme des roulemens plus ou moins forts.

Caractère et mœurs des Siciliens.

L'habitant de la Sicile, ordinairement d'une taille médiocre, est robuste, bien

fait ; son teint est olivâtre, ses cheveux châtains-bruns, son œil vif, sa physionomie spirituelle. Il est pénétrant, actif, capable de tout dès qu'il a un but déterminé ; mais si ce but s'éloigne de lui, il faiblit, devient paresseux, insouciant, et bientôt il oublie ses premiers desseins. L'hospitalité est la vertu favorite du Sicilien ; elle est commune à tous les états, et il l'exerce avec une simplicité parfaite. Ce peuple est généralement généreux, souvent même jusqu'à la prodigalité.

Une chose assez singulière, c'est que cette nation est plus jalouse de ses propres habitans que des étrangers qu'elle accueille à merveille. Cette particularité, plus remarquable encore à Palerme, a fait donner pour symbole à cette ville, un vieillard vénérable, couronné d'un diadême, et un serpent à la main, par lequel il se fait mordre le sein. Le Sicilien, sobre par nature, donne dans tous les excès du luxe, parce qu'il croit ainsi suivre le bon ton. Égoïste à l'excès, il est cependant capable d'éprouver l'amitié, et de faire en sa faveur

les efforts les plus généreux ; chez lui, au coin de son feu, près de sa femme ou de sa belle, il ne songe qu'à ses plaisirs. Revêtu d'un emploi public, chargé du soin de représenter sa patrie, ce n'est plus le même homme, il devient citoyen zélé, chaud patriote, il consomme son bien, et répand sans regret son sang pour les intérêts de la cause qu'il embrasse. Il est peu de Siciliens qui n'aient des vues particulières ; souvent ils sont opposés les uns aux autres : guidés par des projets différens, ils se jalousent mutuellement. Arrive-t-il quelque incident qui intéresse la nation en général, toute rivalité cesse, toute envie s'éteint, tous les individus se réunissent, et ne forment plus qu'un tout respectable, animé par le même esprit, guidé par les mêmes vues, et qui n'a plus pour objet que l'honneur et l'avantage de la nation.

Le génie du Sicilien ne s'écarte pas beaucoup de son caractère. Vif, pénétrant, il conçoit tout aisément, il apprend avec facilité, retient avec exactitude; mais plein

de sa grandeur passée, il est bouffi d'amour-propre, et il a de lui-même la plus haute opinion, ce qui nuit prodigieusement à l'accroissement de ses connaissances.

On remarque en Sicile un défaut d'industrie beaucoup plus étonnant dans ce pays que partout ailleurs, vu le génie naturel des habitans. Mais communément en Sicile, on voit le colon paresseux négliger ses champs, laisser dépérir ses manufactures, et crouler ses bâtimens, plutôt que d'y faire annuellement les réparations nécessaires ; aussi les plus beaux palais menacent ruine ; l'agriculture est dans un état pitoyable, la majeure partie des champs est en friche, le reste est cultivé négligemment ; et, malgré cette nonchalance, la Sicile est extrêmement riche en grains de toute espèce, grâce à la bonté du terrain.

Beaucoup d'ouvriers font parfaitement bien des camées ; il en est d'autres qui ont l'art de colorer les marbres, en leur procurant diverses teintes, qu'on peut varier à l'infini par la proportion des ingrédiens,

et la qualité des marbres qui servent de base à l'opération. Non contens de colorier les marbres, ils possèdent encore l'art de peindre dessus, des figures et des fleurs d'une manière ineffaçable.

Le langage sicilien est un dialecte de l'italien, mais si corrompu, et si plein de mots absolument propres au terroir, ou dérivant du grec ou de l'arabe, qu'il est impossible à tout Italien même de le comprendre. Une des beautés de la langue sicilienne est d'être on ne peut pas plus laconique, quoique d'ailleurs très-riche en synonymes et en belles expressions. Cette concision des mots et des phrases est très-favorable à la poésie du pays, qui, par cette raison, ne peut jamais être bien traduite; car ce qu'un Sicilien dira en dix ou douze vers, il faudra en le traduisant le noyer dans une page de circonlocutions, que l'abondance des pensées obscurcit.

L'*i* est la vocale favorite de ce peuple; la plus grande partie de leurs mots finissent naturellement par elle: ce son aigu, trop souvent répété, produit à la longue

une consonnance clapissante, à laquelle les nationaux sont accoutumés, mais qui frappe tout de suite l'oreille d'un étranger; ce défaut est plus sensible encore chez les femmes.

Une autre particularité, non moins singulière, est l'usage des gestes et des signes dont on se sert communément, et dont le langage est si expressif pour les nationaux, qu'à une distance considérable, au milieu d'une société nombreuse, deux personnes, sans ouvrir la bouche, se comprennent parfaitement, et se communiquent leurs pensées. Ces signes et ces gestes ne sont point généraux : une femme en a de différente espèce; les uns destinés à son mari, d'autres à ses amis. Cette différence d'alphabet produit plusieurs langues, dont la même personne se sert avec toute l'aisance possible. On remarque la même habileté chez les enfans; dès l'âge le plus tendre, ils composent avec leurs camarades une suite de signes propres à eux seuls; cela provient du penchant qu'a la nation pour les gestes; un Sicilien ne

peut pas dire la chose la plus indifférente sans l'accompagner d'un geste expressif. On croit que ces gestes et ces signes datent du temps de Denys, dont la tyrannie défendant l'usage de la parole à ses sujets, les obligea d'inventer de nouveaux moyens pour se communiquer leurs pensées, et pour se consoler dans leur malheur : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est difficile de pousser plus loin l'art de la pantomime.

EXTRAITS

DE DIFFÉRENS

VOYAGES EN SUISSE.

Schaffhouse, chute du Rhin.

Schaffhouse, ville frontière de la Suisse, du côté de la Souabe, est remarquable par la structure belle et singulière de son pont sur le Rhin. Le fleuve coulant avec une extrême rapidité sur un fond de sable, avait entraîné, en peu de temps, plusieurs ponts de pierre de la plus solide construction, lorsqu'un simple charpentier proposa d'en jeter un de bois qui enjamberait d'une seule arche les deux rives, distantes de près de trois cents pieds. Les magistrats exigèrent qu'il fût coupé en deux arches, et voulurent que l'on employât une pile intermédiaire que le Rhin avait respectée en entraînant le vieux pont.

Suisses.

L'architecte, obligé d'obéir, trouva le moyen d'éluder l'ordre, en construisant cet étonnant édifice, de manière que la pile ne porte absolument rien, et son ouvrage également solide, sans elle en aurait été beaucoup plus beau. Vu d'une certaine distance, il présente deux arches d'une étonnante ouverture, dont l'aspect est on ne peut plus frappant. L'homme le moins lourd, passant sur ce pont, le sent trembler sous ses pas, tandis que les charriots les plus chargés y roulent sans le moindre danger, et quoiqu'alors le pont semble devoir s'écraser sous le poids, on ne s'aperçoit point que cet ébranlement lui cause aucun dommage. On le compare avec raison à une corde bien tendue qui frémit et cède à la moindre pression, mais qui aussitôt que son action a cessé, reprend sa première tension.

Etonné de la grandeur du plan de cet édifice et de la hardiesse de sa construction, on ne peut imaginer comment un simple charpentier a pu le concevoir et l'exécuter.

A une lieue de Schaffhouse on va voir la magnifique chute du Rhin. La route serpente sur les collines qui forment les rives du fleuve, et du haut desquelles on distingue la ville et le château sous des aspects très-pittoresques. Les environs en sont superbes, et le Rhin se promène majestueusement au fond de la vallée.

« Lorsque nous eûmes atteint un sommet suspendu sur le Rhin, dit l'auteur, nous vîmes perpendiculairement au-dessous de nous la cataracte formée par le fleuve entier qui tombe du haut des rochers avec une vitesse et une impétuosité effrayantes. Nous descendîmes ensuite jusqu'à un lieu situé au-dessous du niveau du lit supérieur du fleuve. Là, nous étions si près de la chute, que j'aurais cru pouvoir la toucher de la main. Un léger échafaudage jeté en avant dans le milieu même de la vapeur de cette épouvantable cataracte, la présente dans son aspect le plus magnifique. Une mer d'écume précipitée avec un fracas de tonnerre, une nuée d'eau réduite en poussière lancée en tous sens à

une énorme distance, tout, enfin, surpasse l'idée que l'imagination la plus vive pourrait se former dans ses rêves exaltés, et la moindre partie de ce tableau sublime est au-dessus de toute description.

» A cent pas environ de l'échafaudage, deux rocs s'élevant au milieu de la cataracte en dérobent une partie et empêchent qu'on n'en distingue toute la largeur. Celui des deux rochers qui était le plus près de nous me parut avoir été percé par l'action continue de l'eau, qui s'est frayé, à travers sa masse, un passage oblique par lequel elle s'élance avec une inexprimable furie et un mugissement lugubre.

» Après avoir long-temps contemplé dans le silence et le recueillement de l'admiration, l'effrayante magnificence de ce paysage, nous descendîmes au-dessous de la cascade et traversâmes en bateau le fleuve, qui long-temps après sa chute est extrêmement agité. Je n'avais vu encore la cataracte qu'obliquement; le tableau commença à s'étendre par degrés et à me présenter un nouvel aspect dont j'eus le plai-

sir de jouir sur la rive opposée. Du côté par lequel nous étions descendus, un château bâti sur la cime du rocher, et suspendu au bord du précipice, domine le fleuve; près de lui, on distingue une église et quelques maisons; du côté où jétais, une rangée de cabanes bordait la cascade derrière laquelle l'horizon se termine par des collines qui s'élèvent insensiblement, couvertes de vignes ou de forêts. L'une d'elles est couronnée par un joli hameau entouré d'arbres fruitiers. La grande masse d'eau qui forme la cataracte semble sortir de ces collines, et les deux rochers qui la partagent, au lieu même où sa chute est la plus précipitée, élèvent fièrement au-dessus de son tumulte leur tête couverte de jeunes arbrisseaux. La couleur du Rhin est extrêmement belle, c'est un verd d'eau transparent varié de mille manières, et dont les teintes sont agréablement coupées par la blancheur de l'écume. Une fonderie établie au bord de l'eau forme encore un aspect agréable. Le fleuve est contenu par une digue qui garantit de ses déborde-

mens cette usine et les cabanes voisines. Une petite portion de ses eaux détournée par cette digue et reçue dans une auge, au milieu de sa chute, fait tourner un moulin et tombe le long d'une roche nue, formant un petit rameau d'argent séparé de la cataracte. »

Le lac de Constance.

La ville de Constance située sur le Rhin entre deux lacs, est vraiment dans une position délicieuse ; mais on est frappé de l'air désert d'une ville dont le commerce fut jadis si florissant, et qui a tenu long-temps une place distinguée dans les annales de l'histoire. Un morne silence habite son enceinte, l'herbe croît dans ses rues principales, et elle porte les tristes marques de son entière dépopulation.

Du haut de la cathédrale on découvre les deux lacs et l'horizon borné par les montagnes entassées du Tyrol et de l'Appenzell, dont les sommets aigus sont couverts de neiges éternelles.

Le lac de Constance est divisé en deux

parties, l'une supérieure, l'autre inférieure. Le lac supérieur a environ quinze lieues de long sur six lieues dans sa plus grande largeur. C'est l'une des respectables bornes de la Suisse qu'il sépare de l'Allemagne; ses bords, en s'élevant insensiblement, forment de charmantes collines ; à gauche, on voit la Souabe, à droite la Turgovie ; tout l'espace que l'on découvre est semé de villes, de villages et de monastères. La forme du lac approche de l'ovale, et sa couleur est un beau vert.

Ce lac augmente considérablement en été, et cette crue est due à la fonte des neiges des montagnes voisines. Il abonde en poissons de toute espèce. Deux sortes lui sont particulières, on ne les pêche que pendant trois mois de l'année.

Le canton d'Appenzell.

La ville et l'abbaye de Saint-Gall sont agréablement situés à l'extrémité du lac de Constance. La ville de Saint-Gall doit son état florissant à l'incroyable industrie de ses habitans et à son commerce, mis

en activité par ses manufactures de toiles, de mousselines et de broderies ; tout est actif et vivant, et tout contraste dans cette ville avec la morne solitude de Constance.

Notre voyageur, en quittant Saint-Gall, se rend dans le canton d'Appenzell, et il s'extasie sur les beautés de la route. Le pays est extrêmement champêtre et sauvage, c'est un labyrinthe de vallées formées par des montagnes, dont les bosses sont revêtues des plus riches pâturages. Les collines et les vallons sont également semés de cabanes, placées à la plus petite distance possible les unes des autres, et distribuées d'une manière si agréable, que chacune d'elles occupe précisément le lieu qu'un homme de goût lui aurait destiné. Les aspects pittoresques des montagnes, les forêts, les torrens et les ponts singuliers, tout ajoute à la beauté du tableau.

La surface habitable du canton d'Appenzell n'offre guère que des pâturages, et conséquemment ses marchandises d'exportation consistent principalement en bétail et en peaux, en beurre et en fromage.

Il ne sort de ses manufactures que du fil, et des toiles en très-grandes quantités, il est vrai, et dont la matière première est fournie par le sol qui produit beaucoup de lin.

Dans tout l'Appenzell il n'y a pas une ville fermée ; on y rencontre seulement quelques amas de maisons un peu considérables, que l'on nomme bourgs, et un petit nombre de villages. Au surplus, tout le pays, à l'exception des roches entièrement arides, est tellement semé de cabanes de bergers, qu'il forme un village continue. Ces cabanes présentent le plus riant aspect imaginable ; chacune d'elles a son petit territoire composé d'un ou deux arpens d'excellentes prairies, qui souvent sont environnées d'arbres. Le pays abonde en bois, les montagnes sont couvertes de superbes forêts, et la terre est si abondamment abreuvée d'eau, qu'on ne peut faire deux cents pas sans rencontrer une source jaillissant à ses pieds, ou quelque torrent qui se précipite du haut des rochers.

Les maisons sont toutes construites en bois, très-commodes et d'une extrême propreté. La chaîne continue de ces montagnes fertiles, si richement ornées de forêts, et si agréablement parsemées de hameaux, est partout le fond du paysage.

L'Appenzell a dans le salpêtre un objet de commerce, qui pourrait devenir très-important, si le débit de ce sel était assuré par des circonstances favorables. Sa formation et sa multiplication, dues à des moyens fort simples, obéissent à l'industrie des bergers du canton. Les étables de leurs bestiaux, construites généralement sur la pente des montagnes, ne sont de plain-pied que d'un côté, et la face du bâtiment opposée à son entrée, est élevée au-dessus du sol d'environ deux ou trois pieds, et supportée à chaque angle par un fort pieu; en sorte que l'espace qui se trouve entre le plancher de l'étable et la terre, est entièrement exposé à l'air. Dans cet espace on creuse une fosse qui l'occupe en entier, et dont la profondeur est d'environ trois pieds. La terre qu'on en

tire étant ordinairement noire et grasse, ou même absolument argilleuse, est remplacée par une terre choisie dans l'espèce des sablonneuses, que l'on a soin d'y comprimer très-peu. Cette terre, nécessairement très-poreuse, s'imbibe de l'urine des bestiaux, se prête à l'évaporation de sa partie purement humide, et favorise la formation du nitre, à laquelle le contact de l'air est absolument nécessaire. Lorsque l'étable a été habitée deux ou trois ans, le salpêtre est déjà formé en assez grande quantité, pour que la fosse puisse être vidée et sa terre lessivée, après quoi cette même terre est séchée à l'air et remise dans la fosse. Ordinairement la première récolte faite, on peut recueillir tous les ans, et il n'est pas rare de voir ces lessives produire un millier pesant de salpêtre dans une habitation médiocrement peuplée.

Les bons pasteurs de l'Appenzell sont prodigieusement attachés à leur terre natale ; il est presqu'impossible de les en arracher. Ils sont simples et gais, quoiqu'industrieux et instruits : ils charment par la

douceur de leurs mœurs, et ils intéressent par l'aménité de leur esprit. Toute la Suisse cite les bons mots qui leur échappent en foule, et dont les uns sont piquans par leur vivacité, les autres singuliers par leur naïveté. Il ne s'écoule pas un été sans que des compagnies entières, des hommes les plus distingués de Zurich ou de Schaffhouse, aillent à pied faire un pélerinage dans l'Appenzell, pour passer quinze jours avec ces bergers.

Notre-Dame des Ermites.

Il n'est pas possible de traverser le canton de Schwitz sans faire un pélerinage à *Einfiedlen* ou Notre-dame des Ermites, et sans payer un tribut de respect à sa célèbre image, objet de la dévotion des catholiques. Cette riche et magnifique abbaye de Bénédictins, doit son lustre à la Vierge miraculeuse qu'elle possède. Les fables ridicules que l'on raconte sur l'origine de cette abbaye, sont autant d'exemples de la crédulité des siècles d'ignorance. La foi qu'ils trouvent encore ne peut être at-

tribuée qu'à la force des préjugés enracinés.

Dans le courant du neuvième siècle, un ermite nommé *Meinrad* se retira dans ce lieu, alors désert, y bâtit une chapelle, et fut assassiné par des voleurs; jusques-là tout est probable. Maintenant voici le fabuleux : on prétend que ce meurtre fut découvert par deux corneilles, qui poursuivirent les meurtriers jusqu'à Zurich, où ils furent arrêtés et exécutés. D'après cela, il était naturel que le corps de Meinrad fît des miracles, et que tout l'univers vînt en pélerinage visiter ses os. La sainteté du lieu étant ainsi constatée, un autre saint y bâtit une nouvelle chapelle, qu'il dédia à la Vierge, et il jeta les premiers fondemens de l'abbaye. Il fondit tous ses biens dans cette pieuse entreprise, et cette masse fut ensuite considérablement augmentée par de riches donations. Des légions de pélerins accourent en ce lieu de toutes les parties de la chrétienté, pour adorer la Vierge, et lui apporter leurs offrandes. Le calcul le plus

modéré fait monter leur nombre à plus de cent mille par an ; le pays circonvoisin n'était jadis qu'une forêt continue ; depuis l'éruption de l'abbaye, elle a été graduellement convertie en riches pâturages et en superbes prairies.

L'église, grand et magnifique édifice, surchargé d'ornemens, offre un frappant exemple de mauvais goût. Dans la nef, et peu loin du portail, est une petite et élégante chapelle, d'ordre corinthien; elle forme une petite église isolée, placée dans la grande, ayant sa porte et son dôme; c'est la célèbre demeure de la Vierge miraculeuse, et le but du voyage des pélerins.

Au haut de la porte est fixée une lampe d'argent avec cinq trous, dans lesquels on voit les dévots placer leurs doigts, en priant avec une extrême ferveur : le peuple regarde ces trous comme les vestiges de la main de Dieu. Dans l'intérieur de la chapelle on trouve l'image de la Vierge, qui ressemble absolument à celle de Lo-

rette, soit par la forme, soit par l'habillement: son visage est noir ainsi que celui de l'Enfant-Jésus ; elle est magnifiquement vêtue , et change de parures toutes les semaines ; on lui entretient cinquante-deux ajustemens complets.

Le trésor, formé des offrandes faites à la Vierge, contient des richesses immenses, consistant en bijoux d'or et d'argent, en pierres précieuses , le tout arrangé de la manière la plus bizarre : là, ce sont des crânes et des ossemens richement décorés ; ici des squelettes entiers de saints , revêtus d'habits et de bonnets magnifiques, comme s'ils étaient parés pour un bal.

Il se fait en ce lieu un trafic considérable de rosaires, de croix, de petites images , etc., et l'on voit des rangs entiers de boutiques où l'on ne vend que de petits objets de dévotion. Il y a dans l'abbaye une salle où les mêmes marchandises sont exposées en vente ; et l'un des frères, préposé pour recevoir de l'argent de l'ache-

teur, a grand soin de lui affirmer que tous les différens articles ont touché l'image sacrée.

Le lac de Zurich. — La ville de Zurich.

Le lac de Zurich a près de dix lieues de long, et environ une de large; cette masse d'eau est moins considérable et moins imposante que celle du lac de Constance, mais un nombre bien plus grand de bourgs et de villages peuple ses rivages, et près de Zurich ils sont ornés d'une suite non interrompue de maisons de plaisance, qui placées au bord de l'eau et environnées de pâturages et de vignes, forment le plus charmant effet. Le pays circonvoisin est de même très-peuplé et parfaitement cultivé, tandis que la partie méridionale du lac semble brusquement bornée par les prodigieuses montagnes de Schwitz et de Glarus. On ne peut rien imaginer de plus diversifié, de plus pittoresque, de plus riche, que l'ensemble de ce paysage.

La ville de Zurich bâtie sur une agréable

éminence à l'extrémité septentrionale du lac, est partagée par la Limmat qui lui échappe, et qui se joignant à l'Aar, fournit à cette ville une communication précieuse avec le Rhin. Les avantages de cette situation, à la fois charmante pour la vue et favorable pour le commerce, n'ont point été négligés ; ses habitans sont très-industrieux, et ont des relations très-étendues ; ses différentes manufactures et surtout celles de crêpe, sont dans la plus grande activité ; elle commerce principalement avec la France, la Russie, l'Italie et la Hollande.

Le canton de Zurich abonde en grain, en vin, en pâturages ; et il est extrêmement peuplé. Une simplicité de mœurs antiques, une droiture vraiment républicaine, une fierté nationale qui n'est pas de l'orgueil, caractérisent les habitans de ce canton. Rien n'est plus intéressant que son état moral, et plus touchant que le spectacle de l'intérieur de ses familles; l'amour conjugal y est à la fois un sentiment, une loi, un usage ; la piété filiale y a quelque

chose de ce respect aveugle qui était la vertu des enfans dans l'époque patriarchale ; et une vénération profonde pour la mémoire des morts les rend toujours présens au souvenir des vivans.

Les deux sexes communiquent fort peu ensemble à Zurich comme dans le plus grand nombre des villes de la Suisse. Il arrive de là qu'ils sont l'un et l'autre abandonnés à leurs goûts distinctifs et naturels. On voit souvent douze ou quinze femmes assemblées pour se distraire de leurs petites occupations par des amusemens tranquilles, tandis que leurs pères, leurs frères, leurs maris se rassemblent ailleurs, soit pour un exercice militaire, soit pour une promenade lointaine.

Le lac des quatre Cantons, ou le lac de Lucerne.

Le lac des quatre Cantons est certainement le plus beau bassin de ce genre, et celui qui présente les aspects les plus variés. La partie supérieure, appelée particulièrement lac de Lucerne, a la forme

d'une croix, dont la traverse s'étend de *Kussnacht* à *Dallenvall*, petit village près de *Stantz*, capitale du canton d'Underwald. Du côté de la ville de Lucerne, qui est magnifiquement étalée sur sa rive septentrionale, il est borné par de fertiles collines, qui descendent insensiblement jusques dans ses eaux, et contrastent agréablement avec les roches nues et rudement taillées dont l'effrayant amas ferme le côté opposé. Près de là s'élève fièrement le mont *Pilote*, dont les fondemens servent de rivage au lac ; c'est peut-être l'une des montagnes les plus élevées de la Suisse si on la mesure à compter de sa base et non pas du niveau de la mer. C'est une montagne isolée, dont la cime est divisée en deux points irréguliers qui, lorsqu'ils ne sont point enveloppés de nuages, se présentent sous une forme vraiment imposante.

Vers l'extrémité méridionale de cette branche du lac, les montagnes qui le bordent se rapprochent et forment une sorte de *crique* extrêmement étroite, ay an

peine un mille de large ; bientôt après il s'élargit et forme la seconde branche ou *lac de Schwitz.* A l'ouest est le canton d'Underwald, à l'est celui de Schwitz ; les montagnes en cet endroit sont plus hautes et plus variées ; plusieurs sont couvertes, jusqu'à leur sommet, de la plus riante verdure ; d'autres plus escarpées et plus sauvages, tantôt s'élèvent en amphithéâtres couverts de forêts, et tantôt s'avancent dans le lac en fiers promontoires.

Vers l'extrémité de cette branche le lac forme une baie considérable, au fond de laquelle est le village de *Brunnen.* De là on aperçoit un moment le bourg de Schwitz, chef-lieu du canton de ce nom ; il est enfoncé dans les terres, à deux milles environ derrière Brunnen, et situé entre deux rocs très-hauts et très-aigus. Là, en tournant tout-à-coup sur sa droite on entre dans la troisième branche du lac, appelée lac d'*Uri ;* celle-ci se présente sous un aspect si grand et si majestueux, qu'elle fait une très-forte impression. Qu'on se figure un réservoir d'eau très-étroit et

très-profond, d'environ neuf milles de long, bordé de tous côtés par une chaîne de rocs extrêmement sauvages, dont les différentes plates-formes sont couvertes de sombres forêts de hêtres et de pins suspendues sur l'abîme ; qu'on se figure ces rocs presque perpendiculaires, formant autour du lac un mur si escarpé, que dans toute son étendue on distingue tout au plus quatre ou cinq places où l'on pourrait aborder. A droite près de l'entrée, on voit à une petite distance du rivage un quartier de rocher qui s'en est détaché; sa hauteur est d'environ soixante pieds, et une touffe d'arbrisseaux couvre sa cime.

Passage Saint-Gothard.

La Suisse est une contrée délicieuse par la diversité des aspects sous lesquels la nature s'y présente; en approchant du Saint-Gothard, à quelque distance de *Wasen*, la contrée se métamorphose tout-à-coup, et devient de plus en plus sauvage et déserte; bientôt on ne rencontre plus une seule trace d'habitation, on ne voit pas

un arbre, si ce n'est quelque pin noueux égaré parmi les rochers ; on ne distingue pas un brin d'herbe; les roches plus hautes, plus escarpées, plus décharnées, sont presque perpendiculaires; dans cette horrible solitude, on trouve un pont jeté sur un précipice, au fond duquel la *Reuss*, qui roule du haut d'une montagne couverte de mousse, tombe en une longue cataracte rompue par des rochers énormes qu'elle a entraînés dans sa chute. Ce pont est appelé *pont du Diable*, parce que le peuple attribue au diable tous les ouvrages qu'il croit au-dessus de l'industrie et de la force de l'homme. Notre voyageur s'arrêta sur cette arche étonnante pour regarder la cascade. La bruine épaisse qu'elle lançait à une hauteur considérable, retombait sur lui en forme de pluie, et il assure que lorsqu'on n'a pas vu ces magnifiques horreurs, il est impossible de s'en faire une idée.

L'auteur croit aussi donner une idée juste du Saint-Gothard, en disant que c'est une énorme montagne chargée sur le dos

des autres montagnes, qui depuis le lac de Lucerne s'élèvent rapidement vers lui.

Les lacs situés au sommet du Saint-Gothard, comme tous ceux de la même espèce qui sont en grand nombre dans cette région, conservent toujours le même niveau, et sont dans toutes les saisons également profonds. Ils sont probablement formés et entretenus par la fonte des neiges, dont les sommets voisins sont couverts, quoique plusieurs de ces lacs soient isolés, et ne paraissent être alimentés par aucun torrent : ces neiges une fois fondues, pénètrent sans doute dans les interstices des rochers, qui se prolongent à de grandes distances, et récèlent les vraies sources de ces grandes masses d'eau.

Le passage du mont Saint-Gothard est une de ces créations étonnantes, qui prouvent jusqu'à quel point les efforts de l'homme peuvent triompher de la nature. Le chemin qui a quatorze lieues depuis Altdorf jusqu'à Airolo, n'a jamais moins de dix pieds de large, et ordinairement en a douze ou quinze; il est pavé dans la

plus grande partie de sa longueur, en quartier de granit, et semble être un ruban jeté négligemment sur les montagnes qu'il franchit.

Cette route est partagée en deux parties par la vallée d'Urseren; la première, et la plus étonnante, commence à Altdorff, et serpente le long du val de Schellemen; c'est là où les Suisses ont vaincu les difficultés les plus insurmontables : le chemin, suspendu sur les plus affreux précipices, et ne se détournant pour aucun obstacle, est soutenu en saillie par des voûtes sèches, quand les roches, presque perpendiculaires, lui refusent un double appui; franchit l'abîme quand il ne peut plus le côtoyer, au moyen des ponts les plus hardis et les plus légers que l'on ait jamais construits; traverse un roc de granit de quatre-vingt pas d'épaisseur, lorsque les montagnes entièrement fermées et absolument verticales semblent lui opposer un rempart impénétrable.

Le bouquet de bois qui est au-dessus d'Urseren est le seul du canton; il est

conservé avec tant de vénération, qu'il y a peine capitale prononcée contre quiconque en couperait un arbre. Jamais, en effet, une forêt sacrée n'a aussi bien mérité ce respect; c'est le *palladium* d'Urseren, il le protège contre la chute des lavanges qu'il divise à leur naissance; sa destruction entraînerait celle du village.

Le sommet du Saint-Gothard est une plate-forme de granit nu, entouré de quelques rochers médiocrement élevés, de formes très-irrégulières, qui, arrêtant la vue en tous sens, la bornent à la plus affreuse des solitudes. Trois petits lacs, dont nous avons déjà parlé, et le triste hospice des Capucins, interrompent seuls l'uniformité de ce désert, où l'on ne trouve pas la moindre trace de végétation; c'est une chose nouvelle et surprenante pour un habitant de la plaine, que le silence absolu qui règne sur cette plate-forme. On n'entend pas le moindre murmure; le vent qui traverse les cieux ne rencontre pas en ce lieu un seul feuillage, dont l'agitation bruyante trahisse son passage;

seulement, lorsqu'il est impétueux, il gémit d'une manière lugubre contre les pointes de rochers qui le divisent. Ce serait en vain qu'en gravissant les sommets abordables qui environnent ce désert, on espérerait se transporter, par la vue, dans des contrées habitables : on ne voit au-dessous de soi qu'un chaos de rochers et de torrens ; on ne distingue au loin que des pointes arides et couvertes de neiges éternelles, perçant le nuage qui flotte sur les vallées, et qui les couvre d'un voile souvent impénétrable ; rien de ce qui existe au-delà ne parvient aux regards, excepté un ciel d'un bleu noir, qui descendant bien au-dessous de l'horizon, termine de tous côtés le tableau, et semble être une mer immense qui environne cet amas de montagnes.

Les malheureux capucins qui habitent l'hospice, sont pendant neuf mois de l'année ensevelis sous des neiges, qui souvent, dans l'espace d'une nuit, s'élèvent à la hauteur de leur toit, et bouchent toutes les entrées du couvent ; il faut alors se

frayer un passage sur les fenêtres supérieures, qui servent de portes, et l'on juge que le froid et la faim sont des fléaux auxquels ils sont fréquemment exposés.

Maisons. — Nourriture.

Dans les Alpes, presque toutes les cabanes sont bâties en bois, sans mélange d'aucune autre matière. Des troncs équarris de sapins ou de mélèses, posés les uns sur les autres, de manière que leurs extrémités se croisent, et que leur assemblage forme un parallélogramme, dont les lambris sont massifs: voilà le principe de leur construction. Pour éviter les larges interstices que les différentes pièces de bois laisseraient entre elles, les parties qui se croisent sont évidées jusqu'à la moitié de leur épaisseur, en sorte qu'elles s'emboîtent et se rapprochent les unes des autres. Le comble de ces cabanes est un toit brisé très-aplati, dont la charpente élevée d'une manière aussi simple et aussi solide, est extérieurement revêtue de feuilles de bois d'environ deux pieds de long

sur un pied de large. Sur chaque rang transversal de ces feuilles on couche une pièce de bois de la longueur du toit, sur laquelle on appuie de gros quartiers de pierres, destinés à affermir sa couverture contre les efforts du vent. Cette manière de bâtir est parfaitement solide.

Sur les hauteurs les plus considérables, où le bois manque absolument, les huttes des bergers sont construites avec des pierres plates amoncelées en mur sec, le toit même est formé avec les mêmes pierres artistement rangées et soutenues.

Dans les montagnes, les maisons n'ont ordinairement qu'un rez-de-chaussée très-bas; dans la plaine on y ajoute un premier étage. L'un et l'autre sont assez élevés et assez commodes dans les habitations considérables; mais dans les cabanes des paysans les moins riches, le tout est très-resserré, et si bas qu'il est impossible à un homme d'une taille ordinaire de s'y tenir debout. Les maîtres de la maison habitent le bas composé d'une seule chambre, au coin de laquelle est un fourneau de

maçonnerie grossière, élevé d'environ trois pieds, et directement au-dessus une ouverture carrée est pratiquée dans le plafond; c'est par-là qu'on entre dans la pièce du premier étage, le fourneau sert d'escalier, et le lit est un sac plein de feuilles sèches.

La nourriture ordinaire des paysans est le lait, ou, pour mieux dire, ses décompositions; le fromage et le *serêt* sont leurs alimens solides, et le *petit-lait* est leur boisson. Le *serêt* est le précipité de la partie séreuse du lait, il est très-abondant et très-compact; on en mange une grande quantité; il sert de pain; les pommes de terre le remplacent aussi, et sont une nourriture habituelle. Voici le détail d'un repas des Alpes pendant la meilleure partie de l'année : on sert d'abord une considérable quantité de lait chaud ou froid, suivant l'usage du lieu, ensuite des pommes de terre bouillies et du *serêt*, et enfin du fromage de l'année, auquel on fait succéder du fromage très-vieux, quand on veut mettre du luxe dans le repas. En

mangeant le fromage, on s'abreuve de petit-lait presque clarifié, pour tempérer son âcreté. Le pain est une chose très-rare : et dans une grande partie des Alpes on n'en mange pas, si ce n'est de temps en temps en forme de régal, ou dans le fort de l'hiver, saison qui exige que l'on rassemble dans les cabanes toutes les provisions de conserve que l'on peut se procurer ; mais, dans ce cas-là, cet aliment est plutôt une espèce de galette sèche très-dure, que du pain.

Qui croirait qu'il existe en Europe, et à côté de nous, des habitations où il n'entre, pour ainsi dire, ni pain, ni vin, ni eau ? Ce qu'il y a, au reste, de plus extraordinaire, c'est que le café a pénétré dans ces montagnes, et qu'il s'y boit même avec une sorte d'intempérance.

Troupeaux. — Fromages.

Les Alpes fertiles sont divisées en premières et secondes montagnes, et souvent un berger a trois habitations ; une d'hiver, une de printemps et d'automne, et

une d'été. La première est la métropole; il la quitte au mois de mai avec sa famille, ses meubles et ses troupeaux, et va prendre possession de sa maison de printemps, que les neiges viennent d'abandonner, et qui est placée sur la croupe des premières montagnes ou Alpes inférieures : il y demeure jusqu'au mois de juillet, et pendant ce temps-là il descend quelques jours dans la plaine pour faire les foins, les sécher et les enfermer dans sa maison d'hiver. Au mois de juillet, les secondes montagnes, ou Alpes supérieures, se sont débarrassées de leurs neiges, et la famille va s'établir dans la maison d'été, où l'on reste jusqu'au milieu du mois d'août ; à cette époque on est chassé par les froids, et l'on redescend dans la cabane qu'on avait habitée le printemps ; l'herbe a repoussé, les troupeaux trouvent une nourriture abondante : dans cet intervalle, on envoie dans la plaine faucher le regain, et le joindre aux provisions d'hiver. Le bétail rentre enfin dans les vallées vers la fin de l'automne, et vit encore des reje-

tons de l'herbe des prairies, jusqu'à ce que les grands froids l'aient relégué dans les étables, où il est réduit au foin sec. Ce fourrage est encore augmenté par l'herbe que les hommes vont couper pendant l'été sur les rochers élevés, et sur le penchant des précipices, où les troupeaux ne pourraient l'atteindre : ils en forment de petites bottes qu'ils lient bien solidement, et qu'ils jettent de roche en roche, jusqu'au bas de la montagne, quand la nature du passage ne leur permet pas de les emporter.

Dans le Haut-Valais, les paysans de la plaine ne montent pas eux-mêmes sur les Alpes avec leurs troupeaux, on y envoie des bergers qui conduisent à la fois tout le bétail d'une communauté, et qui font le fromage sans distinction de vaches. Deux fois dans la belle saison les propriétaires s'assemblent dans les montagnes pour partager ces fromages, en raison des têtes de bétail qu'ils ont fournies au troupeau de la communauté. Si pendant le temps où il est ainsi réuni, il périt quelque vache, soit par maladie, soit par accident,

la perte n'est point à la charge du particulier, elle est répartie sur la communauté. L'application de cette loi n'est pas rare ; il arrive souvent, et surtout à la fin de l'été, que ces animaux se hasardent au bord des précipices pour atteindre quelques brins d'herbe qu'ils y laissaient, lorsqu'ils trouvaient ailleurs une pâture abondante ; alors les chutes sont fréquentes.

C'est pendant l'été, et au sommet des Hautes-Alpes, que l'on fait les fromages en grande quantité et de la meilleure qualité. On trait les vaches deux fois par jour, et le produit d'une vache est de six à douze pots de lait, de la plus mauvaise à la meilleure. Le pot équivaut à deux pintes : ce lait est si gras et si épais, que lorsqu'il est écrêmé, il égale encore en consistance notre meilleure crême. La crême de ce lait a la ténacité d'une pâte peu délayée ; en quelques endroits on l'essaie, en plaçant sur sa surface un couteau, qui doit surnager quand elle n'est point mêlée de lait.

Le fromage de la meilleure qualité se

fait sans sel dans toutes les Hautes-Alpes; la fermentation suffit pour lui donner une saveur qui paraît saline, et dans laquelle l'odeur aromatique des plantes des montagnes domine sensiblement. Celui qui se fait dans les mois de juillet et août sur les pâturages les plus élevés, se conserve à l'infini. Les fromages, figurés en meules, de quelques pouces seulement d'épaisseur, et pesant depuis dix livres jusqu'à cinquante, sont long-temps empilés, contenus dans des cerceaux qui leur servent de moule, et chargés d'un poids très-lourd qui les resserre, les affaisse, bouche tous les petits intervalles, et exprime les dernières parties de la sérosité; alors ils ont acquis de la solidité, on les porte dans les granges où ils sont au frais et à l'air, mais garantis soigneusement du froid et de l'humidité, qui leur sont pernicieux. Ces granges sont des cabanes construites comme celles que l'on habite, avec cette différence que les pièces de bois entrelacées, qui composent leurs parois, ne sont point échancrées dans la partie où elles se

croisent, en sorte que ces cabanes sont des bâtimens à jour, dans lesquels l'air circule librement. De ces granges on porte les fromages dans des celliers, pour les mettre à l'abri des gelées de l'hiver : là on peut les conserver un siècle. Notre voyageur en a mangé plusieurs fois d'une vieillesse étonnante, entre autres chez le curé de *Lauterbrunnen*, qui en avait un de soixante ans : alors il ressemble pour la couleur et la solidité à un pain de cire jaune, il est extrêmement sec et s'écaille facilement. Sa saveur est d'une force excessive, et les vieillards du pays l'emploient quelquefoïs comme un digestif très-puissant, après le fromage moins ancien dont ils font leur nourriture.

Les fromages anciens sont peu communs et ne se vendent pas, tout le reste passe en Italie. Ceux qui passent le Saint-Gothard sont vendus à Milan par les muletiers, au même prix qu'ils ont été achetés dans les montagnes. On gagne leur transport sur la différence du poids de Suisse à celui d'Italie ; la livre de Suisse a, dans

quelques parties, jusqu'à vingt-huit des onces, dont la livre de Milan n'a que dix-huit.

L'aigle des Alpes. — La chasse aux chamois.

L'*Ober-Hasly* est enfermé au levant, au midi et au couchant, par les montagnes de la Suisse les plus hautes et les plus aiguës; c'est une longue suite de roches coniques d'une épouvantable hauteur, qui sont les degrés les plus élevés de l'énorme amas de montagnes qui sépare le canton de Berne du Valais, et forme le centre des Alpes suisses. Autour d'elles, tout descend jusqu'aux plaines de l'Allemagne, de la France et de l'Italie : la Savoie seule oppose à cette masse une autre masse aussi respectable. Le *Mont-Blanc* est le centre de cet amas, comme le *Schreck-horn* est celui de l'autre; et du haut des cieux on verrait ces deux formidables rochers, entourés de leur cour sourcilleuse, se disputer, pour ainsi dire, l'empire des plus

hautes montagnes de l'ancien monde. *Le Mont-Blanc* est plus considérable; il jette autour de lui un déluge de glaces; tout est ruine dans les vallées qui l'environnent. Le *Screck-horn*, moindre en volume, et un peu moins élevé, mais incomparablement plus aigu, est défendu par de moindres rameaux de glaciers; cependant il est plus inabordable encore que son rival; les précipices qui ferment ses avenues sont plus profonds, ses glaces sont plus brisées, et sa pente est tellement escarpée, que la neige même n'y peut reposer. Comme le *Mont-Blanc*, il est le rendez-vous des nuages, et le dispensateur des fleuves; mais à ce dernier égard, peut-être, il a la supériorité : les rivières les plus considérables s'écoulent de ses domaines, et le dominateur des Alpes Grecques et Pennines ne peut lui disputer le Rhin entier, le Rhône et une partie du Pô.

Le nom de *Schrech-horn*, signifie *pic de terreur;* il a pour acolytes principaux

trois cônes de roche nue, un peu moins élevés que lui. Entre eux se trouvent des abîmes hérissés de glaces.

Quel terrible et sublime tableau que celui de cette contrée! Quelle étude que celle de ces monts de diverse origine et d'âge différent, qui attestent les grandes révolutions de la nature, ses lents travaux, ses caprices subits, et ses effrayans désastres! Quelles annales pour l'observateur que ces rochers que trente siècles ont formés ou détruits, que ces cadavres de montagnes renversées dans les profondeurs qu'elles dominaient, et ensevelis sous les glaces qui accompagnent la vieillesse de tous les êtres!

C'est au-dessus de cette région déserte et désolée que l'on voit planer le plus grand et le plus terrible des oiseaux, cet aigle des Alpes, qui surpasse de beaucoup en force et en grandeur l'aigle royal, et qui, n'habitant que les plus hautes montagnes de notre hémisphère, ne trouve que sur les plus hauts sommets de l'autre hémisphère l'espèce qui lui correspond.

Les habitans du pays le nomment *vautour des agneaux;* c'est l'oiseau qui répond au *cuntur* du Nouveau-Monde, comme les Alpes répondent aux Cordillières.

L'aigle des Alpes a quinze ou seize pieds d'une aile à l'autre lorsqu'elles sont étendues, et sa férocité égale sa force et sa grandeur : roi de l'air, il lui faut un espace immense pour subsister. La même région en voit rarement deux rassemblés; ils s'affameraient l'un l'autre, dans une contrée qui nourrit une multitude de leurs sujets.

C'est surtout contre le chamois qu'il faut lui voir déployer sa force et son adresse. Le chamois a sur la terre l'agilité que l'aigle a dans l'air; il se joue au bord des précipices, il franchit des distances au terme desquelles des ailes seules sembleraient devoir transporter; il atteint des sommets si escarpés, qu'ils n'offrent pas sur leur surface un espace où le pied de toute autre créature puisse reposer; il se précipite du haut des rochers les plus éle-

vés, sans craindre de rompre les ressorts d'acier qui le meuvent. Une force considérable est inséparable d'une telle agilité, et le chamois n'est point une proie indigne du plus terrible des oiseaux. Il n'est qu'un peu plus grand que la chèvre, mais sa force est très-supérieure à celle de tous les animaux de son espèce : il n'y a peut-être pas un homme assez nerveux pour retenir par les jambes un chamois de six semaines. L'aigle des Alpes va le chercher dans le fond des vallées inhabitées, où il paît à l'abri de la poursuite des hommes ; il l'attaque, l'effraie, et le force à chercher son salut dans la fuite. Les rochers sont l'asile ordinaire de ce timide animal : l'aigle l'y suit en tournoyant, et le force à gagner les hauteurs. Il franchit les glaces, s'élance de sommets en sommets avec une infatigable vitesse, jusqu'à ce qu'arrêté sur le penchant des abîmes, il n'ait plus d'autre ressource que de tenir tête à son redoutable ennemi. L'oiseau l'observe, le tourne, feint à diverses reprises de fondre sur lui ; le chamois oppose son front à ces fausses

attaques; mais dans l'instant où sa posture est assez gênée pour que son équilibre soit facile à ébranler, l'aigle s'élance, et d'un coup d'aile le précipite au bas des rochers, dans des profondeurs telles que son adresse ne peut le garantir d'une mort certaine: là il le suit, l'achève à coup de bec et le dévore.

La chasse du chamois occupe un grand nombre des habitans des Alpes. On peut facilement concevoir combien cette chasse doit être périlleuse au sein de ces inabordables déserts que la nature a donnés pour refuge au plus agile des quadrupèdes; des précipices, parmi lesquels le plus hardi montagnard n'erre qu'en tremblant, sont la patrie du chamois; il parcourt légèrement leurs hauteurs et leurs abîmes, que l'homme ose à peine mesurer des yeux; c'est cependant avec tous ces désavantages qu'un chasseur entreprend la poursuite d'un chamois; l'animal a la plus juste idée des distances; il ne s'éloigne pas un instant avant que l'homme soit à portée de lui nuire; mais au moment où il le suspecte,

il part comme un trait et s'élance vers les hauteurs avec une agilité qui devrait décourager tout autre ennemi qu'un aigle. Le chasseur juge sa marche, et le suit lentement, cherchant toujours à garder le vent en face, pour que le bruit de ses pas et les particules que son corps exhale, fuient derrière lui et ne frappent ni l'ouie, ni l'odorat de l'animal. Malgré ces précautions, il lui arrive souvent de ne point réussir à l'atteindre à la portée du fusil, jusqu'à ce que des rochers inaccessibles le forcent à s'arrêter. C'est alors qu'il faut de l'équilibre et du courage ; on juge ce que c'est que des précipices qui épouvantent un chamois et des dangers qui l'arrêtent ; imaginerait-on qu'une lourde créature humaine pût le forcer dans ce dernier retranchement, et parvenir à se trouver à quelques pas de sa proie, suspendue sur le penchant des abîmes et accrochée à quelque ride creusée dans le rocher, sur laquelle un talon ferré trouve à peine un appui ? Là, souvent le chasseur est dans l'impossibilité de se servir de son arme. Il

cherche à effrayer le chamois pour l'obliger à se précipiter ; mais si la profondeur est énorme, l'animal désespéré ne veut pas quitter son poste, et menace son ennemi de le précipiter lui-même ; il est arrivé quelquefois que le chamois s'est élancé contre le chasseur avec toute l'impétuosité dont il est capable, pour lui enlever son poste ou périr avec lui.

Un grand nombre d'hommes perdent la vie dans cette chasse ; les brouillards épais des Alpes, qui couvrent tout-à-coup la contrée d'un voile impénétrable, égarent les chasseurs dans les glaces, ou ils périssent de froid et de faim ; des orages subits mouillent les roches et les rendent si glissantes, que la chaussure, quelque bien ferrée qu'elle soit, ne peut s'y cramponner ; quelquefois, la chaleur a tellement desséché leurs faces brûlantes, et les a couvertes d'une poussière si mobile, que le malheureux qui les gravit s'est vu forcé de les humecter avec son sang, en se faisant à la plante des pieds et aux jambes de larges coupures.

La chair du chamois est excellente, sa peau est précieuse, ses cornes sont utiles, tout, jusqu'à ses os, est mis en usage.

C'est une chose singulière et effrayante que de voir un chasseur bernois voyageant dans les parties les plus âpres de ces montagnes ; rien ne l'arrête ; il dédaigne les sentiers ; partout où un rocher offre une inégalité, il trouve de quoi placer le pied. C'est surtout à la descente qu'il faut le voir, appuyé sur son bâton qu'il traîne derrière lui, se laissant glisser de roches en roches, n'ayant souvent pour station qu'un rebord de quelques pouces, et paraissant plutôt se précipiter dans la plaine qu'y descendre.

Glaciers.

Le glacier de *Grindelwald* et celui de *Furca*, sont les plus célèbres; ce dernier est placé entre les pointes hérissées d'un amas de roches nues, au fond d'une région déserte, désolée, entièrement inhabitable, tandis que le premier touche à une plaine fertile et n'est séparé par au-

cun intervalle de la plus riche culture. Près du glacier de Grindelwald, les pins, les saules, les chênes, les frênes, croissent et parviennent à leur perfection. Les pommes de terre, les pois, les navets, sont cultivés avec succès à l'ombre même des glaces. On cueille des fraises et des cerises sauvages et l'on trouve aussi des groseillers, des mûriers et des coudriers. Le reste de la vallée, qui est très-fertile, produit de l'orge, du seigle, du foin, du chanvre, et nourrit un grand nombre d'arbres fruitiers. On y entretient plus de deux mille pièces de gros bétail et près de trois mille de petit bétail.

Le village de Grindelwald, formé par un grand nombre de cabanes répandues çà et là dans la plaine et sur la pente des collines, offre un paysage singulièrement agréable et pittoresque, superbement relevé par le glacier voisin. Ce glacier qui du haut de la montagne s'étend jusqu'au fond de la plaine en une courbe régulière, est encadré par une magnifique forêt. Ce glacier est un amas de pyramides sans

nombre, fondées sur un lit de glace, et qui, plus élevées et plus aiguës vers la plaine, où elles ont de quarante à soixante pieds de haut, diminuent à mesure que le glacier monte, et se terminent en une large surface de glace, rompue en tout sens par de larges et profondes crevasses. On y monte par un sentier presque impraticable qui cotoie la région glaciale ; on est obligé de gravir à tout moment sur les faces escarpées et brisées de rochers presque perpendiculaires ; on est suspendu pour ainsi dire au bord même des précipices, où l'on court de véritables dangers.

Dans l'espace qui sépare les montagnes, et qui maintenant est comblé par ce glacier, il y avait autrefois un chemin qui conduisait au Valais, mais cette communication est devenue impraticable.

Chute de Staub-Bach.

La vallée de *Lauterbrunnen*, à peu de distance de *Grindelwald*, est resserrée entre deux chaînes d'Alpes prodigieusement élevées et presque perpendiculai-

res, dont la plus haute est appelée *Pointe de la Vierge*. Le village de *Lauterbrunnen* situé dans le fond de la vallée et sur la partie accessible des collines n'est qu'un assemblage de cabanes détachées, et répandues, comme celles qui composent *Grindelwald*.

C'est dans ce lieu qu'on voit la célèbre chute du *Staub-Bach*. Elle est formée par un torrent, qui se précipite perpendiculairement d'une épouvantable hauteur, et se disperse en pluie fine. La plus grande partie de ces eaux tombe sans obstacle du haut de la montagne, dont la crête avance en saillie sur la plaine ; mais une petite portion rencontrant à moitié chemin une partie du rocher projetée en avant, la frappe et rejaillit avec une inconcevable violence. La hauteur perpendiculaire de cette chute est de neuf cent trente pieds. Sa partie supérieure offre un phénomène singulier également difficile à décrire ou à peindre. Au moment où le torrent échappe au canal qui le verse dans la vallée, le vent saisit et soutient quelques

filets isolés de ces eaux trop légers pour se précipiter avec toute la masse, et les promenant au gré de ses caprices, suspendus long-temps avant d'être dispersés en pluie, offre à la vue le singulier spectacle d'un petit torrent qui flotte dans les airs comme un ruban d'argent. La plus grande partie du *Staub-Bach* se dissipe en un brouillard errant qui humecte au loin les prairies, et en nuages qui s'élèvent dans l'atmosphère. Sans l'éminence dont nous avons déjà parlé, qui, à la moitié de sa chute, arrête une portion de ses eaux, déjà réduite en pluie, il n'en arriverait rien à terre qu'une légère vapeur; mais ce que cette roche rassemble découle le long de sa pente, et vient former au pied de la montagne un petit ruisseau, reste imperceptible d'une rivière assez considérable. Un vent très-fort souffle continuellement autour de cette chute: il est des plus impétueux au-dessous d'elle. Pendant l'hiver le torrent résiste quelque temps à la gelée; mais dans les grands froids, ses eaux réduites en gouttes se condensent en for-

me de grêle et représentent d'une manière sensible la formation de ce météore dans l'atmosphère. Cette grêle tombe avec un bruit épouvantable et annonce une congélation entière du torrent qui bientôt se présente sous la forme d'un énorme glaçon suspendu au bord de son canal, et dont le volume augmente jusqu'à ce que son poids l'entraîne et le fasse tomber sur les amas de glaces qui sont au-dessous de lui, avec un fracas que le tonnerre et les lavanges peuvent à peine égaler.

Le haut et le bas Valais. — Les goîtres. — Les cretins.

Le Valais s'étend dans une longueur d'environ cent milles, et se divise en haut et bas Valais. Les habitans de ce pays sont très-sujets aux goîtres, et ces excroissances y parviennent souvent à un énorme volume. Une autre incommodité encore plus extraordinaire afflige le peuple de cette contrée; c'est l'idiotisme. On rencontre de fréquens exemples de l'une et de l'autre de ces infirmités, et rien ne frappe davan-

tage, que la vue de quelques-uns de ces cretins étalés au soleil, la tête penchée et la langue pendante, offrant le plus dégoûtant tableau dont on puisse se faire une idée ; il en est dont l'imbécillité peut être regardée comme le dernier degré d'abrutissement dont la nature humaine soit susceptible ; rien ne peut éveiller leur intelligence ; l'expérience même, ce grand précepteur de tout ce qui vit, ne laisse aucune trace sur leur mémoire, et l'exemple ne les dispose point à l'imitation. Ce qu'il y a de remarquable c'est que pas un Valaisan ne manque aux égards que ces faibles créatures ont droit d'attendre ; et ce qui prouve qu'une opinion consacrée est la source de ces égards, c'est que les enfans mêmes, incapables d'une pitié raisonnée, et naturellement portés à insulter des êtres dégoûtans, ne les traitent qu'avec condescendance et respect : le sentiment qui tient ces informes créatures sous la sauve-garde publique, est évidemment celui qui a présidé au jugement de tous les peuples, quand ils se sont réunis pour regarder les

idiots et les insensés comme des innocens marqués par le ciel pour n'avoir nulle part aux crimes de la terre, et pour arriver sans obstacle au séjour des récompenses.

L'accablante chaleur que l'on éprouve au fond de quelques étroites vallées de ce pays, est probablement une des causes de l'inconcevable indolence des Valaisans; mais on peut aussi en attribuer une partie aux ressources d'un sol qui n'attend pas la culture pour produire, et dont la fertilité est, pour ainsi dire, gratuite et spontanée.

La malpropreté du peuple est dégoûtante dans le Haut-Valais, particulièrement aux environs de la ville de Sion, et chez les habitans même de la ville. En entrant dans le Bas-Valais, on y reconnaît les traces d'une industrie plus active; les habitans sont moins indolens, mais tout aussi malpropres.

Les deux chaînes de montagnes qui enferment le Valais, se séparent aux *Fourches* pour laisser un passage au Rhône qui y prend sa source; et de là s'écartant

fort peu, vont resserrer la partie inférieure de cette contrée entre deux murailles peu distantes, et d'une hauteur énorme, qui, au-dessous de Saint-Maurice, se rapprochent tellement, que le défilé était jadis fermé par une porte de fer et gardé par un concierge. Cet interstice, quelqu'étroit qu'il fût, était l'entrée la plus commode du Valais; le reste de son enceinte sourcilleuse en offrait à peine une de plain-pied, et une fois enfermé entre ses boulevards, on n'en sortait plus que par quelques affreux passages, séparés par de grandes distances Les habitans de ce pays avaient même la crainte de voir plusieurs de ces communications obstruées par les glaces, qui en avaient déjà envahi de semblables, et qui tendant à conquérir toute la chaîne de ces monts, paraissaient devoir isoler un jour le peuple qu'elle renferme. Mais on doit au génie français une route admirable de l'étendue de quatorze lieues, qui assure en tout temps les communications.

C'est de *Glyss* que part la route du

Simplon ; elle est ouverte par un pont de cent pieds de hauteur, sous lequel roule, en mugissant parmi les rocs, un torrent qui se précipite de la montagne; de là le chemin semble s'élancer sur le Simplon, en côtoyant de superbes pâturages. A peine a-t-on parcouru une lieue, qu'on se trouve à deux mille pieds de hauteur, au milieu d'une forêt de mélèses, dont la fraîcheur et l'ombre charment le voyageur. Plus on avance, plus les beaux sites se multiplient.

Le pont de *Ganther* est un des plus hardis de ce passage; il est construit en face d'une des plus fortes avalanches du Simplon; et la solidité de sa construction est telle, que la chute des avalanches ne peut être qu'un spectacle et jamais un danger.

Arrivé sur le plateau, l'aspect des bouleversemens remplace la variété et le mouvement des vallées. Au fracas des torrens succède le triste sifflement des vents; le glacier s'élève seul devant vous, et domine une nature stérile et déserte. Non loin de là, l'hospice semble appeler au milieu de

ces lieux sauvages, le voyageur surpris par la tourmente.

Au tournant de ce mont on aime à voir quelques châlets, à retrouver un village assez étendu, celui du Simplon, dont les habitans robustes et endurcis aux rigueurs du climat, subsistent de quelques pâturages, et du produit des services qu'ils rendent à ceux qui passent la montagne. De ce village, la route conduit dans la vallée de *Gundo*.

Deux chaînes de montagnes, presque verticales, s'élèvent dans les airs; le chemin et le torrent forment toute la largeur de la vallée. A peine a-t-on fait une demi-lieue dans cet antre sauvage, que ces immenses rochers changeant de nature, déploient à la vue le plus sombre et le plus imposant spectacle. La vallée se creuse, le passage de quelques petits ponts laisse voir à celui qui les traverse d'horribles profondeurs. La *Doveria* se précipite de gouffres en gouffres, ses eaux écumantes se brisent contre les rocs qui leur refusent passage : c'est dans cette enceinte des plus

sublimes horreurs, que la route traverse une longue galerie percée dans le granit. La vallée de *Gundo* porte partout les traces des siècles passés et des révolutions successives qu'ont éprouvées les Alpes. En quittant ces froides régions, la route mène tout-à-coup, par un circuit rapide, sur le pont de *Crévola*, que l'on trouve d'autant plus beau, qu'il termine une des plus sauvages vallées des Alpes. L'œil se repose agréablement sur le magnifique bassin de *Domodossola*, où les sites charmans, les belles maisons de campagne, la fertilité du sol, annoncent qu'on arrive en Italie.

Cette route célèbre qui traverse le Simplon, franchit dans ses divers développemens des précipices, affronte des glaciers, compte dans son cours vingt-deux ponts, six galeries, dont une de deux cents mètres de long, quatre forêts de pins et de mélèses, plus de trente cascades; elle s'embellit de tous les paysages, de tous les effets pittoresques de la montagne, et atteste partout le triomphe de l'art sur la nature.

Les montagnes du Bas-Valais offrent un tableau nouveau à celui qui n'a pas encore vu ces énormes masses dans leur décrépitude. L'imagination s'épouvante quand elle se voit forcée de mettre un terme à l'éternité qu'elle était tentée de leur accorder. Nulle part en effet la destruction ne paraît aussi menaçante, aussi victorieuse : on voit avec terreur la puissance des moyens qu'elle emploie pour ébranler ces vastes rochers, et l'étendue de leurs dimensions rassure bien moins contre leur chute totale, qu'elle n'effraie sur les suites de ce bouleversement.

La chaîne exposée au nord est beaucoup plus dégradée que sa parallèle ; elle n'offre à la vue que des escarpemens dont la crête ombrage la base, d'immenses éboulemens, des ravins où roulent confondus les monstrueux débris de ces monts.

C'est cependant à ces ruines que le Bas-Valais doit l'extrême fertilité qui le distingue : sans ces bouleversemens il serait encore revêtu, comme le Haut-Valais, de la monotone verdure qui couvre la croupe

des hautes montagnes; il n'aurait que des pâturages. C'est à ces murs perpendiculaires qu'il doit la chaleur concentrée qui féconde la plaine. Parmi leurs débris, la charrue a trouvé des surfaces horizontales; la vigne s'est attachée à un sol divisé et convenable; une forêt s'est élevée sur un vaste éboulement; la somme totale des superficies habitables a augmenté, et bientôt à la pente uniforme et stérile des montagnes, on a vu succéder un amphithéâtre de plates-formes cultivées. Ainsi la vie naît de la mort; et l'on se formera de cette contrée une idée juste, en la considérant comme un de ces vastes édifices, monument des siècles passés, dont la nature vient de s'emparer; la destruction change sa forme, le soleil pénètre enfin dans ses froides basiliques, une riante végétation couvre ses tristes débris, et des familles innombrables d'êtres peuplent son enceinte long-temps déserte.

Dans une telle contrée l'homme est sans cesse aux prises avec la nature, et l'on reconnaît partout la main victorieuse de

l'art. C'est dans ces monts qu'on apprend à détourner un torrent, à vaincre par l'adresse des eaux furieuses qui renverseraient les digues les plus puissantes ; à créer des sentiers le long d'un escarpement vertical; à faire franchir les précipices à de faibles ruisseaux, qui doivent fertiliser successivement les différentes plates-formes de plusieurs montagnes ; mais souvent l'art et les forces humaines, après avoir combattu quelque temps avec succès les volontés partielles de la nature, sont contraints de céder à ses grandes déterminations : la vieillesse de ces monts a ses maladies nécessaires.

« J'ai vu, dit l'auteur, leurs vallées abandonnées à la fureur de tous les torrens déchaînés. Le Bas-Valais à la fois inondé et brûlé, était submergé par le Rhône, qui ne souffrait d'autres rives que la chaîne qui borne le pays qu'il ravageait, et qui bouillait, pour ainsi dire, sous le soleil du mois de juillet. Forcé d'abandonner les plaines noyées, je cherchai un refuge sur les hauteurs ; là je jouissais du

plus beau et du plus affreux des spectacles. Sous mes pieds la plaine transformée en un vaste lac, m'offrait un tableau de désolation. Je voyais des villages et des forêts à demi-submergés, qui commençaient à peine à sortir du sein des eaux; des ruines, de vastes champs de gravier, déplorables monumens des ravages du fleuve. Plus haut, le spectacle changeait, et sur les différens étages des montagnes, je distinguais de riches bourgs, témoins indifférens des ravages dont ils n'éprouvaient pas la fureur; des moissons sur des plates-formes inaccessibles aux eaux; des vignes chargées de raisins qui ne recevaient que les influences favorables du soleil, quand l'ardeur de cet astre alimentait le dévastateur des vallées, en dépouillant les montagnes de leurs neiges séculaires. Enfin, au-dessus de ce théâtre de fertilité, les glaces éternelles qui couvrent tous les sommets, offraient à mes yeux l'empire aride de l'hiver; le même nuage qui répandait la pluie et lançait la foudre dans la plaine, couvrait les hauteurs d'une

nouvelle couche de neige : un seul de mes regards embrassait à la fois et les climats et les saisons. »

Vallée de Chamouny.

Le voyageur approchant de la vallée de Chamouny, voit devant lui les grandes montagnes de la Savoie s'élever majestueusement, accompagnées de leurs glaciers.

Cinq de ces glaciers, dirigés vers la vallée, descendent presque au niveau de ses plaines, séparés par de sauvages forêts, des champs couverts de moissons, et de verds pâturages. C'est ainsi que d'immenses amas de glace s'entremêlent avec ce que la culture peut offrir de plus riche, de manière que ces divers objets se succédant sans cesse, offrent une suite de contrastes également singuliers et frappans. Tous ces rameaux de glaciers, que l'on peut appeler vallons de glace, puisqu'ils sont ordinairement situés dans les intervalles que les montagnes laissent entr'elles, ont plusieurs lieues de long, et vont se réunir au pied du Mont-Blanc, le

plus haut mont de l'Europe, et probablement de l'ancien monde.

Le glacier des *Bossons* est un bel amas de glaces auquel sa forme a fait donner le nom de *murailles*. Ces murailles sont de longues chaînes de glaçons, d'une épaisseur et d'une solidité prodigieuses, qui s'élèvent perpendiculairement de leurs bases, et se suivent dans des directions parallèles. Quelques-unes de ces chaînes ont plus de quatre cents pieds de hauteur. Dans le voisinage de ces murailles on remarque des pyramides et des cônes de glace de toutes les proportions et de toutes les grandeurs, qui s'élèvent à une hauteur considérable, sous les formes les plus bizarres et les plus magnifiques.

La vallée de glace de Montanvert est presque entièrement bordée d'arbres. Une vaste voûte de glace s'ouvre au pied de ce glacier; sa hauteur approche de cent pieds, et sa cavité rassemble les eaux produites par la fonte continuelle des glaces et des neiges qui suintent de toutes parts et forment l'*Arveron* qui, s'élançant avec

une extrême impétuosité, roule une masse d'eau considérable. Pour approcher de l'extrémité de cette arche on traverse une forêt de pins ; ceux de ces arbres qui avoisinent la voûte ont environ quatre-vingt pieds de haut, et sont probablement très-vieux. Entre eux et le glacier on en remarque d'autres que leur forme, leur contexture et leur moindre hauteur, doivent faire présumer beaucoup plus jeunes. Enfin, quelques troncs, semblables à ceux-ci, ont été déracinés et ensevelis sous les glaces.

En quittant Chamouny, on voit les montagnes diminuer graduellement de hauteur, et les vallées que l'on parcourt se diversifier d'une manière très-agréable dans leurs formes et leurs productions. A peu de distance de *Magland*, on s'arrête pour admirer une superbe chute d'eau, nommée la cascade d'*Arpenas*. Elle est formée par un torrent qui se précipite comme le *Staub-Bach* du haut d'un rocher, mais la masse d'eau est beaucoup plus considérable. En continuant sa marche on passe

par la *Bonne-Ville*, capitale du duché de Faucigny, bâtie au pied d'une formidable chaîne de rochers qui, à dater de ce lieu, dégénère en un cordon de collines. Enfin, l'on arrive au village de *Chene*, et l'on entre sur le territoire de Genève. Le contraste tranchant de la pauvreté des Savoyards et de l'opulence des Génevois, la nombreuse population de ces derniers, la propreté de leurs habitations, et l'état florissant de leur agriculture ; enfin cette multitude de maisons de plaisance semées dans la campagne ; tout se réunit pour exciter l'admiration du voyageur.

Quelques mots sur les Lavanges ou Avalanches.

Une masse de neige que son poids seul détache des hauteurs sur la pente desquelles elle était suspendue, est ce qu'on appelle une avalanche *de froid*, parce que c'est ordinairement en hiver que l'accumulation des neiges en détermine la chute. Elle est toujours accompagnée d'un fracas horrible, et rien ne peut s'opposer à

sa tendance. Des habitations, des villages entiers sont ensevelis ; des forêts sont rasées ; des roches même cèdent au choc, et sont entraînées. L'air ébranlé par le passage de cette masse énorme, va porter le ravage dans les lieux que les neiges ne peuvent dévaster. Un ouragan a moins de violence, et quelquefois le voyageur qui marchait hors de l'atteinte de l'avalanche a été précipité ou étouffé par ce souffle impétueux chargé de particules glacées.

La lavange de *chaud* ou de *poussière* diffère peu de la précédente. Elle a la même origine, mais elle est moins compacte, elle tombe moins en masse, et en se divisant elle couvre une plus grande étendue de terrain ; la neige qui la compose est une poudre glaciale, extrêmement fine et légère. Pendant les jours chauds de l'été, on entend fréquemment un bruit semblable à celui de la foudre qui éclate, ou d'un torrent qui se précipite d'une hauteur considérable sur une table de roche ; c'est une de ces lavanges éloignées qui tombe de rochers en rochers

sous la forme d'une cascade d'eau réduite en écume. Un vent chaud qui vient de la région méridionale, et que les habitans des Alpes suisses nomment *foen*, le même qui dès les premiers jours du mois de mars change tout-à-coup la température de l'air dans les contrées voisines, qui en un jour émaille les prés de violettes, et donne à celui qui le respire le premier sentiment du printemps; le *syroco* des Italiens balaye en peu de temps les sommets des Alpes. Alors les avalanches se succèdent sans interruption, les torrens s'élancent de tous les glaciers, et les rivières subitement enflées, submergent leurs rivages. Lorsque ce vent s'élève, il trouve au-dessus des Alpes une masse d'air glacé qui s'oppose à son passage; il la combat, il l'ébranle, mais ce n'est qu'au bout de deux jours qu'il parvient à prendre sa place, et les habitans des plaines septentrionales de la Suisse, sentent pendant deux jours un vent froid qui leur prédit le vent brûlant qui soufflera le troisième jour.

La lavange de *vent* est, dans le nombre des phénomènes de ce genre, celui qui rapproche le plus les plus hautes Alpes des terres septentrionales du globe. C'est un déplacement des neiges, occasionné pendant l'hiver par de violens ouragans. Ces neiges que le froid a conservées dans leur état de légèreté, sont enlevées par les vents, et transportées à de grandes distances. L'aspect de la région où ces vents exercent leur fureur, est changé en un instant; malheur à ceux qui se trouvent alors à ces hauteurs ! Les sentiers que les pas ont tracés disparaissent; les signaux, élevés de distance en distance pour indiquer la direction des routes, sont renversés; et si le malheureux voyageur n'est pas enseveli sous cette mer furieuse, il porte avec désolation les yeux sur une immense plage où rien ne guidera sa marche, et qui n'offre plus d'autres inégalités que les vastes ondes dont les vents ont sillonné sa mobile surface.

Placés au centre de la partie la plus riche et la plus tempérée du globe, ces

monts rapprochent de nous, et les contrées les plus âpres, et les régions les plus glaciales. Tout en ces lieux est d'une grandeur colossale.

Genève.

Genève est situé vers la partie la plus étroite du lac, au lieu même où le Rhône lui échappe en deux larges et rapides torrens, qui bientôt se réunissent; le fleuve divise la ville en deux portions inégales; il va recevoir la bourbeuse *Arve* à quelque distance de ses murs, et traverse une partie de la France pour aller se jeter dans la Méditerranée. Ses eaux avant d'être souillées par le limon de l'Arve, sont de ce beau verd transparent, qui est aussi la couleur du Rhin, quand il sort du lac de Constance. Le pays adjacent est extrêmement pittoresque et présente des tableaux magnifiques. L'on voit d'un côté ce beau lac, dont les flots viennent mourir sur un rivage uni, après avoir battu les roches menaçantes du Chablais; de l'autre, c'est la ville de Genève qui s'étend sur une

plaine fertile environnée de collines et de monts qui s'élèvent rapidement sous mille formes variées, mais dont les masses fièrement taillées, disparaissent cependant devant l'énorme amas des glaciers de Savoie, qui forment le fond du tableau, et dont les brillans sommets sont surmontés par le *Mont-Blanc*, épouvantable colosse qui domine tout ce qui l'environne.

La ville, placée partie dans la plaine, qui borde le lac, et partie sur une pente peu rapide, est irrégulièrement bâtie. Les maisons sont très-hautes, et la plupart de celles qui composent le quartier marchand ont des arcades de bois qui s'élèvent jusqu'à leur toit. Ces arcades soutenues par de nombreux piliers, obstruent les rues, et leur donnent un air sombre; mais elles sont fort utiles aux habitans qu'elles protègent contre le soleil et la pluie.

Genève est la ville la plus peuplée de la Suisse; cet avantage est dû à l'industrie et à l'extrême activité qui y règne, à l'étendue de son commerce, à la facilité avec

laquelle on y concède la bourgeoisie, et aux priviléges que le gouvernement accorde aux étrangers qui viennent s'y établir.

Pour un homme de lettres, Genève est un séjour très-intéressant. Il n'est aucune branche de connaissances qui ne soit cultivée avec le plus grand succès. Le savoir s'y montre sans pédanterie, l'étude se concilie avec les plaisirs de la société, et l'urbanité donne aux plus profondes discussions un véritable agrément. Jusqu'à ceux qui composent les classes inférieures du peuple, tout est instruit, et l'Europe entière n'a pas un lieu où les lumières soient aussi universellement et aussi indistinctement répandues.

Le pays de Vaud.—Lausanne.

Le pays de Vaud est une contrée ravissante; il est difficile surtout d'imaginer quelque chose de plus délicieux que la partie baignée par le lac de Genève; c'est un amphithéâtre presque continu qui s'élève insensiblement des bords du lac,

orné de superbes vignobles, de champs fertiles, de riches prairies, et parsemé de hameaux, de villages et de villes. Le rivage du lac est couvert d'un gravier extrêmement net, et ses eaux sont d'une telle transparence, que l'on distingue leur lit à une profondeur considérable.

Entre *Saint-Prés* et *Morges* le lac forme une baie magnifique; et ces deux villes sont placées précisément à l'extrémité des deux langues de terre qui la renferment. Le fond du tableau est toujours ce bel amphithéâtre qui s'élève graduellement vers le Jura.

Lausanne est bâti sur une pente si escarpée, que dans plusieurs rues ce n'est qu'avec beaucoup de peine que des chevaux peuvent traîner une voiture, tandis que les piétons gagnent les quartiers supérieurs à l'aide des degrés que l'on a fixés contre le roc; mais cet inconvénient est plus que racheté par les plus beaux points de vue qui existent. L'objet principal, celui qui fixe d'abord les regards, c'est le

lac formé comme un arc, dont les terres du pays de Vaud représentent la courbure, et les côtes du Chablais la corde. De Genève à Villeneuve, c'est-à-dire dans sa plus grande longueur, il a au moins quarante milles. Sa largeur varie beaucoup ; vers sa partie la plus étroite elle se réduit à trois milles; elle est de quinze environ entre Rolles et Thonon. Il n'atteint pas tout-à-fait à celle du lac de Constance, mais le paysage qui l'environne est incomparablement plus majestueux et plus pittoresque.

La route de Lausanne à Vevay est vraiment délicieuse; le chemin serpente sur le penchant des montagnes, bordé sans cesse par de superbes vignobles. L'industrie des Suisses n'est nulle part plus remarquable; en vain la montagne décharnée offre souvent à nu les faces escarpées du rocher qui la forme. On a su naturaliser la vigne sur ses pentes arides, en les chargeant d'un revêtement de terres rapportées, soutenues de distance en distance

par de petits murs secs, qui s'élèvent en amphithéâtre, depuis les rives du lac jusqu'à la crête des côteaux.

Canton de Berne.

La ville de Vevay est propre, bien bâtie, et située au pied des montagnes sur les rives du lac. On doit la compter dans le petit nombre des villes du canton de Berne qui ont un commerce un peu remarquable. Le lac est en cet endroit bien différent de ce qu'il est à Genève; ses rivages offrent des objets bien plus contrastés, plus agrestes et plus pittoresques. Les roches de la Savoie, fièrement projetées au milieu de ses eaux, l'environnent d'une chaîne semi-circulaire, dont la continuité n'est interrompue que dans le lieu où le Rhône se fraie un passage, pour se jeter dans le lac à quelques lieues au-dessus de Vevay.

Près de Vevay on trouve *Clarens*, et à l'opposite on voit *Meillerie*, lieux que J.-J. a rendus si célèbres.

Neufchâtel. — La Chaux-de-Fonds — Locle.

La principauté de Neufchâtel et Vallengin s'étend depuis le lac jusqu'aux frontières de la Franche-Comté. Sa longueur, du nord au sud, est d'environ douze lieues, et sa plus grande largeur de six. Le pays de *Neufchâtel* occupe la plaine et la partie inférieure des montagnes; le *Vallengin* est tout entier situé dans le *Jura*, qui se divise en plusieurs chaînes parallèles, dirigées de l'est à l'ouest, dont les intervalles forment sur les hauteurs différentes vallées. Le pied de ces monts offre quelques terres labourables et beaucoup de vignobles; leurs crêtes sont couvertes de vastes forêts, où l'on a pratiqué d'assez grandes clairières pour les convertir en pâturages, qui sont entrecoupés de quelques champs où l'on sème de l'orge et de l'avoine. Au surplus, ce qui attire le plus l'attention du voyageur, c'est moins l'état physique de ces vallées, que le génie

et la rare industrie de leurs nombreux habitans.

La *Chaux-de-Fonds* est un grand et beau village, situé dans une large vallée qui côtoie la Franche-Comté. De là, en continuant sa marche entre de jolies maisons qui bordent la route, et dont la campagne est parsemée, on arrive à *Locle*, autre village dans la même vallée. Ces deux villages, ou pour mieux dire ces deux petites villes, ont le même genre de commerce.

L'activité et l'industrie de ce petit peuple isolé, sont vraiment dignes d'admiration, et l'on est très-étonné de trouver les arts mécaniques portés à un tel point de perfection dans un coin du monde aussi retiré. On y fait un commerce considérable de dentelles, de bas, de coutellerie, et de mille autres articles de mercerie qui se manufacturent sur les lieux; mais c'est surtout dans la fabrication des montres et de tous les ouvrages d'horlogerie, que les habitans de cette vallée excellent émi-

nemment. Non contens d'exécuter eux-mêmes tous les outils nécessaires à cet art, ils en ont inventé plusieurs ; ils cultivent aussi tous les arts correspondans, et l'on trouve dans ces villages, peintres, émailleurs, graveurs, doreurs; en un mot tous les ouvriers dont les travaux doivent se réunir pour compléter cette branche de commerce. On fait monter à quarante mille le nombre des montres qui sortent annuellement de leurs ateliers. L'industrie créatrice qui règne dans ces montagnes, offre à l'observateur un spectacle bien satisfaisant; et nulle part, peut-être si ce n'est à Genève, on ne trouverait autant de gens aisés. Comme chaque individu est certain, non-seulement de se procurer les commodités de la vie, mais encore de voir bientôt ses enfans en état d'en faire autant, les mariages sont faciles et précoces. Tout, jusqu'aux femmes, est employé à quelque partie de la fabrication des montres, et l'on voit des enfans de dix ans gagner vingt sols par jour, à

donner avec la main le dernier poli aux instrumens d'acier que l'on emploie.

Il n'y a pas long-temps que la meilleure partie de ces vallées était encore une forêt continue. La transformation de ces déserts en fertiles pâturages, semés de riches habitations, est un des miracles de l'industrie.

Quelques-uns des habitans de *Locle* et de la *Chaux-de-Fonds*, se distinguent dans des arts mécaniques différens de l'horlogerie. Plusieurs ont inventé des instrumens de mathématique et d'astronomie, dont l'utilité est reconnue.

Les habitans de ces différentes vallées sont très-prévenans, et disposés à donner aux étrangers qui visitent leur pays, toutes les facilités qui dépendent d'eux. Ils ont, en général, un assez grand nombre de connaissance en différens genres; et comme ils emploient ordinairement à la lecture quelques-unes de leurs heures de loisir, on trouve des bibliothèques ambulantes dans la plupart de leurs villages.

Les maisons sont généralement petites,

mais agréables et bien bâties. On est frappé de la propreté et même de l'élégance qui règnent dans la plus grande partie.

L'Ermitage.

A une lieue de Fribourg, près du petit village de *Neuneck*, le voyageur s'arrête pour voir un ermitage remarquable par la singularité de sa structure; il est taillé dans le roc; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est d'être l'ouvrage de deux hommes. Sous ce rapport, il est véritablement fort curieux. Dans le cours du dernier siècle, un ermite creusa dans le rocher une caverne, précisément aussi profonde qu'il fallait pour qu'il pût s'y étendre de toute sa longueur. Son successeur voulut se faire une demeure plus commode, il pratiqua dans le sein de la montagne une chapelle, divers appartemens, des rampes d'escaliers pour les joindre, etc. La profondeur du tout excède quatre cents pieds, l'une des chambres a quatre-vingt-dix pieds de long sur vingt de large. Le clocher de la chapelle est élevé de quatre-

vingt pieds, et la cheminée de la cuisine en a quatre-vingt-dix. L'ermite qui a taillé dans le roc cet immense logement, employa près de trente ans à cet ouvrage. La situation de cet ermitage est charmante; le rocher dans lequel il est creusé est suspendu sur la *Sane*, qui serpente entre deux chaînes de collines, et remplit de ses eaux la vallée qui les sépare.

A peu de distance de *Neuneck*, on entre dans le canton de Berne; de ce lieu jusqu'à l'ermitage, on voit une superbe contrée, ornée de belles touffes de bois: à droite, on a la perspective magnifique d'une chaîne éloignée d'âpres rochers, au-dessus desquels s'élèvent quelques glaciers qui terminent la vue.

Berne.

En entrant à Berne on est charmé de l'extrême propreté et de l'élégance qui distinguent cette ville. La rue principale est très-longue et d'une largeur proportionnée. Les maisons, bâties d'une pierre grisâtre et soutenues par des arcades dont

le trottoir est parfaitement bien pavé, sont, en général, d'une structure uniforme. Un ruisseau d'une eau limpide, coule rapidement le long de la rue dans un canal préparé à cet effet ; et outre ce ruisseau, elle a un grand nombre de fontaines, qui sont à la fois un objet de décoration pour la ville, et d'utilité pour ses habitans. L'*Aar* baigne ses murs et l'environne en partie, serpentant sur un lit de roche, dont le niveau est bien au-dessous de celui des rues, et forme par l'escarpement de ses rives, une sorte de rempart naturel qui s'étend à une grande distance. La cathédrale est un bel édifice d'architecture gothique ; elle est bâtie sur une plate-forme qui a été élevée à grands frais au bord de la rivière, et d'où l'on découvre une des plus belles vues que la Suisse puisse offrir.

La campagne circonvoisine est parfaitement cultivée, et agréablement coupée par des collines, des bois, des clairières et des eaux. L'Aar roule au pied des murs de la ville avec une extrême impétuosité,

et l'horizon est terminé par la chaîne sourcilleuse des Alpes, qui s'élève fièrement à quelque distance, et dont les pointes les plus hautes sont couvertes de neiges éternelles.

Les hôpitaux vastes, aérés, et bien bâtis, sont soumis à d'excellens réglemens, relatifs, soit à la propreté, soit aux attentions dues aux malades. Les rues sont nettoyées par un certain nombre de coupables, condamnés à ce châtiment pour un temps proportionné à la nature de leurs délits; et comme les sentences des juges emportent rarement peine capitale, c'est la manière la plus usitée de punir les transgressions. Ces forçats sont distingués par un collier de fer garni d'une branche de métal qui se courbe au-dessus de la tête.

Les Bernois se font gloire de la politesse avec laquelle ils reçoivent les étrangers; effectivement ils ne négligent aucune occasion de faire paraître, envers eux, cette affabilité franche particulière aux Suisses.

Le canton de Soleure. — Bâle.

Le canton de Soleure peut avoir douze milles de long sur sept dans sa plus grande largeur. Son étendue embrasse à la fois des plaines de quelques parties du Jura. Le sol de ce canton est extrêmement fertile, et les parties qui sont dans le Jura abondent en excellens pâturages. Mais le commerce de la ville et du canton doit être compté pour rien, quoique leur situation soit extrêmement propre à entretenir des relations très-étendues.

Le chemin de Soleure à Bâle passe au milieu du Jura, et serpente le long de la vallée de *Balftahl*. Cette vallée est remarquable par sa fertilité, et, quelqu'agreste et hérissée qu'elle soit, elle est parfaitement bien cultivée dans plusieurs de ses parties.

Bâle est dans une situation délicieuse sur les bords du Rhin, et dans le lieu même où ce fleuve prenant une largeur, une profondeur et une rapidité considérables, quitte sa direction de l'orient à l'occident

pour tourner tout-à-coup vers le nord. Cette ville est divisée en deux parties jointes par un beau pont; la plus grande est du côté de la Suisse, et la plus petite du côté de l'Allemagne. Cette position est très-favorable pour le commerce. La première partie de la ville est ornée de quarante-six belles fontaines; dans la seconde se trouve l'église cathédrale, édifice magnifique où l'on voit la sépulture d'Anne, femme de Rodolphe d'Habsbourg, premier empereur de la maison d'Autriche, et celle du savant Erasme. On fait dans cette ville un très-grand commerce de quincaillerie.

Les lois somptuaires sont en vigueur à Bâle, comme dans la plus grande partie de la Suisse. Elles sont si rigoureuses que la danse même n'est permise que dans certaines occasions; les soieries, les dentelles, et tous les objets quelconques de luxe, sont également prohibés; l'usage des voitures dans l'intérieur de la ville est cependant permis. Mais cette tolérance est rachetée par une singularité extraordinaire; il est défendu à tout citoyen ou

habitant qui se sert d'un carrosse, d'avoir un domestique derrière. De telles lois peuvent paraître minutieuses, néanmoins elles ont rendu un grand service à cette ville; car malgré le nombre de familles considérablement riches qu'elle contient, il y règne une simplicité de mœurs admirable.

Le bas peuple de cette ville est en général si prévenu en faveur de sa patrie, qu'il paraît convaincu que le vrai bonheur n'existe qu'à Bâle; dans le fait, il n'est peut-être aucun lieu du monde où cette classe d'hommes soit aussi heureuse. Le moindre individu s'enorgueillit de sa liberté, et en a le droit.

Dans les villages aux environs de Bâle, ainsi que dans une grande partie de la Suisse, les paysans ont de longues barbes, la plupart couvrent leur tête d'un chapeau de paille semblable à ceux des femmes, mais dont l'extrême largeur leur donne un air très-grotesque. Leur habillement consiste principalement en un pourpoint sans manches, d'un gros drap brun, et des chausses bouffantes de coutil qui

sont d'une énorme largeur. Les femmes tressent leurs cheveux avec un ruban qui pend jusqu'au-dessous de la ceinture, et portent un chapeau de paille plat et sans ornement, qui leur sied très-bien ; elles ont un corset de drap rouge ou brun, sans manches, une jupe noire ou bleue, bordée de rouge, qui descend à peine au-dessous des genoux, des bas rouges à coins noirs et des souliers noirs. Leur chemise est fixée autour du col par un collier noir orné de rouge. Les femmes les plus considérables ont une petite chaîne d'argent suspendue entre les épaules, et dont les deux bouts passant sous les bras, sont rattachés au-dessous du sein, et retombent librement avec de petits ornemens d'argent qui y sont suspendus.

Quelques réflexions sur la Suisse.

Nulle partie de l'Europe ne peut se vanter de renfermer dans une étendue pareille à celle de la Suisse, un aussi grand nombre d'états indépendans, et une aussi grande variété de gouvernemens divers ; et cepen-

dant, cette nation divisée en républiques indépendantes, toutes limitrophes, et conséquemment exposées à un choc continuel d'intérêts opposés, se maintient depuis un long espace de temps, dans un état de tranquillité presque non-interrompue. Il n'est pas un pays où le bonheur et le contentement soient aussi universellement répandus sur le peuple; car, que le gouvernement soit aristocratique, démocratique ou mixte, qu'il soit absolu ou limité, le même esprit de liberté y préside.

Les sciences sont généralement moins répandues dans les états catholiques que dans les états protestans; mais dans tous, un homme de lettres trouvera fréquemment l'occasion d'étendre ses connaissances. C'est surtout pour le naturaliste que la Suisse sera une source inépuisable d'instruction et d'amusement, tant par l'étonnante variété des curiosités physiques dont ce pays est semé, que par le nombre considérable de personnes très-versées dans cette science qu'elle renferme; il n'est pas une ville et il est peu de villages où le voya-

geur curieux ne rencontre des cabinets dignes de son attention.

Quant à ce qui regarde l'agriculture, il n'est pas de pays où les heureux effets de l'infatigable et persévérante industrie soient plus remarquables. En voyageant dans la partie montueuse de la Suisse, on est souvent frappé d'étonnement en voyant des rochers autrefois arides, maintenant couverts de vignes ou de riches pâturages, en distinguant la trace de la charrue sur des pentes telles, que l'on conçoit à peine comment des chevaux ont pu s'y élever et s'y soutenir. En un mot, les habitans de ce pays ont surmonté tous les obstacles que le sol, la situation, le climat leur opposaient, et sont parvenus à neutraliser la fertilité dans les lieux même que la nature paraissait avoir condamnés à une stérilité perpétuelle.

Une simplicité de mœurs universelle, une franchise ouverte et non affectée, un invincible esprit de liberté, caractérisent, honorent et distinguent ce peuple, parmi les nombreuses nations de l'Europe.

NOTICE
SUR CONSTANTINOPLE,

Extraite d'un voyage de M. de Pouqueville, publié en 1805.

Arrivée à Constantinople.

L'étonnement, la surprise ne peuvent s'exprimer, lorsqu'on arrive pour la première fois à Constantinople; l'œil même est toujours émerveillé de la vue pompeuse de cette ville, digne d'être appelée *la Reine du Monde.*

Ses sept collines, couronnées d'autant de mosquées impériales; ses amphithéâtres couverts d'une multitude de maisons peintes de diverses couleurs; ses dômes éclatans; des cyprès pyramidaux, mariés aux flèches élégantes et sveltes des minarets sur lesquels brillent le croissant; un port, arsenal de Mars où les vaisseaux bravent

Turcs.

les tempêtes, et qui se prolonge entre deux côteaux couverts d'édifices et d'habitations; les hôtels de Péra, les palais du grand roi (c'est le titre du sultan), le Bosphore, la riche Asie qui déploie le faste de Scutari et d'un rivage délicieux, des merveilles infinies entraînent, partagent et ravissent l'admiration.

Château impérial des Sept-Tours.

Le château impérial des Sept-Tours, que les Turcs nomment *Hiedicouler*, et les Grecs *Estacoulades*, est cité, dans l'histoire du Bas-Empire, dès le sixième siècle de l'ère chrétienne, comme un point qui servait à la défense de Constantinople. Les embrâsures de quelques-unes de ces tours, et de celles qui flanquent le rempart de la ville, depuis l'angle méridional de ce château jusqu'à la mer, ces embrâsures, noircies par le feu grégeois, annoncent que ce lieu fut le boulevard principal de la ville, du côté de la Propontide, dans les derniers temps de l'empire.

En 1453, Mahomet II, après un siége

opiniâtre, pénétra dans Constantinople, et parvint à s'emparer du château des Sept-Tours, dont la frayeur lui ouvrit une des fausses portes. Il paraît que le vainqueur, qui jugeait que ç'en était fait pour jamais de l'empire grec, s'occupa peu des Sept-Tours, dont il fit à peine réparer les brèches.

Depuis ce temps, ce lieu qui, dit-on, renferma les trésors des sultans, a été célèbre par de grands événemens, dont le principal est la mort d'un des plus vertueux des descendans des califes, du sultan Osman II; malheureux prince contre qui se leva la main d'un janissaire.

Depuis la mort d'Osman, les Sept-Tours ont été le théâtre de sanglantes exécutions, dont chaque pas rappelle les tristes souvenirs. Là, on voit le tombeau d'un visir, qui, pour prix de ses services et de la conquête de l'île de Candie, reçut la mort. Sur les murailles, de lugubres sentences, des noms de Turcs, de princes grecs, révèlent de tristes arrêts de mort. Enfin, des tours aériennes remplies de

fers, de chaînes et d'armes anciennes; des tombeaux, des ruines; le puits du sang, d'affreux cachots, des voûtes froides et silencieuses, sous lesquelles on trouve plusieurs passages du koran, quelques inscriptions; le cri funèbre des hiboux et des vautours, qui se mêle à celui des vagues : tel est le tableau que l'auteur représente.

Les Sept-Tours sont en outre particulièrement connues en Europe, pour être la prison où les Turcs ont coutume de renfermer les ambassadeurs et les ministres des puissances avec lesquelles ils sont en état de guerre.

Ces détenus sont distingués de tous les autres prisonniers de guerre, par un taïm ou traitement de table, que leur assigne le sultan; et enfin, par le nom de moussafirs ou ôtages, que les Turcs font sonner bien haut : c'est, à les entendre, une faveur spéciale que d'être les moussafirs du sultan. En effet, quoique gardés de près, on peut regarder cette détention comme une grace, en la comparant à la

situation des autres prisonniers de guerre, que les barbares condamnent aux travaux publics dans le bagne.

Les Sept-Tours sont décorées dans les diplômes impériaux ou firmans, du titre de *Forteresse impériale*, et, en cette qualité, elles sont gouvernées par un aga, qui a une garde à ses ordres et une musique. Cette place d'aga est ordinairement une retraite honorable et paisible, avec les appointemens de six mille piastres (environ dix mille fr.). Celui qui commandait le château pendant la captivité de M. de Pouqueville, appelé *Abdul-Hamid*, était un vieillard vénérable, d'origine tatare; il avait fait ses premières armes dans le sérail, en qualité de muezzin ou de sacristain. A l'âge de soixante ans, n'ayant plus de voix pour chanter sur un minaret, ou à la porte d'une mosquée, on l'avait créé commandant de place: brave homme, plein de vertus, il n'avait pas le fanatisme de ceux qui n'ont que les dehors de la religion. Si la crainte des délations de ceux qui l'entouraient le

rendait parfois sévère envers les prisonniers français, ceux-ci ne durent jamais l'accuser des vexations qu'ils éprouvèrent. Avare comme un Turc, il n'était cependant pas insensible aux petites attentions qu'on avait pour lui, et l'auteur le surprit plus d'une fois buvant sans façon avec le marmiton, qui était un papas grec de Cérigo ; c'est que la différence des conditions n'est comptée pour rien en Turquie, où un porte-faix peut devenir visir ou général dans vingt-quatre heures. D'ailleurs, un Turc qui est sûr de n'être pas vu des siens, traite volontiers d'égal avec un raïa, qu'il opprime en public.

Le château des Sept-Tours, situé à l'extrémité orientale de la Propontide ou mer de Marmara, est un pentagone assez régulier, dont chacun des saillans est flanqué d'une tour. Sa plus grande face, tournée à l'ouest, entre les deux tours qui appuient ses angles, en a encore deux autres qui forment les deux côtés de l'ancien arc de triomphe de Constantin qui conduisait à la Porte-Dorée. La porte qui donne entrée aux

Sept-Tours est ouverte à l'est du côté de la ville, et donne sur une petite place. La surface du château est d'environ cinq mille cinq cents toises carrées. Le plus grand côté, qui est du nord au midi, comptait autrefois quatre tours, dont trois seulement subsistent encore. La première forme un des côtés de la première porte de Constantinople; elle est ronde et couverte en plomb; le mur qui la joint, avec la première tour de marbre de l'arc de triomphe de Constantin, est de soixante pieds; il a un parapet, et est garni de six pièces de canon en fer, qui battent la campagne du côté de Barouth-Hané, sur le chemin de Saint-Etienne. Cette première tour de marbre, est une énorme masse de quatre-vingt-dix à cent pieds d'élévation, avec une plate-forme. Elle est bâtie en marbre poli, depuis sa base jusqu'au comble, du côté de la campagne, où elle forme un saillant qui s'avance de près de quarante pieds dans la seconde enceinte, et le marbre est brut du côté compris dans l'intérieur de la seconde enceinte intérieure.

Cette tour, quoique fendue par les secousses des tremblemens de terre, est encore en assez bon état.

L'arc de triomphe de Constantin, qui occupe le milieu entre les deux tours de marbre, conduisait à la porte dorée pratiquée dans le mur de la seconde enceinte extérieure des Sept-Tours. On ne peut plus juger des ornemens de cet arc qui était haut de plus de quatre-vingt-dix pieds, à cause qu'ils ont été pulvérisés par l'artillerie; mais, vu dans l'intérieur de la première enceinte, il présente encore en entier un vaste écusson entouré d'une couronne de laurier, ayant à la partie inférieure les foudres, et renfermant le chrysimon. Au-dessus de l'arc sont deux étages de cachots que les Turcs y ont bâtis, en y pratiquant deux voûtes en brique qui les soutiennent. La seconde tour renferme d'horribles et froids cachots qui ont entendu les soupirs de mille victimes dévouées à la mort. Le principal de ces antres, connu sous le nom de *cachot du sang*, mérite une description particu-

lière. La première porte qui y donne entrée est en bois ; elle s'ouvre dans un corridor de douze pieds de long sur quatre de large, au bout duquel on monte deux degrés pour arriver à une porte qui est en fer battu, et qui conduit à une galerie demi-circulaire ; à son extrémité se trouve une seconde porte en fer également battu, qui complète la même galerie ; enfin, dix pieds plus loin, il y a une porte en poutres énormes, qui ferme le cachot. On n'y entre point sans un frissonnement involontaire. Jamais la lumière du ciel ne pénétra dans ce lieu de larmes et de gémissemens! Jamais la voix d'un ami ne s'y fit entendre, pour consoler celui que le despotisme avait condamné à mort !

La sombre lueur des flambeaux y jette à peine une clarté mourante, tant l'air qui est renfermé dans ce gouffre est privé de ses parties vivifiantes ! A la faveur de ce reflet, on parvient néanmoins à lire quelques inscriptions tracées sur le marbre humide ; mais l'œil ne peut atteindre jusqu'à sa voûte perdue dans les ombres.

Au milieu de ce sarcophage, se trouve un puits au niveau du sol, fermé à moitié par deux dalles en pierres, qu'on a roulées sur sa bouche. Les Turcs lui donnent le nom de *puits de sang*, parce qu'ils sont dans l'usage d'y jeter les têtes de ceux qu'on exécute dans ce cachot, qui a pris de-là le nom de *cachot du sang*. Ainsi sont ensevelis dans un éternel oubli les noms des plus grands hommes de l'empire, dont un coup-d'œil du sultan dispose à son gré.

Dans la tour qui renferme le cachot du sang, il y a un escalier par lequel on monte à plusieurs autres cachots, dont la hauteur, qui excède celle des remparts, permet, par d'étroites meurtrières, de jouir de la vue de Constantinople. Les Turcs avaient coutume d'y renfermer les ministres détenus comme otages, qui depuis ont obtenu la permission de louer un autre logement. Le même escalier conduit sur la plate-forme de cette tour et de l'arc de triomphe, ainsi que sur celle de la seconde tour, mais l'entrée en est fermée en haut par une herse en fer, encombrée

d'arbustes et de ruines, qui prouvent qu'on n'a pas fréquenté ce belvédère depuis bien des années.

La porte d'entrée du château est pratiquée dans une petite tour de forme carrée, couverte en plomb, et dans laquelle on met provisoirement les prisonniers aux fers.

Passons maintenant dans l'intérieur du château des Sept-Tours.

La porte d'entrée peinte en rouge, garnie de lames de fer, est recouverte par une herse qu'on laisse tomber en cas de danger imminent. Après l'avoir passée, on se trouve sur le lieu même où fut étranglé le sultan Osman ; à droite, est une salle d'armes remplie de vieux boucliers, d'armes anciennes, de fers et de chaînes; et à gauche, se voit une petite cabane qui est le poste du kiaya.

Une chaussée pavée, bordée de boulets de marbre, conduit à la seconde enceinte intérieure. Pour y arriver, on passe près d'une petite mosquée qu'on laisse sur la gauche. Le reste de cette cour est rempli

d'une quarantaine de maisons, de jardins, de monceaux de pierres, et d'un fouillis de bois qui ont crû spontanément sur les décombres. Cette enceinte renfermait quelques maisons bien bâties; mais un incendie les détruisit, et depuis on n'a rien rétabli.

La seconde enceinte comprend la maison de l'aga, et celle des prisonniers ôtages, ou moussafirs. Elle est fermée par un cordon de murs de dix-huit pieds de haut, qui part en s'avançant pour circonscrire un espace carré qui embrasse les deux tours de marbre. On y entre par une grande porte peinte en rouge: à gauche est le corps-de-garde des soldats ou nébetgis; c'est une espèce de cabinet meublé d'un chétif sofa, et qui peut contenir dix hommes. On n'y voit ni armes, ni attributs militaires. Une douzaine de bâtons ou sopes sont les armes de ceux qui veillent en ce lieu. Au bout de ce mauvais pavillon, se trouve un mauvais cabinet occupé par un domestique; vis-à-vis ce corps-de-garde, est une aile de bâtiment

qui se prolonge jusqu'à six toises de la porte triomphale de Constantin; c'est la maison de l'aga.

La Porte, dans ses firmans, n'accorde à ses moussafirs que des cachots, et laisse à l'aga la faculté de leur louer une partie de son local. Celle qu'occupaient M. de Pouqueville et ses compagnons d'infortune, était divisée en un rez-de-chaussée inhabité, en premier et second étages.

Le pavillon attenant celui-là était habité par le commandant et par ses femmes. Il se trouvait sur le derrière un petit jardin, et l'ouverture de la première tour de marbre.

Une petite rue pavée, qui, de la porte d'entrée de la seconde enceinte, conduit à l'arc de triomphe, sépare la maison de l'aga, du jardin qui est bordé de palissades de se côté. Ce jardin a la forme d'une équerre, dont un des côtés, parallèle à la seconde tour de marbre, a dix toises quatre pieds de long sur trois de large, et l'autre, qui est parallèle à la maison de l'aga, a six toises sur une semblable largeur. Dans la première partie se

trouve le cimetière des martyrs, qui occupe une surface carrée de deux toises; c'est là où les Turcs conservent les tombeaux de ceux de leurs chefs qui périrent à l'assaut des Sept-Tours. Ils maintiennent la forme des fosses, auxquelles ils donnent des proportions gigantesques, pour inspirer une haute opinion de leurs belliqueux ancêtres. Ce lieu est environné d'un petit mur de deux pieds d'élévation, et toutes les nuits on y entretient un fanal, que le meuzzin est chargé d'allumer.

Les Sept-Tours sont habitées, dans la première enceinte, par quelques pauvres Turcs, qui y ont leurs maisons et leurs familles. Ils sont attachés à la garde du château, et, pour vivre, ils excercent en outre quelques professions. L'iman de la petite mosquée qu'elle renferme y a son logement, et sa juridiction s'étend aux environs pour le casuel des enterremens et des autres cérémonies de son culte; ce qui lui rapporte quelque bénéfice.

L'air des Sept-Tours est, en général, malsain, et peut donner le scorbut; dans

l'été, les murailles, échauffées par le soleil, transforment cette enceinte en une fournaise dont la température est fatigante. Le vent du nord est, pour la ville entière, le seul qui puisse la rendre saine; car si le vent du sud (*lodos*) souffle pendant quelques jours, il apporte avec lui des brouillards, et l'odeur des manufactures et des boucheries voisines, qui seraient funestes si une semblable température avait de la durée. Qu'on joigne à ces inconvéniens, l'incommodité des insectes des pays chauds, et une quantité de scorpions jaunâtres qui se glissent jusques dans les lits, et on aura une idée des localités.

Tableau de Constantinople.

Le voyageur, en observant cette ville, l'honneur des plages qu'elle commande, et la gloire du monde, si elle était habitée par un peuple civilisé, s'étonne de la beauté de Constantinople et de la magnificence de son port. Mais il éprouve d'autres sentimens dès qu'il pénètre dans l'intérieur

de la ville. Fatigué de l'inégalité du terrain de ses amphithéâtres si beaux en perspective, il ne trouve que des rues étroites, sans pavé, remplies de poussière ou de boue; partout des portes fermées et un silence étonnant, que les cris du peuple ou de l'industrie ne viennent point interrompre. Dans les endroits consacrés au commerce, à peine, au contraire, peut-il respirer. C'est là où les flots de la multitude se poussent, se heurtent, mais sans bruit, et sans le fracas inséparable des marchés de nos pays, et des assemblées européennes. Si le voyageur entre dans les bezestins, quelle immense quantité de richesses et de marchandises étalées sans ordre et sans goût, se présentent à sa vue! Ici pourtant l'insouciance s'est éveillée; on a pris des mesures contre les incendies. De hautes murailles, des portes en fer, des voûtes solides, ont transformé des magasins publics, en de petites villes, au sein de Constantinople même, et les ont mis à l'abri d'une révolte. Mais ces lieux, avec ces avantages précieux, ne sont pas

sans de grands inconvéniens, dans les temps de peste.

Le Turc qui y étale les schalls précieux des Indes, les armes, les bijoux, les diamans les plus rares, n'est plus là comme dans un magasin obscur; ses mouvemens, ses calculs sont en évidence .... Il semble qu'il ne s'en inquiète pas; et il ne met pas même d'empressement à vendre. Incapable de surfaire, il retire sans mot dire, la marchandise dont on lui offre un prix inférieur à sa demande. Il semble assis dans son comptoir, plutôt pour obliger que pour s'enrichir; et il est assez ordinaire de le voir quitter sa boutique, sans en laisser la surveillance à personne. Dans ce bezestin, où tout pique la curiosité, on voit, à côté du Turc flegmatique, le Grec industrieux et actif, l'Arménien probe et réfléchi, et le Juif avide, qui exercent leurs talens, et déploient leur industrie. Que de ressources ! quelles nuances ces caractères opposés présentent à la fois !

Un Turc qui vend d'un air de protec-

tion ; le Grec délié qui se défend sur le prix de ce qu'il propose, en faisant valoir les ruses de son esprit naturel, et en prenant le ciel à témoin de sa probité et de son désintéressement ; un Arménien occupé à peser ses bijoux, son or, son argent, et à établir froidement ses spéculations, en portant même ses regards vers les chances de l'avenir ; tandis que le Juif achète, vend, offre sa médiation dans les affaires, est toute activité, toute attention, sans que le mépris ou l'aversion qu'il inspire puisse le rebuter ; il ne répond même aux injures, aux vexations, aux injustices, que par des signes de soumission et des paroles suppliantes. Tel est le coup-d'œil des marchands dans un bezestin. Qu'on y ajoute l'aspect varié des rues, où sont distribuées tant de boutiques différentes, l'odeur des parfums qui s'exhale au loin, et on aura une idée complète de ces vastes dépôts.

Si de ces lieux on veut visiter un autre marché, où l'homme ne rougit pas de vendre la plus belle et la plus intéressante

moitié du sexe, on passe au bazar des femmes. Là un spectacle singulier offre encore des sujets de méditations.

Qu'on se figure un vaste bâtiment carré, environné de portiques ou plutôt d'un hangar qui règne sur tous les côtés, ayant une cour au milieu, et on aura le plan du bazar des femmes de Constantinople. Sous les portiques, où s'ouvrent les portes des logemens des esclaves, règne un banc adossé au mur, et quand il pleut, on les expose en vente sous cet abri.

Le jour où M. de Pouqueville pénétra dans ce lieu, comme il faisait très-beau, il vit les esclaves, au milieu de la cour, assises sur des nattes, les jambes croisées, et divisées par groupes de quinze. Les vêtemens de bure blanche qui les couvraient annonçaient leur triste condition; mais elles n'en paraissaient point affectées, car elles riaient et babillaient avec assez de bruit, pour qu'on eût peine à s'entendre. Les Turcs qui venaient les marchander, rôdaient de groupe en groupe, leur fai-

saient ouvrir la bouche, regardaient leurs mains, et les examinaient comme on examine des animaux.

De ce bazar, on porte ses pas à Sainte-Sophie, pour acquitter le tribut d'admiration que tout étranger doit à ce monument.

En payant un imam, on obtient sans peine l'entrée des galeries de Sainte-Sophie, et on peut à son aise contempler cette basilique, dont les marbres précieux font le plus grand mérite. Les Grecs de l'empire n'en parlent pourtant qu'avec une sorte d'engouement, qui la placerait au-dessus des sept merveilles du monde; et ils ont encadré, dans un cantique vulgaire, les détails des richesses qu'elle renfermait autrefois. Le poëte Bon Papas, vivant probablement au temps de la prise de Constantinople par Mahomet II, nous a transmis que Sainte-Sophie avait dix-huit cloches et quinze crécelles, pour appeler les fidèles aux offices; qu'elle était desservie par cinquante-deux archiprêtres et par trois cent deux prêtres, vingt-quatre diacres, cinquante chantres et quarante-

deux confesseurs. Il entre ensuite dans quelques détails relatifs aux candelabres de vermeil, aux encensoirs et aux croix d'or, qu'on mit en sûreté ; mais il ne parle pas du luxe des décorations, de la beauté de l'architecture, dont ce qui reste est encore digne d'admiration. Il aurait pu récapituler les rentes considérables de cette basilique, qui étaient fondées sur les revenus de douze cents boutiques, que Constantin et Anastase y avaient attachées, et qui forment maintenant la dotation des imams.

Détails d'un repas du pays.

Ordinairement dans chaque maison turque un peu aisée, il y a trois tables séparées, savoir, celle du chef de famille, qui prend habituellement son repas seul ; la table des enfans qui, par respect pour le père, ne mangent point avec lui ; et celle de la femme qui vit isolée dans son appartement. Dans les harems où il y a plusieurs femmes, chacune d'elles a son couvert particulier, et toutes ces tables ne

peuvent pas recevoir plus de quatre ou cinq personnes.

Le Turc divise sa nourriture en deux repas, et l'homme puissant, qui vit dans la mollesse, y ajoute, dès le matin, un léger goûter. Comme tous sont dans l'habitude de se lever dès l'aurore, celui-ci, nonchalamment étendu dans l'angle d'un sofa, après son court namaz ou prière, frappe dans ses mains pour appeler l'esclave qui lui apporte sa pipe. Il savoure à longs traits la fumée de ce nectar, qu'il brûle avec des parcelles d'aloès, et reste sans parler, absorbé dans une profonde nullité; on l'arrache à cet état pour lui présenter une légère infusion de café moka bouillant, dans lequel le marc porphyrisé reste suspendu, et il le boit en aspirant doucement sur le bord de la tasse....; ses jambes croisées, sur lesquelles il est assis, lui refusent presque leurs secours; il invoque les bras de deux domestiques pour se soulever. Ses vêtemens amples, le coussin sur lequel il existe, l'excès prématuré des plaisirs, l'ont énervé. Il dit,

comme l'Asiatique son voisin : *Ne rien faire est bien doux ; mais, mourir pour se reposer, c'est le bonheur suprême.*

La matinée de l'homme opulent s'écoule de cette manière, ou en roulant machinalement entre ses mains son tchespi (sorte de chapelet dont les musulmans se servent comme de passe-temps). Vers le milieu du jour, on apporte le dîner. La plus grande simplicité règne dans le service ; on ne voit sur la table ni nappe (la table se met sur la nappe), ni fourchettes, ni assiettes, ni couteaux ; une salière, des cuillères de bois, d'écaille ou de cuivre, et une grande serviette d'une seule pièce, qu'on fait circuler sur les convives, forment l'appareil. On distribue le pain coupé par bouchées, et on garnit le plateau de cinq ou six plats de salade d'olives, de cornichons, de céleri, de végétaux confits au vinaigre, et de confitures liquides. On apporte ensuite les sauces et les ragoûts, et le repas se termine par le pilaw. En aucune circonstance on ne fait

usage de dessert, les fruits des différentes saisons tiennent lieu de hors-d'œuvres, et chacun mange à son gré pendant le dîner. Quinze minutes suffisent pour se rassasier, et le repas est un travail pour l'indolent, qui semble l'avoir fait en cédant à la nécessité, plutôt que par plaisir.

Les boissons, dont on ne fait usage qu'après avoir mangé, sont l'eau et le scherbet, qu'on présente à la ronde dans un verre de cristal, qui est commun à tous les convives; le vin, proscrit en apparence, ne se boit que dans les tavernes. Il n'y a que les derviches ou moines, les soldats, les marins, une partie de la bourgeoisie et du bas peuple, qui donnent le scandale de l'ivrognerie.

L'après-midi, le Turc riche passe son temps dans un keosk bien aéré. Celui qui habite les rives du Bosphore aime que sa vue plane sur les sites agréables de l'Asie, où reposent ses pères (1). Il contemple

(1) Les Turcs riches de Constantinople se font ordinairement enterrer en Asie.

cette terre, comme celle qui doit un jour servir d'asile aux musulmans, *lorsqu'une nation d'hommes blonds les auront chassés d'Europe* (1). Il s'enivre d'odeurs, des vapeurs de la pipe, et se rafraîchit avec le scherbet parfumé de musc, que ses esclaves lui versent. Eloigné ensuite de toute société, il appelle ses femmes, et, sans déposer rien de sa gravité, il leur commande de danser en sa présence.

Le souper qui est servi sur les tables, au coucher du soleil, est composé avec plus de soins que le dîner, mais il se passe avec autant de célérité. La pipe termine la journée, dont le cercle monotone n'admet presque jamais de variétés, ni de ces accessoires qui font le plaisir de la vie, par la nouveauté.

Telle est sommairement la manière de vivre d'un oriental, dont la sobriété offre un contraste frappant avec le repas somptueux des peuples énergiques du nord.

---

(1) Idée populaire que les Turcs regardent comme une prophétie.

Mais la table d'un européen qui vit à Constantinople présente une autre variété que celle d'un Turc. Pour composer son repas, le Franc fera servir le vin rouge de Ténédos et ceux de l'Asie; et il pourra varier, selon le temps, les fruits rares et délicieux qui abondent dans les marchés.

On lui présentera, aux époques où la nature les donne, des cerises du Pont, des pêches énormes, des abricots, des prunes, des pommes de sinope, des poires, des figues du Bosphore, des oranges, des limons, des cédrats de Chio, des dattes de l'Asie ou de l'Égypte; car, la navigation, en apportant le tribut des provinces, pourrait rendre Constantinople le séjour des Sybarites.

On a pour gibier communément, des perdrix, des lièvres, des faisans, des gélinottes, des cailles, des becfigues, etc.; et l'on trouve dans les marchés publics toutes les espèces de volailles.

Les jardins, si on en excepte les petits pois, l'oseille et les asperges, renferment tout ce que nous connaissons dans nos

pays. Ils fournissent, de plus, des gombos qu'on mêle avec les ragoûts ; des pommes d'amour d'une agréable acidité, des pimens, que le peuple recherche avec avidité, ainsi que des melongènes de toutes les formes. La plupart de ces denrées viennent aussi de l'Asie et des Iles.

C'est de ces jardins naturels de Bysance, qu'on voit aborder dans son port des flottes entières de caïques chargés de fruits odorans. Smyrne, Chio, Brousse en Bithynie, envoient un raisin long sans pepin. Nicomède, Chalcédoine, Scutari, fournissent le raisin muscat, supérieur à nos chasselas les plus exquis, dont on jouit long-temps, et que les Grecs, par un procédé simple, conservent frais pendant plusieurs mois.

La Morée fournit ses olives noires, ses anchois, ses sardines salées. Enfin, rien ne mauquerait pour satisfaire le goût, dans cette grande ville, si l'homme savait disposer convenablement des trésors qui l'environnent.

Quelques derviches, des hommes indo-

lens qui abhorrent le travail, semblent mesurer leur appétit sur ce qu'ils possèdent. On en voit qui passent une demi-journée avec une tasse de café à l'eau, et quelques pipes de tabac. Aussi les cafés sont-ils le rendez-vous des oisifs; on y fume, on y parle politique, on y raconte des histoires : des moines vagabonds ou calenders, y chantent des cantiques; dans quelques-uns de ces cafés on rase la tête, ou bien on fait la barbe. Avec ces avantages, ces cafés, remplis de charmes pour un oriental, sont, pour un étranger, un séjour fort ennuyeux.

Il est pourtant encore des hommes qui vivent à meilleur marché que ceux qu'on vient de citer. Etrangers aux plaisirs de la table, une pillule d'opium les soutient, les enivre, les jette dans des extases ravissantes dont ils vantent le bonheur. Ces hommes, connus sous le nom de *thériakis*, sont plus décriés que les ivrognes; ils commencent d'abord par un demi-grain d'opium et vont en augmentant la dose, dès qu'ils s'aperçoivent qu'elle ne produit plus

l'effet qu'ils désirent. Ils ont soin de ne pas boire d'eau, car ils seraient tourmentés de violentes coliques. Celui qui, à l'âge de vingt ans, prend l'habitude de l'opium, ne pousse guères sa carrière au-delà de trente ou trente-six ans. Au bout de quelques années la dose est déjà de plus d'un gros. Alors la pâleur du visage, la maigreur extrême annoncent l'état de cachexie; mais ce n'est que le prélude d'un marasme général, qui ne peut être comparé qu'à lui-même. La perte totale de la mémoire, le rachitisme, sont constamment les suites de cette fâcheuse habitude qu'aucunes considérations ne peuvent faire abandonner. La certitude de la mort, les infirmités qui la précèdent, sont incapables de corriger un thériaki. Il répond froidement à celui qui l'avertit du danger qui le menace, *que son bonheur est incomparable, quand il a absorbé sa pillule d'opium.*

Toujours hors d'eux-mêmes, les thériakis sont peu propres au travail; ils semblent ne plus appartenir à la société. Pour-

tant, vers la fin de leur vie, ou plutôt de cet état de stupeur dans lequel ils sont plongés, ils éprouvent des douleurs atroces, et une faim continuelle, ils sont tourmentés par des maux infinis, et devenus hideux, privés de leurs dents, les yeux presque éteints au fond des orbites, agités d'un tremblement involontaire, ils cessent d'exister long-temps avant d'avoir fini de vivre.

Tels sont les effets de l'opium chez ces malheureux, qui se rassemblent tous les jours dans un quartier de Constantinople, voisin de la Suleymanie.

Dureté des têtes.

A Constantinople, toutes les têtes sont parées de turbans et de coiffures qui varient suivant les professions, et selon qu'on est musulman ou chrétien; mais ce qu'il y a de fort extraordinaire, c'est la dureté de ces têtes. Un homme est-il poursuivi par la garde, qui l'arrête en lui lançant adroitement dans les jambes un bâton qui le fait tomber? les janis-

saires, en fondant sur le prévenu, ne manquent jamais de lui asséner sur la tête un coup de leur sope ou bâton. Après l'avoir ainsi étourdi, ils passent un de ces mêmes bâtons dans la ceinture, qui lui serre les flancs, et ils le transportent suspendu en l'air, dans la prison où ils l'enferment; et sans soins, sans secours, il guérit ordinairement en deux ou trois jours. Cette remarque confirme l'opinion que les blessures à la tête guérissent très-rapidement dans les climats méridionaux.

Les professions, les métiers sont, à Constantinople, l'apanage de certaines nations de l'empire, qui forment des corporations souvent riches et importantes; comme elles ne varient point dans la direction de leur industrie, l'auteur en donne une liste que nous allons transcrire, présumant qu'on lira avec intérêt le tableau des arts et métiers de Constantinople, avec la désignation des nationaux qui les exercent.

Tableau industriel.

Les cafetiers sont tous Turcs ; quand le café est tenu par des barbiers, quelques-uns de ceux-là sont Grecs.

Les vitriers, les tanneurs, danseurs de corde, maréchaux, cochers, relieurs, graveurs, pompiers, selliers, layetiers, cordiers, couverturiers, dentistes, peintres barbouilleurs, — Turcs.

Cordonniers, — Turcs et Arméniens.

Pionniers, faiseurs de cahouks, tailleurs de marbres pour les tombeaux, tourneurs, serruriers, chaudronniers, porteurs d'eau, armuriers, menuisiers, meûniers, — Turcs.

Scherbetgis, fileurs de soie, — Turcs, Arméniens et Juifs.

Droguistes, chirurgiens, marchands de tabac, bateliers, pêcheurs, — Des quatre nations.

Les juifs ne se servent jamais que de juifs, et concentrent toujours autant que possible, leurs profits entre eux.

Médecins, — Turcs, Grecs, Juifs, Arméniens et Francs.

Il y a un achim bachi Turc, ou archiatre devenu médecin par la grâce du grand seigneur, qui lui donne l'investiture de cette charge, comme il crée un donneur de pipes général d'armée ; mais il n'est en rien chargé de la santé de son maître qui est confiée à des hommes de l'art qui ont étudié en Europe.

Apothicaires, — Turcs, Grecs, Juifs et Francs.

Boulangers, — Arméniens, Albanais, Turcs.

Confiseurs, — Juifs et Turcs.

Parfumeurs, — Arméniens, juifs.

Joueurs de gobelets, — Juifs.

Luthiers, — Grecs et Turcs.

Orfèvres, — Arméniens et quelques Grecs.

Pelletiers, — Grecs.

Architectes, — Arméniens et Grecs.

Ce sont des Arméniens qui ont bâti les mosquées impériales de Constantinople.

Teinturiers, — Arméniens et Grecs.

Tisserands, — cet art est exercé par des femmes.

Les cabaretiers, distillateurs, — Grecs.

Rubaniers, — Lazes et Arméniens.

On trouve ensuite certaines nations de l'empire, presque exclusivement en possession d'une branche spéciale d'industrie.

Ainsi, les Albanais chrétiens sont tous maçons, bouchers, marchands de foie (1) et les Albanais mahométans sont, en général, garçons de bains, charpentiers et épiciers.

Les habitans de Chio sont drapiers, marchands de chansons, de bonnets, de mastic, de citrons, d'oranges, de figues et des productions de leur pays.

Les Candiotes sont négocians, navigateurs, marchands et fabricans de savon.

Les Barbaresques vendent les fils, les couvertures de laine, et sont marins.

Les Arabes égyptiens, sont palfreniers et plongeurs; ceux des autres pays ven-

---

(1) On fait tous les jours une distribution, aux frais du gouvernement, des intestins des animaux, pour nourrir les chiens et les chats vagabonds, qu'on voit accourir aux cris du *iergi*, ou marchand de foie.

dent des châtaignes, des dattes et des pâtisseries.

Syriens, — marchands d'étoffes et de pistaches.

Alepains, — marchands d'étoffes des Indes.

Smyrniens, marchands de fruits confits.

Lazes, — calfats, matelots, bateliers, porte-faix.

Bulgares, — bergers, charretiers, laboureurs.

Valaques, — bonnetiers, marchands de fourrures et de suif.

Géorgiens et Circassiens, marchands d'esclaves.

Danseurs, Ivrognes.

Un Européen qui n'a pas été à Constantinople, se fait difficilement l'idée d'une ville où le peuple, toujours grave et sérieux, ne connaît ni les promenades, ni les spectacles, ni les danses; en un mot, aucune de ces réunions agréables qui mettent de la variété dans l'existence. Excepté les fêtes du Bairam, où les musulmans

suspendent leurs travaux et se donnent le plaisir d'aller s'accroupir sur quelques hauteurs pour fumer, et jouir d'un joli point de vue, on les trouve constamment occupés.

Ainsi les Turcs n'ont ni spectacles, ni fêtes ; les places seules sont couvertes de jongleurs qui font danser des serpens au son du tambour; de joueurs de gobelets, ou de meneurs d'ours. On trouve des bandes de Bohémiens, ou Tchinguenets, qui, au son d'une musique douce, exécutent les danses les plus indécentes. Ces misérables sont réprouvés et excommuniés par les Turcs, qui leur font payer le carateh comme aux autres vassaux de l'empire, et dédaignent de les regarder comme musulmans.

On trouve dans les tavernes, qui sont au nombre de plusieurs mille dans la capitale des croyans, une espèce de danseurs appelés *yamakis*, qui sont des grecs des îles de l'Archipel, élégamment vêtus, parés de schalls précieux, de bracelets, et la chevelure longue ; ils se par-

fument d'essences, ils se mettent du rouge et exécutent des danses fort indécentes. Les Turcs les comblent de présens, ils leur appliquent des pièces de monnaie sur le front, ils les encouragent et finissent souvent par se battre en l'honneur de tel ou tel yamaki.

Un Turc ivre qui tombe dans la rue, et que la garde saisit, est condamné à la bastonnade; on récidive contre lui cette punition, jusqu'à trois fois; après quoi il est réputé incorrigible, et reçoit le nom d'*ivrogne impérial*, ou d'*ivrogne privilégié*. S'il est alors arrêté, et prêt à être fustigé, il n'a qu'à se nommer, on le relâche et on l'envoie dormir sur les cendres chaudes d'un bain.

Incendies.

Le roulement du tambour, qui annonce ordinairement un incendie, porte un caractère fort sinistre. C'est assez fréquemment du haut des remparts des Sept-Tours qu'il se fait entendre pour donner e signal d'alarme aux environs. Alors mille

cris percent l'air ; et la voix du *passevend*, ou veilleur de nuit, qui frappe la terre de son bâton ferré, annonce l'événement, en criant d'un ton lamentable : *yangunwar ! il y a du feu.* Les janissaires se portent en foule du côté où est le feu, pour arrêter ses progrès, et plus souvent pour piller.

Les habitans de Constantinople, victimes du fléau des incendies, ne cherchent à sauver aucun de leurs meubles ; on dirait que cette calamité est regardée comme essentielle à la ville qu'ils habitent. Chaque famille est dans l'usage de tenir ses effets précieux renfermés dans une cassette qu'on dépose, chaque soir, sur une table, afin de pouvoir, en cas d'accident, s'en saisir sans avoir besoin de la chercher. Si toute la famille va se promener, elle emporte la cassette. Les incendies sont si fréquens, que la face de la ville change tous les quinze ans, et ils sont si rapides, qu'on a quelquefois à peine le temps de s'élancer par une fenêtre, pour se dérober aux flammes. Aussi les gens du pays dorment

toujours habillés, et les femmes, en se couchant, se parent de leurs bagues, de leurs bracelets, etc.

Le sultan se transporte ordinairement au lieu de l'incendie; il prodigue l'or pour encourager, et punit ceux qui volent, en les faisant jeter dans le feu; mais on ne connaît pas la manière d'attaquer le feu, qui doit nécessairement faire de grands ravages dans une ville bâtie en bois, et peinte avec de l'huile d'aspic.

Constantinople est habité par un peuple qui n'appartient en rien à l'Europe, que par la place qu'il y occupe encore; on ne trouve pas dans cette ville un seul bureau de poste aux lettres. Les rues ne sont désignées par aucune dénomination particulière; les habitans n'ont point de nom de famille, et ne sont distingués que par des surnoms équivoques et fautifs; enfin personne ne sait son âge, parce que rien ne constate l'état civil des habitans. L'oppression, la licence, le despotisme et l'égalité, le régime des lois et celui de la terreur règnent à Constantinople; on punit

l'assassinat et on l'applaudit. Assemblage de vertus et de vices, de principes et de barbarie, rien ne paraît être à sa place dans cette ville, et la chose publique se soutient par le poids des années et des usages respectés.

Bagne de Constantinople.

On ne lira point sans intérêt tout ce que des Français ont souffert dans ce pays. M. de Pouqueville le peint de la manière la plus touchante :

« Ma plume s'arrête ici, dit-il, pour décrire le lieu de misère et d'opprobre dans lequel mes infortunés compatriotes furent plongés.

» Après une marche forcée de cinquante-deux jours, on vit entrer dans Constantinople les restes de la brave garnison de Zante; et dans quel état?..... dans quel moment?..... on ne peut le dire sans frissonner! nos ennemis mêmes, s'ils n'avaient été plus féroces que des tigres, auraient frémi d'horreur à ce spectacle

déchirant, pour l'âme la plus endurcie et la plus apathique.

» Le pacha d'Albanie venait d'expédier à Constantinople les têtes des Français qui avaient trouvé la mort sur le champ de bataille de Prévésa, et elles étaient exposées à la porte du sérail, comme le monument d'une victoire éclatante; tout retentissait des cris de joie et de fureur de la populace, lorsque les soldats captifs vinrent augmenter l'allégresse des barbares, auxquels on les offrait en spectacle. On les fit défiler près du reste de leurs amis; mais ils étaient familiarisés avec cet appareil. Ils venaient eux-mêmes chargés d'horribles dépouilles encore toutes sanglantes..... ils apportaient les restes de leurs camarades! Traités comme le rebut de l'espèce humaine par ceux qui les escortaient, on avait forcé leurs mains à ce cruel ministère, en les contraignant d'écorcher les têtes de leurs frères d'armes et d'en saler les chevelures: malheur à ceux qui s'y étaient refusés! malheur à ceux qui avaient seulement osé témoigner

de l'aversion, ils avaient aussitôt été immolés par leurs bourreaux !!!..... L'empreinte de la douleur sur le front, le chagrin dans l'âme, harassés de fatigue, à peine vêtus, on voyait ces guerriers, dont les palmes de l'Italie ombrageaient naguères la tête victorieuse, les uns privés d'une partie de leurs membres, par le froid de l'hiver qui régnait alors dans les montagnes de la Macédoine, d'autres mutilés par le fer ennemi ; tous enfin exténués et malheureux, traînant à peine les restes d'une vie qu'ils détestaient. Ils s'avançaient dans cette ville immense, dignes d'être admirés par la contenance fière que le souvenir de leur gloire passée leur faisait retrouver pour un moment.

» Arrivés à la porte du bagne, on les soumet à la dernière injure; on dépouille les officiers des armes qu'ils avaient conservées; on compte tous les prisonniers ; le lieu fatal s'ouvre, et ces infortunés sont séparés du monde entier.

» Bientôt on les charge de fers ! les ministres de ce Tartare s'avancent et enchaî-

nent les soldats deux à deux : ils rivent un anneau de fer autour de la jambe des officiers, établissant une sorte de distinction jusques dans les tourmens. Que ne pouvaient-ils retenir les larmes que versèrent ces victimes respectables, lorsqu'elles rencontrèrent d'autres Français dans le bagne ! Ce n'étaient plus là des guerriers que le sort des armes avait fait tomber au pouvoir des ennemis, mais des citoyens paisibles établis à Constantinople, et dont le seul crime était d'être Français ! On les avait, par un coupable excès de haine, plongés dans ce tombeau, où les miasmes de la contagion étaient encore répandus ; car à peine les derniers cadavres des esclaves maltais, morts de la peste, venaient d'être enlevés. Le fléau ne paraissait que ralenti, les glaces de l'hiver suspendaient ses coups; et tout faisait craindre, au printemps, son retour plus meurtrier et plus funeste.

» Le bagne fait partie de l'arsenal ; et c'est, comme dans tous les pays de l'Europe, le lieu où l'on renferme les malfai-

teurs et les criminels condamnés aux galères.

» On y conduit aussi des Grecs de distinction destinés à périr, ou à être rachetés par leurs familles ; on y dépose les Turcs qui doivent être exécutés secrètement ; mais, outre ces usages, ce lieu a une destination qu'on ne lui donne dans aucun pays civilisé, il sert à renfermer les prisonniers de guerre qui tombent entre les mains des Turcs, ainsi que les esclaves faits sur les bâtimens maltais, avec lesquels la Porte était toujours en guerre.

» Le Capondan pacha, ou grand-amiral, est le chef suprême de l'arsenal (tersané) ; il y a en outre un intendant (tersana emini) et un effendi, qui, juge-né de la police, peut ordonner d'enchaîner, de déchaîner, de battre, mais non pas de mettre à mort. Il a sous ses ordres des tchiaoux ou huissiers, et des bourreaux, qui étranglent les personnes condamnées à mort par le Capondan pacha, ou par le bostandgi bachi. Ces bourreaux, tous Maltais ou Grecs d'origine, croient faire une

action méritoire quand ils exécutent un Turc ; et ils sont en général, pour la force et la structure athlétique, de véritables Hercules.

» Les Turcs les choisissent parmi les esclaves, qui consentent volontairement à exercer un métier aussi infâme. Ils jouissent en conséquence du privilége de faire les commissions des captifs ; ils sont mariés, et ils ont leurs maisons, où, chaque soir, ils peuvent aller passer la nuit hors de l'enceinte du bagne avec leurs familles.

» La police, ou plutôt les tourmens du bagne, sont exercés par des gardiens bachis, qui sont Grecs. Jamais ils ne paraissent qu'armés du bâton dont ils frappent sans choix et sans égards. Leur poitrine velue, l'épaisse moustache qui couvre leur bouche, d'où sort une voix rauque et terrible, les rendent épouvantables et dignes du poste qu'ils occupent. Ils font les rondes de nuit, président aux exécutions, éveillent les prisonniers par leurs cris, et les envoient à l'ouvrage, ou souvent ils ont inspection sur eux. Ils font le recen-

sement des esclaves matin et soir; car leur tête est comptable de l'évasion d'un seul prisonnier; et on présume que la vie de ces sortes de gens n'est pas assez précieuse pour qu'on les épargne. Ils ont le privilége d'enchaîner et de déchaîner qui bon leur semble, et c'est un de leurs meilleurs moyens pour obtenir un gain honteux, qu'ils partagent avec l'effendi.

» Le bagne est situé sur la rive orientale du port, ou golfe de Ceras; quoiqu'environné de hautes murailles, les monticules auxquels il est adossé, permettent de plonger dans son enceinte, et d'y voir ce qui s'y passe. Sa forme est à peu près celle d'un parallélogramme, et le mur qui avoisine la mer, suit les sinuosités du rivage. Le local où sont entassés les esclaves, consiste en une vaste halle, divisée en rez-de-chaussée, au-dessus duquel il y a un étage ou entresol : il s'y trouve des lits de camp, sur lesquels les prisonniers se couchent, sans qu'on les débarrasse jamais de leurs chaînes. Les officiers habitaient des niches obscures, et

ainsi que les malades, ils étaient exempts de travail.

» Près de ce bagne est un autre local séparé par une haute muraille, et connu sous le nom de *petit bagne*. Devant celui dont je viens de parler, se voit une vaste cour dans laquelle il est permis de se promener. Les Russes, au temps de leur dernière guerre avec les Turcs, y avaient bâti un joli pavillon qui subsiste encore en partie. Il y a une chapelle, dans laquelle un papas grec célèbre la messe tous les dimanches. Aux fêtes solennelles, il se fait, dans le bagne, des processions avec les croix et les bannières, où les chrétiens détenus assistent. Autour de la cour, il se trouve quelques boutiques tenues par des gardiens bachis, qui vendent des comestibles, de l'eau-de-vie, du vin et une infinité d'autres objets. Pendant la nuit, ils les transforment en des tripots, où les Maltais, aussi dissolus qu'eux, allaient jouer des sommes assez considérables, qu'ils tenaient de leur industrie, et des gratifications qu'ils reçoivent dans leur

campagne d'été avec le Capondan pacha.

» L'aspect du bagne offre un coup-d'œil qui flétrit l'imagination. Celui qui, transporté du sein de la société, ou du milieu des champs, descend tout-à-coup dans ce lieu de misère, est agité de sensations difficiles à rendre; le bruit des chaînes, la vue des malheureux dont la physionomie décèle le crime, ou la bassesse de la condition, la dégradation morale peinte dans tous les traits, frappent d'abord son attention. Au lieu de voix calmes et assurées, de visages sereins, on n'entend que des cris sinistres, on ne voit que l'inquiétude peinte sur tous les traits. Des coupables, sans cesse sous la main de leurs bourreaux, donnent l'image de ces supplices éternels réservés aux scélérats! Là, le peintre, l'observateur, pourraient venir étudier les traits d'*Ixion*, de *Tantale* et de *Sisyphe*; ils trouveraient dans ces gardiens inflexibles, monstres d'avidité, de luxure et de forfaits, l'image de la triple Gorgone, ou des furies agitant leurs fouets de serpens; au bruit des fers, au mur-

mure confus des condamnés, dont les uns accusent le ciel par des malédictions, ou par les gémissemens que leur arrachent le poids du travail et des traitemens douloureux, ils se croiraient descendus dans les enfers. Car, comme dans le Tartare, il n'y a plus de repos, plus de silence, soit que le jour remplace la nuit, ou que les ombres succèdent à la lumière ! Dans l'instant même où le ciel fait descendre le sommeil sur les paupières fatiguées de l'opprimé, les coupables ne reposent pas : éveillés par des besoins, ou par des songes qu'allument des fièvres pernicieuses, un de ces malheureux ne peut s'agiter, ni quitter sa place, sans contraindre à le suivre son compagnon de peine, qui est enchaîné avec lui. Le supplice de la communauté de misère et d'infirmités est de toutes les heures ! Pas un moment, un seul instant d'isolement, qui permette d'être seul avec soi-même. Chaque individu ne fait qu'une partie de l'ensemble de ceux qui sont tourmentés ; leurs habitudes, leur immo-

ralité viennent encore augmenter la somme des maux, en excitant chez eux les passions les plus effrénées, leur cœur, leur âme se dessèchent et meurent.

» Le tableau qu'offraient nos guerriers dans ce lieu d'opprobre, était bien différent; la patrie se serait encore glorifiée de ses enfans, qui ne perdirent jamais leur caractère aimable, cette gaîté que le Français porte jusques dans les revers! Les Turcs ne les confondirent pas non plus; et quoique barbares, ils avaient su respecter le malheur; et quoiqu'ils les eussent chargés des mêmes fers que les coupables, ils les avaient classés à part; leurs travaux mêmes n'étaient pas excessifs! Entre six et sept heures du matin, ils faisaient sortir tous les prisonniers de guerre, qu'ils comptaient, et les soldats étaient envoyés à l'ouvrage; ils travaillaient dans le port, aux agrès des vaisseaux, et à leur armement; ceux qui étaient trop faibles restaient dans la cour du bagne, où on le employait à battre des cordes pour être réduites en étoupes à calfater. Vers midi, ils

faisaient un repas, et à quatre heures du soir, leur journée était finie. Les capitaines des vaisseaux turcs, loin de les maltraiter, leur donnaient souvent des récompenses. A six heures, les gardiens comptaient de nouveau les prisonniers, qui étaient de suite renfermés dans leur hangar. Une voix alors s'adressait à eux, en leur criant: *Christiani, bevete, mangiate allegramente; non fate Baruffa cou altri; e domane, se Dio vuol, sarete in liberta;* ce qui signifie : *chrétiens, buvez, mangez en paix; ne disputez avec personne; et demain si Dieu veut, vous serez en liberté.*

» Après cette courte exhortation, les gardiens bachis commençaient leur service de nuit; c'était aussi l'heure des exécutions à mort, qui furent fréquentes dans la première année de la guerre. Il y avait à peine trois mois qu'elle avait éclaté, lorsque le Capondan pacha fit conduire aux galères un grec appelé *Ianaki*, neveu de *Cangierli*, prince de Valachie. Ce jeune homme, drogman favori de Hussein-Pacha,

après l'avoir suivi à *Widin*, passait subitement, du comble des honneurs, à l'agonie du malheur. Une éducation soignée, des connaissances qu'on ne trouve point ordinairement dans un oriental, son innocence enfin, le rendait digne d'intérêt et de commisération.

» Résigné à la mort, il s'attendait à périr le jour même où on le mit aux fers ; mais l'heure fatale s'étant passée, il se permit d'espérer. Il s'approcha des Français, et chercha parmi eux des hommes capables de le soutenir. Il trouva *M. Richemont*, dont l'âme noble, et susceptible de tout ce qui est beau, s'attendrit sur ses malheurs. Le jeune Grec lui déroula l'affreuse série d'intrigues qui avaient attiré sur lui la vengeance du Capondan pacha ; les trames qui avaient fait tomber, peu de mois auparavant, la tête de son oncle *Cangierli*, demandée par Passevend-Oglou ; enfin, il lui révéla des secrets qui peuvent donner la mesure de la politique infernale qu'on employait contre la France ; politique dont il ne m'est pas permis de faire connaître les moyens sanguinaires.

Pendant le temps de sa détention, qui se prolongeait, les parens de Ianaki agissaient auprès du Capondan pacha, afin d'obtenir sa grâce ; ils faisaient passer au détenu des nouvelles propres à le tranquilliser. Les gardiens bachis, race barbare et cruelle, lui témoignaient des égards, ne voyant dans ce jeune homme qu'un favori momentanément disgracié.

» Les sollicitations de la famille affligée, après un mois d'instances, furent enfin entendues de l'épouse de Hussein-Pacha, qui les accueillit favorablement. Le pardon du détenu semblait certain, puisqu'une nièce du sultan se déclarait pour lui. En effet, Hussein, son époux, répondit à sa dernière sollicitation, en disant que Ianaki sortirait le soir même ;..... et, par une duplicité qui ne peut appartenir qu'à un tyran lâche, il expédia en secret l'ordre d'étrangler celui qu'il amnistiait authentiquement, en abusant du sens équivoque que ses paroles offraient.

» L'infortuné Ianaki commença à se douter du sort qui lui était réservé, par

la défection des gardiens bachis, et des Grecs détenus qui lui faisaient la cour; et il ne put se faire illusion, lorsqu'au lieu de rentrer au bagne, après l'appel, on le conduisit vers un café qui se trouve dans l'enceinte, et où l'on dépose ordinairement les condamnés. Il vit M. de Richemont; il le salua pour la dernière fois, ceux qui l'entraînaient vers le fatal pavillon ne lui laissant pas la consolation de l'approcher.

» Enfin, dès que la nuit fut venue, le cordon fatal termina sa vie, et son corps fut jeté dans le port.

» Tel fut le prix de la fidélité et du dévouement de Ianaki, que Hussein sacrifia, afin d'ensevelir avec lui des secrets qu'il craignait de lui voir divulguer.

» Telle fut aussi la prison où, pendant près de quatre années, gémirent des Français de toutes les classes, dont le nombre s'élevait, au mois de novembre 1799, à près de douze cents, et dont les maladies ne tardèrent pas à faire périr une grande partie.

» Je n'entrerai pas dans le détail de tant d'autres événemens dont le bagne fut le témoin. J'ajouterai seulement que ce lieu semble ne pas appartenir même à Constantinople. Il forme en effet une autre barbarie, au milieu d'un peuple privé des lumières de la civilisation. A côté des chaînes et de la débauche, on y trouve les autels consolateurs de la religion chrétienne, dont on célèbre les rites les plus augustes, sans trouble et sans inquiétude. La langue franque ou barbaresque, qu'on y parle généralement, établit enfin la ligne de démarcation, mieux encore que les murailles, qui séparent Tersané de la ville et de ses habitans. »

Climat.

Constantinople, baignée par la mer sur deux des côtés du triangle que décrit son enceinte, est dans une position fort saine; elle est bornée au nord par des plaines immenses, couvertes en été de moissons abondantes ou de bruyères odorantes. Le ciel de cette ville est beau et serein, quoi-

que moins pur que celui de l'Attique ou de la Grèce.

Le vent du nord règne environ neuf mois de l'année; il tempère la chaleur de l'été, et donne à l'air de la salubrité: le vent du sud est celui de l'hiver.

Les orages sont extrêmement bruyans, et accompagnés de pluies qui durent souvent quarante-huit heures; c'est alors que la peste fait ses plus grands ravages. L'hiver ne commence qu'à la fin de décembre; les montagnes de l'Asie se couvrent de neiges, tandis que ses plaines sont encore vertes. Les vagues de la Mer-Noire s'élèvent comme des montagnes; c'est l'époque des tremblemens de terre, dont les monumens existans attestent les ravages et la profonde impression. Néanmoins, les hivers sont communément assez doux, et la ville de Constantinople n'est sujète, ni aux très-grandes chaleurs, ni aux très-grands froids; on n'y est point incommodé par des brouillards, et les épidémies funestes qui ravagent cette ville pourraient être détruites par des soins éclairés.

Pera.

M. de Pouqueville fut lui-même retenu prisonnier vingt-cinq mois au château des Sept-Tours ; il obtint enfin sa liberté, mais il fut néanmoins obligé de se rendre à la maison d'arrêt de Pera. Voici les détails intéressans qu'il donne sur ce nouveau séjour :

« Avant de sortir des Sept-Tours, dit-il, il fallut, par étiquette, payer une sorte de rançon à nos gardiens ; et cet argent, quoique très-mal employé, dut être compté sur-le-champ : après quoi vinrent les bénédictions, les souhaits de prospérité, et d'un prompt retour en France, que je n'entendis qu'à moitié, tant j'étais fatigué de mes gardiens.

» Je vins avec deux de mes amis, sortis quelques jours avant moi, m'embarquer à l'échelle de Saint-Mathias ; c'est un lieu extrêmement sale, empoisonné par l'odeur qui s'exhale de quelques fabriques d'amidon qui s'y trouvent. Nous longeâmes Constantinople, et chemin faisant nous

fûmes voir la pompe du sultan qui se trouvait sur la place de l'Hippodrome.

» On célébrait en ce jour la fête de la naissance de Mahomet, et au lieu des derviches dégoûtans, des seïdes, des santons et de la populace fanatique, qu'on voit en pareil cas dans les places du Caire, on jouit à Constantinople d'un spectacle vraiment noble dans son genre.

» On voit les corps de l'État dans leur costume pompeux, les janissaires bektadgis avec leurs larges manches, les oulemans, enfin le sultan, environné d'une multitude de tchorbadgis, dont les casques magnifiques forment, par leurs panaches, une forêt, sur laquelle il semble élevé comme sur un trône ondoyant, ces casques dérobant aux regards le coursier fougueux qu'il monte. A la douceur de sa physionomie, à la bonté qui éclate sur sa figure, à la majesté qui respire dans ses traits plus qu'au luxe de ses vêtemens, on connaît Sélim, le meilleur et le plus malheureux des princes..... Après avoir fait sa prière dans la mosquée du sultan Ach-

met, il remonta à cheval pour se rendre au sérail, environné de la pompe qui l'avait accompagné.

» Pendant que cette cérémonie se passait sur l'Hippodrome, les occupations de la ville n'étaient pas suspendues, et je fus étonné de l'activité qui régnait sur le rivage oriental du port, quand je mis le pied à Tophané ; mais bientôt des hordes de chiens vagabonds fondirent sur nous, et nous obligèrent de nous tenir sur nos gardes.

» Pour monter de Tophané à Pera, on loue ordinairement des chevaux qui se trouvent auprès d'une grande fontaine, d'un genre chinois, qui est voisine du rivage. Nous gravîmes cet espace à pied, et après avoir fait une visite au ministre de Danemarck, chez lequel on nous conduisit, nous allâmes à la maison d'arrêt des Français, à Pera : nous y trouvâmes les négocians réunis et quelques consuls du commerce, qui nous accueillirent amicalement. Nous aurions pu passer plusieurs mois avant d'avoir entendu le récit des

aventures de chacun d'eux, mais je préférai mettre à profit la liberté de sortir, qu'on m'accorda le même jour, pour parcourir Pera.

» Après avoir été chez un de mes amis, je m'acheminai vers la promenade par excellence, connue parmi les Francs, sous le nom de *Champ-des-Morts*, et que les habitans de Pera appellent, dans leur grec, *Muimata*, ou les Tombeaux. Pour s'y rendre, il fallut suivre la grande rue de Pera.

» On peut difficilement se faire une idée de la foule qui l'encombre vers le soir; les rues les plus fréquentées de Paris n'offrent pas une semblable affluence : à la vérité, le concours n'est pas aussi nombreux pendant toute la journée; mais, en ce moment où les travaux finissent pour toutes les classes industrieuses ou manouvrières de la société, chacun regagnant sa maison, les Francs allant à la promenade, il arrive qu'on se heurte, qu'on se presse, et se coudoie sans cesse. Malgré cela, on peut facilement s'entendre, car il n'y a point

de voitures ; aussi chacun parle-t-il avec son ami, son voisin ou quelqu'un de sa connaissance ; et la conversation roule toujours, entre les habitans de la ville, sur des objets d'intérêt particulier. Quel pourrait être en effet sans cela l'entretien d'un Arménien, d'un Grec, bourgeois de Constantinople, qui ne connaissent rien à ce qui se passe en Europe, et qui ne paraissent pas même s'en inquiéter? Faits pour être gouvernés, il leur semble que l'ordre des choses qu'ils voient a toujours existé, et ils s'y conforment.

» On ne manque pas, en se rendant au Champ-des-Morts, de montrer à un étranger une fontaine turque, renfermée dans un pavillon de forme octogone, qui se trouve sur la gauche, à l'extrémité méridionale de la rue de Pera, et elle mérite quelqu'attention. Le bruit de son eau fournie, par les acquéducs de Belgrade, et qui jaillit de huit tuyaux disposés au-dessus d'un entablement; ce bruit, répété par l'écho de la voûte, permet à peine de s'entendre. On peut lire au-dessus de la

porte une inscription turque. Plus loin on trouve l'hospice français consacré aux pestiférés : il était alors tenu par *don Germano*, prêtre américain, vieillard d'une physionomie noble et remplie de sérénité; il vivait depuis plus de cinquante ans au milieu de la contagion; et son dévouement, son abnégation profonde de la vie, ne l'avait pas garanti de la haine et de l'envie que son attachement à la France lui avait attirées. Il était cependant dans un âge où l'erreur même mérite de l'indulgence; et ses cheveux blancs, ses quatre-vingts ans, commandaient assez le respect, pour faire oublier ses torts, s'il en avait eu réellement.

» L'hospice dont il était directeur, et qui est situé à l'extrémité du faubourg de Pera, décrit un parallélogramme enfermé de hautes murailles : on y trouve un jardin qui était assez bien cultivé alors; un puits dont l'eau est potable, une citerne, des espaliers, une maison pour les religieux; un second corps de bâtiment, où sont ce qu'on appelle les infirmeries,

qui consistent en une douzaine de chambres, qui ont un corridor commun, séparé par de petites barrières qu'on tient fermées, afin d'intercepter la communication entre les malades. Quand la peste exerce ses ravages, il règne une très-grande propreté dans ce bâtiment, où l'air est pur, et circule facilement. Il était occupé dans le temps où je le visitai, par les femmes de quelques militaires qui avaient été conduites à Constantinople.

A deux cents toises de là, on arrive au Champ-des-Morts : cette promenade est ainsi nommée à cause de la réunion des cimetières qui l'environnaient. Là, chaque secte repose sur un coin de terre séparé de l'autre, et de hautes futaies recouvrent les tombeaux. A l'Occident, se trouve le vaste cimetière des Turcs ; à l'Orient, celui des Arméniens, et dans un espace moyen, celui des Francs, divisé, par la forme des tombeaux, en cimetière *catholique* et cimetière *protestant*.

» Dans l'espace compris entre les cimetières turcs et arméniens, à l'Orient du

cimetière franc, l'usage a consacré une promenade ; c'est là où, vers le déclin du jour, on se rend pour jouir de la vue la plus agréable, peut-être, qui soit au monde. L'œil embrasse les sinuosités du Bosphore, sur lequel vaguent, entre des rives magnifiques, des vaisseaux de toutes les nations, et des barques légères et élégantes. On voit en même temps les vallons de l'Asie, la ville de Scutari, l'Archipel des princes, la mer de Marmara et l'immensité de Constantinople. Les heures coulent avec rapidité au milieu de ce site, où il serait difficile de s'ennuyer, si ce n'était presque la seule promenade. Les dames, assises sur de petits tabourets, forment des cercles, où chaque société, chaque famille se réunit et s'assemble. On voit, à l'extrémité méridionale, une sorte de hangar de forme ronde, décoré du nom de café, où quelques musiciens barbares jouent du tambour ou mandoline turque. On y vend aussi du café et quelques mauvais rafraîchissemens. Le dimanche est le jour où les réunions sont les plus nom-

breuses au Champ-des-Morts. On a vu quelquefois les sultans s'y promener avec une suite peu nombreuse, ainsi que quelques-unes des premières dames turques de Constantinople. Quoique couvertes de leur voile, elles ont soin, ce jour-là, que la mousseline en soit claire, et elles affectent de laisser voir leur gorge, qui n'est pas en général, celle des formes par où les orientales brillent. Malgré la beauté du site, un Européen trouve bientôt de la monotonie au Champ-des-Morts, où les mêmes figures se rencontrent toujours. La prudence veut qu'on quitte cette promenade avant la nuit, où certaines rues de Pera ne sont pas même toujours très-sûres.

» De ce nombre, étaient celles qui environnaient la maison d'arrêt des Français, située dans un quartier appelé *Keratochori*, ou village des cornes. Cette maison était d'ailleurs elle-même environnée de tavernes, de khans et de lieux publics fréquentés par les galiondgis, qui sont les ennemis nés de l'ordre public. Les

craintes qu'on inspire sur ces malfaiteurs ainsi que sur les Esclavons, qui couchent sous les boutiques et dans les rues, paraissent être justement fondées. En général, à Constantinople, les Turcs se retirent avec la nuit, et dans ce moment, on ne sort à Pera que pour aller en société, précédé d'un domestique chargé d'éclairer. Tels sont les plaisirs de ce faubourg, qui offre une bigarrure singulière de livrées, de costumes, et dans la société une véritable confusion de langages, dont les natifs de Pera, qui savent le turc, le grec, l'italien et le français, ne parlent, malgré cela, aucun avec pureté.

» Les cérémonies qu'on voit de temps en temps traverser Pera, méritent, par leurs bizarreries, de fixer l'attention. J'y vis un jour défiler un cortége assez étrange, qu'on me dit être une noce arménienne; et j'eus besoin qu'on m'en avertît, tant les figures étaient tristes et graves.

» La marche était ouverte par des joueurs de violon et de flûte, qui faisaient un charivari épouvantable, avec des danseurs

qui chantaient et trépignaient en même temps ; un groupe de parens marchait après eux ; venaient ensuite des hommes portant des torches de cire jaune, qui semblaient escorter un convoi funèbre, ou précéder une amende honorable. On voyait immédiatement après eux, la mariée, soutenue par deux de ses proches parens. Elle était logée de la tête aux pieds dans un sac ; mais, afin que sa respiration ne fût pas gênée, on avait eu la précaution, avant de l'affubler ainsi, de lui mettre un plateau sur la tête, afin d'éloigner de sa bouche les parois du sac. Elle était séparée de son époux par un groupe de convives. Celui-ci venait seul, enveloppé de nappes, les mains croisées et appliquées sur la poitrine. Sa tête environnée d'un schall de soie roulé, et penché sur l'épaule gauche; ses longues moustaches, son attitude larmoyante, lui donnaient plutôt l'air d'un homme qui va expier une faute, que d'un époux prêt à recevoir la couronne de l'hyménée.

» Derrière lui, je ne sais pourquoi, étaient

deux Arméniens, tenant à la main deux sabres rouillés dont ils paraissaient avoir peur, et qu'ils élevaient de temps en temps comme pour menacer le ciel. Le reste des parens suivait d'un pas méthodique et lent. Comme la noce se passait dans le voisinage, j'eus lieu de m'apercevoir que les bons Arméniens ne perdaient pas leur temps en cérémonies vagues ; car le banquet dégénéra en une orgie scandaleuse, qui se prolongea, sans interruption, pendant trois jours et trois nuits.

» La pompe d'une noce turque, dont je fus témoin quelque temps après, m'amusa un peu plus par la variété et les événemens qui l'accompagnèrent. Le cortége traversait d'Asie en Europe, monté sur les caïques élégans de Constantinople, qui effleurent à peine les vagues. La jeune épouse couverte de voiles, environnée de femmes, occupait un bateau à quatre paires de rames ; plusieurs autres étaient remplis de joueurs d'instrumens ; enfin, sur ceux qui voguaient en avant, étaient deux bouffons montés sur le tillac du frêle caï-

que ; ils soufflaient dans une espèce de trompe en *gambadant*, et faisant des grimaces accompagnées de *sauts*, qui occasionnèrent une culbute facile à prévoir. Le bateau chavira, et dans un clin-d'œil, les mimes et leur compagnie furent à dix pieds sous l'eau, sans que le cortége s'en étonnât. Ils reparurent bientôt, lançant comme des souffleurs, l'eau qu'ils avaient avalée, et dans l'état le plus comique du monde ; ils s'accrochèrent au bateau jusqu'au rivage, où ils arrivèrent l'oreille basse, et confus ; quant aux bateliers, ils parvinrent à remettre leur caïque en équilibre, et maudissant la noce et leur mauvaise fortune, ils suivirent pourtant de près le cortége, afin de se faire payer.

» A peu près dans le même temps, une fête d'un autre genre s'offrit à mon observation, elle avait pour objet les réjouissances qui se font à l'époque de la circoncision des enfans de quelques seigneurs de la ville.

» Des bouffons précédaient encore la marche, et après eux, venaient des gla-

diateurs, frappant leur bouclier. Ces ridicules personnages étaient les *pions*, ou avant-coureurs de la marche, qui s'ouvrait par un corps de janissaires, dont le saka n'était pas le personnage le moins curieux. Son habit de cuir noir de Hongrie, plus propre à couvrir l'impériale d'une voiture qu'à vêtir un homme, et que renforçaient encore d'énormes boutons de métal, était soutenu par deux hommes qui l'aidaient à en supporter le poids.

» Après ce groupe, on portait un arbre artificiel en papier doré, peint, chargé de banderoles et de fils d'or, qui s'élevait jusqu'à la hauteur d'un premier étage. J'en ai compté cinq de la sorte qui séparaient des derviches, des oulemas, et un corps de cavalerie. Les enfans, montés sur des chevaux magnifiquement enharnachés étaient stupéfaits de cet appareil, qui avait quelque chose de bizarre et de grave. Le cortége, après avoir mis plus d'une heure à défiler dans Pera, dont il égalait plusieurs fois la longueur, alla s'établir du côté

de *Dolma Bakché*; où l'on avait dressé des tentes. Le soir, il y eut danse d'ours, exercice de dgerid, marionnettes, concerts, et autres divertissemens analogues au goût du pays. »

Usages. — Etiquette.

On trouve parmi les grands de l'Empire, de l'urbanité, des prévenances, et l'étiquette portée au plus haut point. Cependant la plupart des grands sont tirés de la fange, le dernier des bateliers peut être créé pacha ; et ce qui paraît fort extraordinaire, ce Turc, en arrivant à un poste élevé, prend un ton de dignité qui étonne. Au sérail on parle d'une manière plus épurée et plus correcte qu'à la ville, à peine prononce-t-on certaines lettres dont le son paraît trop dur. On tient beaucoup à la propreté des vêtemens dont on change suivant les saisons.

L'auteur obtint du jardinier du grand seigneur la facilité d'entrer dans les jardins; il n'y trouva rien de remarquable, que le

mur de la seconde enceinte, qui est tapissé de lierre depuis sa base jusqu'aux créneaux.

Une treille massive, haute de vingt-cinq pieds, large de quinze et disposée en croix, s'étend dans la largeur et la longueur de ce coin de terre nommé pompeusement *le jardin du sultan*. Elle s'élève au centre de la croix qu'elle fait, pour former un dôme, sur un petit bassin en marbre de la largeur d'une cuve ordinaire, au milieu duquel s'élève un jet-d'eau. En tout ces jardins ne peuvent être comparés aux jardins les plus ordinaires de la France.

M. de Pouqueville termine son intéressant ouvrage par une réflexion qui nous paraît si juste, que nous ne pouvons nous empêcher de la citer.

« On pourrait mettre en fait, dit-il, que sans l'aide d'aucune puissance, le sort des Grecs doit changer. Une révolution dans les idées aura lieu, mais elle sera la dernière, à cause de la lèpre de l'ignorance et de l'influence de leurs papas, qui ne leur inspirent que la haine des catholiques,

desquels seuls la lumière pourrait leur arriver.

» Espérons que ce moment est arrivé, et que les Grecs n'existeront plus désormais pour être les esclaves des Turcs. »

NAUFRAGE

DU EARL-MOIRA,

Paquebot de Liverpool.

Ce paquebot, dont l'équipage était de sept à huit hommes, y compris le capitaine, appareilla de Liverpool pour l'Irlande, le 8 du mois d'août, à six heures et demie du soir. Ayant toutes ses voiles dehors par un très-fort vent d'ouest-nord-ouest, il toucha sur le banc de Burbo, dans un virement de bord mal exécuté. Alarmés du choc, les nombreux passagers montèrent sur le pont, et purent alors observer que le capitaine était ivre, au point de se tenir à peine sur ses jambes. Remis à flot, non sans difficulté, le vaisseau s'éloignait des côtes du comté de Chester (Cheshire); mais le vent et l'état du ciel du côté de l'Irlande, présageant

un gros temps, les passagers demandèrent au capitaine de rentrer à Liverpool, comme faisait le paquebot de *Newry*. Il s'y refusa, et vers dix heures le sien échoua en virant de bord sur le banc de Mock-Beggar, à un mille et demi du rivage. D'après l'assurance donnée par l'équipage, qu'il n'y avait pas de danger, et que le vaisseau se relèverait à la marée montante, quelques passagers retournèrent à leurs hamacs, les autres demeurèrent sur le pont.

Relevé en effet vers deux heures du matin, par la marée, *le Moira* heurta contre le banc dans les premiers mouvemens qu'elle lui imprimait; et la grande voile qui restait seule déployée pour l'aider à se relever, n'eut d'autre effet que de rendre sa position plus fâcheuse, en le faisant enfoncer davantage dans le sable. A deux heures et demie, l'avant et l'arrière se remplirent d'eau sans que la pompe y pût remédier, la proue ayant été endommagée lors du relèvement, par le choc du banc ou de quelque corps étranger. Il y avait dans la cale deux superbes chevaux,

qui furent d'abord hissés sur le pont : le palfrenier voulait en monter un, espérant ainsi gagner la côte, mais on l'en détourna, et les chevaux jetés par-dessus bord, nagèrent, l'un au large, l'autre vers le rivage du Cheshire, où il a en effet abordé.

Le capitaine s'obstinant à dire qu'il n'y avait point de danger, s'était refusé à arborer le pavillon de détresse, comme les passagers le lui avaient proposé, ce qui n'empêcha pas l'un deux, un imprimeur, de prendre cette précaution, qu'une perversité sans exemple rendit long-temps inutile. L'eau pénétra bientôt par les fenêtres de la dunette, et l'on vit flotter bagages, provisions, objets de toute espèce : les vagues qui grossissaient à mesure que la marée montait, finirent par coucher sur un côté le bâtiment; peu après la chaloupe, et tout ce qui était sur le pont fut balayé par les vagues; elles avaient même entraîné deux passagers, que l'on eut beaucoup de peine à sauver. L'équipage ayant donné l'exemple de monter dans les haubans, chacun l'imita ; on

se tint suspendu de toute autre manière au-dessus de l'eau, qui ne laissait plus voir que le mât et une partie du bordage. Hommes, femmes et enfans restaient ainsi accrochés, soit à la galerie, soit à quelque manœuvre, jusqu'à ce qu'épuisés par le choc répété des vagues, ils laissaient aller l'objet qu'ils avaient saisi et tombaient dans l'abîme. Une vague emporta douze ou quinze de ces infortunés, et depuis, chacune semblait avoir marqué ses victimes. Au milieu de cette scène déchirante, on vit trois hommes intrépides se dépouiller et sauter à la mer, espérant par le moyen de quelque rame, barre, caisse, ou autre corps flottant, gagner le rivage.

Dans une chaloupe mouillée assez près pour que les appels du porte-voix et signaux, faits en demande de secours, y pussent parvenir, étaient deux pêcheurs qui amorçaient leurs hameçons, et jetaient leurs lignes aussi tranquillement que s'ils eussent vu le paquebot à l'ancre. Néanmoins, ils portèrent dessus au bruit de trois coups de fusil tirés par un soldat,

qui n'avait pas plus de cartouches dans sa giberne, et vinrent s'établir à vingt-cinq toises sous le vent du *Moira*, évidemment afin de s'approprier tous ceux des effets emportés par les vagues qu'ils pourraient saisir au passage. On eut beau leur crier d'avancer plus près, ils répondirent que la mer était trop forte. Une corde à laquelle on avait attaché un liége, fut lancée vers la chaloupe; mais les deux monstres qu'elle portait refusèrent de saisir cette corde, au moyen de laquelle ils eussent pu venir sûrement le long du paquebot, et sauver, pour vingt guinées qu'on leur offrait, les femmes qui toutes étaient encore existantes. Dix minutes après, plusieurs ballots furent emportés par les vagues, et ces misérables ayant recueilli une malle avec trois ou quatre porte-manteaux, firent voile pour Liverpool au moment où les cadavres flottaient autour d'eux.

Le capitaine périt un des premiers: toujours ivre, il s'écriait, nous sommes perdus, lorsqu'une vague vint le frapper

à la poitrine, et le renversa dans la mer. Quelques exemples suffiront pour donner au lecteur une idée de la scène de mort qui continua depuis ce moment, jusqu'à ce que tout le monde fût noyé ou sauvé. Trois soldats qui avaient la garde d'un déserteur, restèrent près de lui aussi long-temps qu'il leur fut possible : une vague les frappa tous quatre, et emporta le déserteur; un des soldats poussé par elle contre la partie du mât qui était dans l'eau, s'y cramponne, et reparaît plusieurs fois, la mer soulevant le vaisseau; mais enfin, épuisé, et voyant la mort inévitable, il périt en faisant entendre une pieuse exclamation. On vit une femme de trente ans lutter long-temps contre les flots, ayant dans les bras ses deux enfans, âgés l'un de deux ans et l'autre de huit mois. Une vague furieuse vient la frapper, et couvre, une minute ou même plus, ces deux innocens. Le vent semble aussitôt s'apaiser, et la mer devient plus calme; dans les angoisses de sa propre agonie, l'infortunée mère regarde ses enfans tou-

jours dans ses bras et les voit morts; elle jette un cri perçant, lâche prise de l'objet qui la soutenait au-dessus de l'eau, et périt entraînée avec eux par une autre vague. Deux jeunes époux, unis depuis quinze jours, flottaient sur l'Océan dans les bras l'un de l'autre, comme résolus à mourir ensemble; des passagers, oubliant leur propre péril, tâchent de ramener sur le débris du paquebot ce couple qui respire encore; mais leurs efforts généreux ne servent qu'à multiplier les victimes.

Nombre de femmes et d'enfans qui occupaient l'avant du vaisseau, étaient plus exposés, et il n'y avait pas moyen de les secourir. « Nous les voyions, écrit un passager qui a survécu, lutter contre les plus épouvantables difficultés : une femme surtout implorait notre assistance; nous lui tendîmes une corde, que son extrême faiblesse l'empêcha de saisir, et elle disparut. Dix hommes se tenaient suspendus à la même corde; une vague en emporta sept; les survivans voyant leurs compagnons épuisés lâcher prise l'un après

l'autre, étaient dans des transes que justifiait trop bien l'imminence d'un pareil sort. »

Plusieurs bateaux de pêche, des bâtimens anglais ou américains et deux paquebots à vapeur, témoins de la déplorable situation du *Moira*, et pouvant y porter remède, jugèrent sans doute suffisant d'implorer le ciel pour le salut des malheureux que la mer allait engloutir avec son débris. Enfin, la chaloupe de sauvetage d'Hoylack vint à leur secours entre sept et huit heures : trente d'entre eux y sautèrent à la fois; elle pouvait à peine les contenir, et pour empêcher qu'un plus grand nombre ne la fît sombrer en s'y précipitant, le commandant, dont la conduite ne mérite que des éloges, se vit obligé de faire pousser au large. Tous ceux qu'il avait recueillis étaient épuisés de fatigues, quelques-uns même mourans. Une autre chaloupe, venue à huit heures de Liverpool, emmena huit personnes; avant qu'il en arrivât une troisième, le vaisseau fut brisé et le mât ren-

versé par la mer qui entraîna plusieurs femmes. Douze passagers profitèrent de cette dernière chaloupe, et il en restait quinze accrochés aux débris, dont le plus grand nombre fut sauvé par d'autres barques.

De trente-trois personnes, dont cinq femmes qui occupaient les chambres particulières, seize seulement, dont une femme, survivent. On ne connaît pas encore le nombre exact des personnes qui ont péri; mais en évaluant entre cent et cent dix, le total de celles qui étaient à bord, suivant le dire unanime des survivans, près de la moitié aurait succombé. Autour d'un des bancs de la chaloupe fracassée du paquebot, on a trouvé le schall, très-beau, de quelqu'infortunée qui se sera tenue accrochée au banc, jusqu'à l'instant où l'abîme l'aura engloutie.

Plusieurs passagers appartenaient à des familles très-considérables; allant en Irlande, à l'occasion du séjour qu'y fait le roi, ils avaient à bord beaucoup d'effets, dont quelques-uns du plus grand prix.

Ceux qui survivent ont presque tous débarqué dans une nudité complète. Beaucoup d'hommes ont péri en faisant des efforts, dont le succès était impossible, pour sauver des enfans et des femmes.

Une ou deux de ces dernières, seulement, n'ont pas été victimes d'une catastrophe, qu'il faut attribuer moins à la rigueur des élémens qu'à l'intempérance du capitaine, de son second, et de la majeure partie de l'équipage. Le steward (munitionnaire) et deux matelots, ont bien fait leur devoir, le reste était ivre-mort. Il est pénible de penser que la vie d'un si grand nombre d'individus ait été dans de telles mains; et il faut espérer que des mesures seront prises pour que cela n'arrive plus.

Les détails qu'on vient de lire sont tirés du journal anglais *The-Courier*. Suivant une lettre du 10 août, écrite de Liverpool, et insérée par extrait dans le *New-Times*, il y aurait eu dans le fait du capitaine moins de tort réel que de fatalité. Un passager du *Moira*, sauvé des derniers, et comme par miracle, le connaissait de-

puis plusieurs années ; il le dépeint comme un homme d'un excellent caractère et d'une sobriété rare ; dérogeant à celle-ci pour célébrer l'heureux accouchement de sa femme, qui lui avait donné un fils le propre jour où il devait faire voile pour l'Irlande, l'infortuné s'était enivré au point de ne pouvoir diriger sûrement le paquebot dont il avait la conduite.

ENLÈVEMENT
D'UNE FAMILLE AMÉRICAINE,
PAR DES SAUVAGES, AU NORD DU NOUVEL ÉTAT DE MISSOURI.

Extrait du 33e cahier du Journal des Voyages.

En 1814, James Lewis, mon mari, partit de la Géorgie, avec sa famille, pour aller exploiter une concession qu'il avait à deux lieues du fort Saint-Louis, près de la limite que les derniers traités faits avec les Indiens ont assignée à l'Union américaine. La crainte d'être molestés par ces sauvages nous retint neuf mois au fort : pour nous inspirer une sécurité propre à servir leurs atroces desseins, ils feignirent les dispositions les plus amicales, et quelques-uns des nôtres eurent l'imprudence de s'y fier. M. Lewis fut de ce nombre :

quittant le fort, il se rendit à son domaine, où il fit transporter et monter une maison en bois, assez spacieuse pour nous loger avec nos trois enfans. Nous y demeurâmes paisiblement jusqu'à la nuit du 25 mai 1815, qui devait nous être bien funeste. Entre minuit et une heure, nous fûmes tous réveillés par un très-fort coup frappé à la porte de la maison. M. Lewis alla ouvrir sans réflexion, et je l'entendis aussitôt crier: *Indiens! Indiens!* ce mot fut probablement le dernier qu'il articula; il expira sous les *tomahawks* (casse-têtes) des sauvages. Je me levai à la hâte, dans l'intention de m'échapper avec le plus jeune de nos enfans, qui était une fille de huit mois que j'allaitais; mais les sauvages ne m'en laissèrent pas le temps, ils se précipitèrent dans ma chambre, poussant des hurlemens affreux; ils furent sourds à mes prières, et me menacèrent d'une mort immédiate si j'essayais de leur résister. Nous fûmes traînés par eux, mon fils âgé de seize ans, ma fille aînée qui en avait dix, et moi, hors de la maison, à laquelle

ils mirent le feu après avoir enlevé tous les objets de prix qu'elle renfermait : après avoir scalpé mon malheureux époux, ils jetèrent son cadavre dans les flammes.

A trois heures du matin, nos bourreaux, chargés de leur butin, nous laissant à peine de quoi nous vêtir, se mirent en marche pour leur établissement, situé à environ quarante lieues ouest du fort Saint-Louis. Nous n'avions ni chapeaux, ni souliers ; mon fils qui n'avait conservé que sa chemise et son pantalon, marchait les mains liées avec une corde, dont les bouts entre celles d'un sauvage, servaient à le frapper et à le faire avancer comme l'animal qu'on mène à la boucherie. Je portais sur mon dos sa jeune sœur, enveloppée dans une couverture, et l'autre était garottée comme lui : devant et derrière nous, marchait un Indien, le casse-tête levé, et prêt à nous assommer si nous tentions de fuir.

Nous marchâmes, les trois premières lieues, d'un pas précipité, entraînés par les sauvages, qui craignaient que la nou-

velle de notre capture ne parvînt à Saint-Louis, et qu'on n'envoyât à leur poursuite. Après avoir fait environ sept lieues, ils s'arrêtèrent au milieu d'un marécage, allumèrent du feu, et firent griller des viandes, dont ils ne donnèrent à mes pauvres enfans et à moi, qu'une très-petite portion. Fiers de leurs succès, et se voyant hors de danger, ils faisaient retentir les forêts des cris d'une joie féroce. Après deux heures de repos ils éteignirent le feu et se remirent en route. Au coucher du soleil ils s'arrêtèrent une seconde fois, et firent leurs dispositions pour la nuit. Sans autre toit que le ciel, garottés sur la terre, nous dûmes aux fatigues du jour, mes enfans et moi, quelques heures de sommeil.

Dès l'aurore, les sauvages après nous avoir donné une mince ration sur le déjeûner qu'ils s'étaient apprêté la veille au soir, nous forcèrent de continuer à les suivre.

Voyager pieds et tête nus, à travers de sombres forêts, au milieu des meurtriers

de mon époux, qui emportaient son crâne pour trophée; voir mes deux enfans captifs comme moi se traîner à mes côtés, et le troisième près d'expirer sur mon sein presque tari par la fatigue, la faim, les mauvais traitemens et la douleur; telle était ma situation : les mères seules peuvent s'en représenter toute l'horreur; les cris de mon pauvre petit nourrisson, les gémissemens de ma fille et ceux de mon fils, qui me disait souvent que son plus grand regret était de ne pas se voir seul de toute la famille, en butte à la barbarie des sauvages, n'auraient pas manqué d'éveiller la sensibilité dans d'autres âmes que celles de ces impitoyables cannibales.

Le troisième jour, je me trouvai si faible, qu'après chaque heure de marche, j'étais contrainte de supplier les Indiens de me laisser respirer quelques momens; assise sur une souche ou un tronc d'arbre, je passai la nuit dans des frayeurs et des angoisses, telles que je me crus assurée de ne pouvoir marcher le lendemain, et de périr sous le casse-tête de ces sauva-

ges. Je ne devais voir dans la mort que le terme de mes souffrances, et je l'eusse désirée si j'avais pu écarter la déchirante idée de laisser mes enfans entre des mains teintes du sang de leur père.

Le matin du quatrième jour, pénétrés d'un brouillard glacial qui nous avait enveloppés toute la nuit, nous nous remîmes en marche, et je me sentis un renouvellement de force dont je rendis grâce à la Providence; l'aide qu'évidemment elle me prêtait soutint mon courage, et ranima l'espoir dans mon âme. Cette journée fut de neuf lieues, et la nuit qui seule mit fin à notre marche devait être terrible: une moitié s'en écoula dans les plus épaisses ténèbres que perçaient d'innombrables éclairs, accompagnés de coups de tonnerre, tels que je n'en avais jamais entendus. Des torrens de pluie succédèrent à l'orage; exposée à toute la violence de la tempête, pressant sur mon sein l'enfant qui semblait avoir à peine un souffle de vie, je n'osais espérer de la lui conserver encore jusqu'au lendemain.

Le jour parut, et un soleil brillant vint ranimer nos esprits; la même Providence qui nous avait conduits si loin, continuait de nous protéger; cependant, outre la fatigue et la faim, nous eûmes à souffrir dans ce cinquième jour plus qu'auparavant, des ronces et des épines qui couvraient la majeure partie du chemin, et déchiraient nos pieds dépourvus de chaussures.

Après quelques heures de marche, nous aperçûmes le village, terme de notre pénible route. La nouvelle de notre arrivée y fut portée par deux des Indiens qui nous escortaient. Les neuf qui restaient autour de nous, firent halte pour nous parer, comme ils ont coutume d'en user envers leurs prisonniers, avant que de les introduire dans leurs établissemens. Ils nous barbouillèrent de rocou, mêlé avec de la graisse d'ours. Quand ils furent à portée d'être entendus de leurs compatriotes, ils poussèrent des cris ou hurlemens, auxquels ceux-ci répondirent, et dont l'objet était de les disposer pour

notre réception. Nous les trouvâmes en effet à l'entrée du village, armés de bâtons et formant une double haie, au milieu de laquelle nous passâmes, défilant ainsi devant ces monstres, dont chacun nous prenait la main, et nous frappait en même temps de toute sa force. Mon pauvre fils fut mis dans un tel état, qu'il donnait à peine quelque signe de vie. Heureux si ce traitement avait terminé nos souffrances avec nos jours! mais les Indiens qui nous réservaient à de plus rudes épreuves, avaient soin qu'aucun de leurs coups ne fût mortel.

La première et la plus cruelle pour moi, fut la perte de mon enfant que l'on me prit pour le donner à une vieille indienne qui avait perdu le sien la veille. Ma fille et mon fils furent conduits chacun de différens côtés; ayant demandé à n'être pas séparée de moi, ils s'étaient vus, pour toute réponse, arracher de mes bras, et menacer du fatal *tomahawk*.

Le lieu où j'étais destinée au plus dur esclavage, espèce de cabane appelée *wig-*

wam, convenait bien peu à une personne accoutumée aux douceurs de la civilisation; mais ce désagrément n'était rien pour moi, comparé à la privation de mes enfans, privation peut-être éternelle. Toutes les fois que j'y pensais, je ne pouvais retenir mes larmes; alors mon barbare maître et sa femme, plus barbare encore, me traitaient avec la dernière rigueur. Si je les conjurais de me laisser voir encore une fois ma pauvre petite, ils répondaient en riant qu'on l'avait fait manger aux chiens, mais qu'ils se procureraient son crâne et le suspendraient dans leur wigwam, afin que je pusse l'avoir sans cesse devant les yeux. Il n'y avait rien que ces deux monstres n'imaginassent pour aggraver mes peines. Un jour ils me dirent que mon fils et sa sœur seraient brûlés vifs le lendemain, et que je devais être témoin de cette catastrophe. En conséquence, ils me firent sortir avec eux, comme pour me conduire à l'exécution. Arrivés dans un lieu hérissé de ronces, ils me dépouillèrent de tous mes vêtemens, et me con-

traignirent à sauter pendant une grosse heure, disant en mauvais anglais, qu'ils voulaient m'apprendre la danse que je devrais exécuter avec eux, tandis qu'on brûlerait mes enfans. Trois mortels mois se passèrent sans aucune nouvelle de ces infortunés; au bout de ce terme, la vieille indienne, à qui ma petite fille était échue, me l'apporta enveloppée dans une peau de loup; n'ayant pu se faire au régime des sauvages, cet enfant avait dépéri au point qu'il paraissait prêt à retourner dans le sein du Dieu qui me l'avait donné. L'Indienne craignait de le perdre et me le rapportait, espérant que le lait maternel lui rendrait la santé; mais je me trouvai par suite de mes souffrances, dans l'impossibilité de le nourrir; et il me fut enlevé malade, non sans montrer quand on l'arracha de mon sein, par des cris et par d'autres signes évidens, qu'il ne m'avait pas oubliée, malgré la longueur de notre séparation; je ne l'ai pas revu depuis.

Le détail des cruautés exercées sur moi par les deux monstres qui me regardaient

comme leur propriété, serait trop long et trop pénible à retracer. Je commençais à désespérer de voir la fin d'un esclavage qui durait depuis onze mois, lorsqu'un jour, je fus tirée de mes sombres pensées par un coup violent frappé contre la porte du wig-wam. Ce coup annonçait des Indiens qui revenaient de la chasse; mon maître les fit entrer et leur proposa des rafraîchissemens. J'étais assise dans un coin; la tête baissée et les yeux fixés sur la terre. L'arrivée des chasseurs ne m'avait pas fait changer d'attitude. Tout-à-coup, je me sentis passer des bras autour du col, et j'entendis crier; ma mère, ma mère! C'était mon fils. Bonté du ciel! m'écriai-je à mon tour, en pressant sa main. Ces mots furent les seuls que je pus proférer; le mélange de la joie et de la douleur me rendit quelque temps muette. Lorsque, recouvrant mes sens, j'attachai les yeux sur mon fils, j'eus peine à me faire au changement total que son extérieur avait subi en moins d'un an. Il avait gagné l'affection d'un chef de tribu, qui

lui avait persuadé d'en prendre le costume et les habitudes. Adopté par la famille de ce chef, il n'était plus regardé comme prisonnier, et jouissait de la même liberté que les Indiens. On lui permit de causer avec moi, et il me raconta toutes les barbaries dont il avait été l'objet durant les trois premiers mois de sa captivité.

« Après notre séparation, me dit-il, je fus conduit par quatre ou cinq Indiens à un village peu éloigné de celui-ci, et je subis, en y entrant, une seconde flagellation. Attaché ensuite par les pieds, et les mains, je crus que mes bourreaux voulaient me faire mourir de faim; mais après m'avoir laissé douze heures à jeun dans cette situation, ils me détachèrent demi-mort et me conduisirent à un wigwam où étaient deux jeunes Indiens près desquels j'eus l'ordre de rester jusqu'au retour des principaux chefs, alors engagés dans une expédition contre les établissemens des blancs. Mes gardiens me traitèrent avec la dernière brutalité, me donnant pour toute nourriture, les

intestins non vidés et à demi-corrompus des bêtes féroces qui abondent dans le pays. Quand ils partaient pour la chasse ou la pêche, ils m'attachaient avec des lianes, et je restais ainsi quelquefois deux ou trois jours sans alimens, exposé à toutes les intempéries.

» Au bout de trois mois, les chefs qui devaient prononcer sur mon sort arrivèrent, amenant cinq prisonniers blancs, dont quatre hommes et une femme, avec des crânes humains en quantité. Il fut résolu dans un conseil tenu immédiatement que nous serions, cette femme et moi, adoptés par un des chefs et admis dans sa famille. Deux jeunes guerriers nous délièrent aussitôt et nous devînmes libres dès ce moment.

» Mais combien le sort des quatre hommes fut différent ! Les Indiens avaient perdu un pareil nombre des leurs tués par les blancs dans l'expédition, et les parens des défunts demandèrent que leur mort fût expiée par celle des prisonniers. Des dispositions furent donc faites

pour les immoler suivant l'usage barbare des Indiens, et l'on me contraignit d'assister à cette tragédie. La terrible sentence n'eut pas été plutôt prononcée, que toutes les bouches la répétèrent avec des hurlemens effroyables. Les quatre patiens furent dépouillés, enduits de poix des pieds à la tête, et attachés à deux pièces de bois horizontales, qui aboutissaient à deux poteaux, et étaient, l'une à deux pieds, l'autre à six au-dessous du sol. Quelques sauvages commencèrent l'exécution en coupant phalange par phalange, les doigts et orteils des victimes, autour desquels accoururent ensuite les habitans du village, hommes, femmes et enfans, dont chacun libre de les torturer à sa fantaisie, cherchait à surpasser ses voisins et soi-même par l'invention de quelque nouveau tourment. La rage de ces tigres ainsi épuisée, les corps presque inanimés des malheureux captifs furent enveloppés d'écorces sèches, jetés dans un grand feu et bientôt réduits en cendres.

« Le chef dans la famille duquel je de-

vais être admis, me prit ensuite par la main, et me conduisit à son wig-wam où je fus reçu avec toutes les marques imaginables de bienveillance. Le père et la mère semblaient par la tendresse qu'ils me témoignaient, et par leur conduite envers moi, me regarder comme un de leurs enfans, et ceux-ci comme un frère. Dans les huit mois que j'ai passés avec eux, j'ai appris leur langue et adopté leurs usages. Je les ai accompagnés dans plusieurs de leurs chasses, et je suis devenu aussi habile qu'aucun d'eux à tirer de l'arc. Depuis l'acquisition de ma liberté, j'avais en vain sollicité l'agrément du chef pour visiter la tribu qui tenait ma mère et mes deux jeunes sœurs en esclavage. C'est au hasard le plus inattendu, le plus heureux, que je dois le bonheur de me trouver dans vos bras. »

Je répondis au récit de mon cher enfant par le détail de tout ce que les sauvages m'avaient fait souffrir. Il fondait en larmes tandis que je parlais; et quand je finis, il déclara que bientôt au péril de sa vie, il

tenterait de s'échapper avec moi du milieu d'eux, ajoutant que sa chasse prochaine lui en offrirait la facilité, parce qu'ils avaient grande confiance en lui, et le laissaient errer seul dans les bois.

Le chef des chasseurs ayant donné le signal du départ, mon fils me dit adieu après m'avoir répété mille fois qu'il ne m'oublierait pas, que je devais me tenir prête, parce qu'au moment où j'y penserais le moins, il viendrait me prendre et me conduire soit au fort Saint-Louis, soit dans quelqu'autre établissement chrétien.

A peine eut-il franchi le seuil du wigwam, que d'accablantes réflexions vinrent en foule m'assaillir. Tandis qu'il jouissait à un certain point de sa liberté, je restais malheureuse esclave, dans la dépendance de maîtres qui ne se montraient jamais si joyeux que quand ils me voyaient plongée dans le désespoir. De quelle consolation eût été pour moi pareille entrevue avec mes deux autres enfans, ou du moins la certitude qu'ils étaient en bonne santé, et recevaient tous les soins dus à leur jeune

âge ! Mais je devais craindre de demeurer long-temps, toujours peut-être, à cet égard, dans la plus cruelle incertitude.

Dix mois s'écoulèrent sans que la promesse de mon fils eut aucune suite. Je craignais qu'il n'eût renoncé au projet de s'évader avec moi, et plus encore que, surpris à en tenter l'exécution ; il n'eût été victime de la fureur des Indiens. Un jour que je méditais sur ma déplorable situation et sur celle de mes enfans, un sauvage barbouillé d'une manière effrayante, entra dans le wig-wam où il s'était annoncé par un cri ou hurlement terrible. Me voyant assise dans un coin, il s'approcha de moi et demanda à mon maître la permission de m'enlever le crâne. Il accompagnait cette demande de hideuses grimaces particulières aux Indiens, et agitait en même temps son long coutelas autour de ma tête. Dans ce moment affreux où j'attendais le coup mortel, qu'on juge de ma surprise, lorsque je sentis les lèvres de celui que je supposais devoir être mon bourreau, s'appliquer à mon oreille, et

que j'entendis distinctement ces mots : «Ma mère, n'ayez pas peur, c'est votre William ; préparez-vous à être délivrée.» Je tressaillis comme si j'eusse entendu la voix d'un ange ; puis levant les yeux, j'examinai plus attentivement la figure qui m'avait effrayé. Un sourire affectueux en adoucissait tous les traits, pouvais-je tarder à reconnaître mon fils ? Un signe de contentement fut la seule réponse que j'osai lui faire. Il poussa un cri à la manière indienne, pour prendre congé de mon maître, qui le reconnut pour un des prisonniers blancs adoptés par les sauvages, mais non pour mon fils qu'il avait vu chez lui onze mois auparavant. Quand la nuit vint, aucune précaution n'étant prise contre un dessein qu'on était loin de soupçonner, je me couchai suivant l'usage, à l'entrée du wig-wam. Vers minuit, trois forts coups de hache donnés dans un arbre creux du voisinage, m'annoncèrent l'arrivée de mon fils. A ce signal, dont nous étions convenus, je me levai, sortis doucement et me trouvai bientôt dans ses

bras. Il me prit par la main et m'entraîna vers d'épais marécages de plusieurs milles d'étendue. Les fréquentes excursions qu'il avait faites avec les Indiens lui avait donné une parfaite connaissance du pays qui nous séparait des établissemens blancs. Nous le franchîmes sans rencontrer ni sauvages ni obstacles d'aucun genre, qui ralentissent notre fuite ; et en cinq jours nous arrivâmes sains et saufs au fort Saint-Louis.

Les Indiens dont j'ai été deux ans l'esclave, sont un peuple chasseur et guerrier. La chair à moitié bouillie ou rôtie, des animaux sauvages qu'ils ont tués, fait leur principale nourriture ; ils y joignent, au printemps, la seconde écorce d'un arbrisseau dont le goût rappelant celui du navet, m'a paru plus agréable. Les chefs ont une certaine propreté dans leurs personnes, leurs demeures et l'apprêt de leurs alimens ; mais les classes inférieures sont, en tout, de la saleté la plus dégoûtante. Tous occupent de chétives cabanes appelées wig-wams qui n'ont ni cheminées,

ni fenêtres, où la fumée devient suffocante lorsque des pluies ou neiges abondantes contraignent de fermer l'ouverture pratiquée au milieu du toit pour la laisser échapper. Les ustensiles de ménage, aussi grossièrement faits que les habitations, sont peu nombreux : j'ai remarqué une sorte d'élégance dans la façon des seules fourchettes, en bois, comme les plats, bowls, poëlons, etc. ; ces trois derniers objets sont de nœuds d'érable ou de tout autre arbre. Des peaux d'ours rangées dans le wig-wam, servent de lits à la famille qui l'habite ; et si elle ne peut être couchée ainsi tout entière, d'autres peaux sont étendues sur une espèce de cadre ou châssis élevé à quatre ou cinq pieds au-dessus du sol.

L'enfant qui vient de naître est étendu sur le dos, dans une caisse en planches, garnie intérieurement d'une mousse tendre que produisent les prés et les marécages : tandis que sa mère se livre aux soins domestiques, il reste suspendu à des branches d'arbres, dans cette espèce

de berceau, d'où on le tire après quelques mois. Les petits garçons vont nus, les filles ont une chemise qui les couvre depuis le cou jusqu'aux genoux, et un court jupon. Les hommes tiennent, d'une main, les deux bouts de la partie supérieure d'une couverture négligemment jetée sur leurs épaules, et se promènent autour des camps ou villages, avec une pipe ou un couteau dans l'autre main. Ceux qui ont quelque prétention à l'élégance, s'épilent la tête, conservant au sommet, sur un espace grand comme un écu de six francs, une touffe de cheveux qu'ils laissent croître à une longueur considérable, et auxquels ils attachent des tuyaux en argent ou en ivoire, et des plumes de différentes couleurs; ils se peignent la figure de rouge et de noir, et font grand cas de ce singulier ornement. Toutes les femmes l'emploient pour leurs cheveux, et quelques-unes ont contre les oreilles et au milieu du front, des places circulaires peintes ainsi, d'un pouce et demi de diamètre. Les jeunes gens les plus recherchés se sé-

parent, avec un couteau, les oreilles de la tête, en sorte qu'elles n'y tiennent plus que par les extrémités, et introduisent l'une sur l'autre, dans la fente, des tresses de laiton, dont le poids donnant à la partie amputée une courbure de quatre ou cinq pouces de rayon, la fait presque descendre jusqu'aux épaules. Ils ont aussi l'habitude de se percer les narines, et d'y introduire des pendans de différentes sortes. Leurs chaussures, en peau de bêtes fauves ayant tout son poil, sont faites de manière que les pieds y sont à l'aise, et n'éprouvent de la plus longue marche aucun inconvénient. De petits morceaux de cuivre ou d'étain, disposés autour des chevilles, par le moyen d'attaches en cuir, produisent, quand l'Indien marche ou danse, un tintement qui lui paraît fort agréable. La danse est l'exercice favori de ce peuple, et fait, dans toutes les occasions publiques, une partie essentielle de ses divertissemens. La jeunesse des deux sexes s'y livre même tous les soirs, quand

il n'y a ni partie de chasse, ni expédition de guerre. Au milieu d'un cercle de spectateurs assis, qui tous marquent la cadence, et font entendre de bizarres accens, chaque danseur exécute, l'un après l'autre, en chantant les exploits de ses ancêtres, des mouvemens qui n'exigent pas moins de force que d'agilité. Les femmes se tiennent fort droites, les bras pendans sur les côtés, et dansant toujours en mesure, souvent avec beaucoup de grâces.

Les danses des Indiens sont de plusieurs sortes; celle qui précède leur départ pour la guerre, et qui se répète à leur retour, m'a causé une vive terreur. Comme les autres, elle a lieu dans un cercle de guerriers; un chef la commence par un mouvement à gauche du point d'où il est parti. Quand il a fini, tout en dansant, le récit d'une action mémorable, de lui-même ou des siens, il donne un violent coup de massue contre un poteau enfoncé exprès dans la terre, au centre du cercle. Chacun danse à son tour, et récapitule les hauts

faits de sa famille; tous ensuite se mettent en mouvement; la danse devient générale, et forme un spectacle effrayant pour l'étranger qui y assiste, par les postures, grimaces et contorsions les plus horribles que puissent imaginer les danseurs, faisant comme une répétition du rôle qu'ils se proposent de jouer sur le champ de bataille. Armés de couteaux pointus et bien affilés, ils risquent, dans la volubilité de leurs mouvemens et pirouettes, de se percer mutuellement le cœur ou couper la gorge; et si ce malheur n'arrive jamais, c'est grâce à l'inconcevable dextérité de ceux qui s'y exposent. L'objet de cette danse est de figurer la manière dont ils prennent, tuent et scalpent leurs prisonniers: ils y mêlent les cris ou hurlemens qu'ils font entendre dans une bataille réelle, de sorte qu'on croit voir une réunion de fous furieux, ou même de démoniaques.

Quand les Indiens reviennent d'une expédition de guerre que le succès a couronnée, ils combinent leur marche, de

manière à n'approcher que le soir du village où est leur domicile. Deux d'entre eux sont alors détachés en avant, pour communiquer au chef et à tout le village, les circonstances les plus essentielles de la campagne. Le lendemain, au point du jour, ils changent les vêtemens de leurs prisonniers, leur peignent la figure de diverses couleurs, et leur mettent à la main un bâton blanc, autour duquel sont roulées des queues de bêtes fauves : cela fait, le chef de l'expédition pousse un cri affreux, et le répète autant de fois qu'il a de prisonniers et de crânes d'ennemis tués dans l'action. Tout le village s'assemble à ce cri, et aussitôt que l'armée a paru, quatre ou cinq jeunes gens, en parure, viennent la joindre dans un canot ou par terre, suivant la position du village. Les deux premiers portent chacun un calumet, et vont, en chantant, prendre les prisonniers, qu'ils mènent triomphalement au wig-wam, où leur sentence sera prononcée. Le propriétaire de cette cabane a le droit de fixer leur sort, à moins que

ce droit ne soit réclamé par quelque femme, dont le frère, le fils ou l'époux aura péri à la guerre. Dans ce cas, elle adopte généralement un prisonnier, à la place du parent qu'elle a perdu.

Les crânes humains, ces preuves terribles de la barbarie des Indiens, sont pour eux d'un grand prix; ils les suspendent comme trophées et ornement dans leurs wig-wams, suivant la qualité des malheureux auxquels ces crânes ont appartenu; de nouveaux noms ou titres d'honneur sont décernés dans des solennités publiques périodiques, aux vainqueurs. Le jeune guerrier se croit suffisamment payé des dangers et fatigues de plusieurs campagnes, par cette distinction, qui le rend plus terrible à ses ennemis, et le fait respecter davantage de ses compatriotes.

Les femmes seules sont occupées de l'agriculture et des soins domestiques; les hommes croiraient se dégrader en s'y livrant, et vivent dans une indolence habituelle, dont ils ne sortent que pour fabriquer les armes et instrumens de chasse,

de guerre ou de pêche, ou pour construire des canots et des wig-wams; encore se font-ils souvent aider par leurs femmes dans ces sortes de travaux.

FIN DU DOUZIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE.

Europe. Extrait d'un voyage en Sicile et à l'Ile de Malte. — Messine. Page 1
Le mont Etna. 2
Syracuse. 15
L'île de Malte. 23
Girgenti. 27
Palerme. 30
Beauté des côtes. 40
Caractère et mœurs des Siciliens. 43

Europe. Extrait de différens voyages en Suisse.— Schaffouse, chute du Rhin. 50
Le lac de Constance. 55
Le canton d'Appenzell. 56
Notre-Dame des Ermites. 61
Le lac de Zurich. — La ville de Zurich. 65
Le lac des quatre Cantons, ou le lac de Lucerne. 67
Passage du Saint-Gothard. 70
Maisons. — Nourriture. 76
Troupeaux. — Fromages. 79
L'aigle des Alpes. — La chasse aux chamois. 85
Glaciers. 93
Chute de Staub-Bach. 95
Le haut et le bas Valais. — Les goîtres. — Les cretins. 98
Vallée de Chamouny. 109

Quelques mots sur les Lavanges ou Avalanches. 112
Genève. 116
Le pays de Vaud. — Lausanne. 118
Canton de Berne. 121
Neufchâtel. — La Chaux-de-Fonds. — Locle. 122
L'Ermitage. 126
Berne. 127
Le canton de Soleure. — Bâle. 130
Quelques réflexions sur la Suisse. 133

Europe. NOTICE sur Constantinople, extraite d'un ouvrage de M. de Pouqueville, publié en 1805.— Arrivée à Constantinople. 136
Château impérial des Sept-Tours. 137
Tableau de Constantinople. 150
Détails d'un repas du pays. 156
Dureté des têtes. 165
Tableau industriel. 167
Danseurs. — Ivrognes. 170
Incendies. 172
Bagne de Constantinople. 175
Climat. 190
Pera. 192
Usages. — Etiquette. 206

Europe. NAUFRAGE du Earl-Moira, paquebot de Liverpool. 209

Amérique. ENLÈVEMENT d'une famille américaine, par des sauvages, au nord du nouvel Etat de Missouri. Extrait du 33e cahier du Journal des Voyages. 220

Fin de la Table du douzième et dernier volume.